René Madec

L'ABBÉ GARREC

et le rouge à lèvres

ES ENQUÊTES DU RECTEUR GARREC

CENTURION POLICE

L'ABBÉ GARREC ET LE ROUGE A LÈVRES

© 1956 by Maison de la Bonne Presse

Les enquêtes du recteur Garrec

RENÉ MADEC

L'ABBÉ GARREC
ET LE ROUGE A LÈVRES

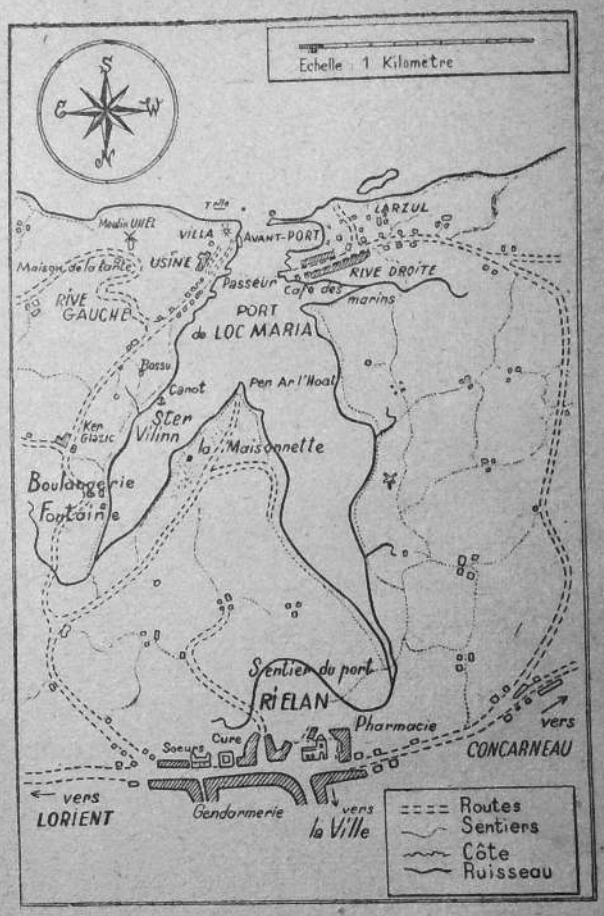
1

Collection policière
dirigée par Michel de Saint-Pierre

DU MÊME AUTEUR

A paraître

2. L'Abbé Garrec, gardien de phare
3. L'Abbé Garrec, au salon des premières
4. L'Abbé Garrec et la triste frégate



PERSONNAGES

dans l'ordre d'apparition.

Le recteur GARREC : 55 ans.
La bonne, Vve Anna POGAM : 62 ans.
L'usinier, Jacques LE DU : 35 ans.
Sa femme ; son fils Marcel.
Marie PRIGENT : 22 ans.
Yvonne PRIGENT : 28 ans.
La tante PRIGENT : 51 ans.
Pharmacien HAMONIC et sa fille Jacqueline.
Deux jeunes prêtres.
Le pêcheur, Jean LARZUL : 30 ans.
Gendarmes { Brigadier Job LE FUR ; CARLOTTI, époux de « la belle Jeannette », dit « Chat-Botté ».
L'inspecteur LE GALL.
Sœur Marie de l'Immaculée.
Le Syndic des gens de mer.
La mère paralysée de Jean LARZUL.
Louise ROUZIC, patronne du Café des Marins.
Aline et son mari Pierre TOER (*en photo*).
La belle Jeannette, postière.
Le passeur, Emile.
La boulangère.
Jean-Marie l'innocent.
Tanguy, ami de LARZUL.
Marguerite POULLAIN : 24 ans.

1

Du bas de l'escalier, la vieille bonne clamait :

— Monsieur le recteur, il y a du monde qui demande après vous !

L'abbé Garrec, interrompu dans la préparation de son sermon, eut un petit geste d'humeur : il n'avait jamais pu obtenir que sa « carabassen », comme on dit en Basse-Bretagne, sa vieille servante, d'âge on ne peut plus canonique et quelque peu carabosse, gravisse l'étage pour lui dire qui le demandait.

Assurément, un recteur, c'est-à-dire le curé d'un bourg breton, se considère comme au service, à la disposition de ses ouailles ; oui, mais pas à celle des placiers de tous genres et autres importuns.

En rangeant ses feuillets, puis en descendant les marches craquantes de son escalier, le recteur Garrec se disait : « Cela va être encore quelque représentant en vins ; incroyable comme ces gens-là nous croient riches. Boire du bordeaux ! Ils retardent. Du cidre de mes pommes, oui, et encore, pas tous les ans. »

Le recteur Garrec descendait posément. Non qu'il voulût se donner un air solennel ; ce n'était pas du tout son genre. Ni qu'il prît de l'âge. A cinquante-cinq ans, cet ancien marin, capitaine au long cours, « passé curé », comme disaient ses anciens compagnons, à la quarantaine, était un gaillard musclé, vigoureux, plein d'allant. Il ressemblait à la statue de l'architecte par Phidias : une tête carrée aux cheveux très courts et drus, à peine grisonnants ; un cou tellement large que cette tête paraissait directement cimentée sur les vastes épaules ; un torse en tronc d'arbre, que moulait la soutane. Quand il marchait à grandes enjambées, l'étoffe noire, autour de ses jambes, valsait, volait, comme les bannières de la procession par grand vent, et les souliers qui la rejetaient, devant, derrière, étaient de véritables godillots de sergent de ville : du 45 à triple semelle. De ventre, il avait juste ce qu'il en fallait, ceinture aidant, pour pouvoir, quand il s'arrêtait, se cambrer en arrière, solide, inébranlable, en une attitude qui disait clairement : « De la bonté, oui, je vais vous en donner ; mais pas de la faiblesse ; à moi, on ne raconte pas d'histoires. » Quant aux manches de la soutane, oh ! celles-là faisaient son désespoir : aucune

« maison du clergé » ne consentait à les tailler assez larges ; les biceps puissants du recteur, en se gonflant, les faisaient remonter, les plissaient en cercles, si bien que, très au-dessus de ses poignets, elles découvraient ses avant-bras velus de lutteur.

Si le recteur Garrec, aujourd'hui, descendait posément, c'était qu'il pensait à son sermon du lendemain ; en arrivant au bas des marches, il eut bien envie de remonter : il tenait un beau raisonnement, un argument qui porterait sur les fidèles ; il fallait le noter tout de suite, sans quoi il échapperait.

Non. D'abord le visiteur.

En poussant la porte de sa salle à manger, le recteur soupirait. Enfin, tel était son rôle. Et le famélique placier en cirage et brosses, lui-même, si c'en était un, il faudrait l'écouduire gentiment. Même un représentant en T. S. F. ou en alcool, ces deux poisons du monde moderne, est un homme auquel il faut tâcher de donner ce qu'on a : un sourire, un peu de sympathie.

Le recteur Garrec poussa donc la porte.

Personne.

Il entra tout à fait dans la pièce, regarda derrière le battant : parfois, des timides se réfugiaient dans ce coin d'ombre, comme en une niche ; venus pour parler, ils reculaient naïvement de quelques secondes le moment de le faire.

Non. Cette fois, vraiment personne.

Le recteur ressortit, appela la vieille bonne.

Celle-ci ne répondait pas.

Le prêtre passa dans la courette, derrière sa maison. La servante y battait du linge, farouchement.

— Anna ! Qu'avez-vous fait du visiteur ?

La vieille n'entendait pas la question, continuait de faire passer sur une chemise du recteur la vigueur de quelque ressentiment.

Il dut s'approcher.

— Où l'avez-vous mis ?

— Quoi ça ?

— Le visiteur ?

— Le visiteur ? Ah ! la fille ? Dans la salle, pour sûr, Monsieur le recteur.

Elle le regardait avec surprise ; ne savait-il pas, depuis le temps, qu'elle les faisait toujours entrer là ?

— Il n'y a personne.

— Personne ?

La vieille disait cela d'un ton incrédule, et comme si, décidément, elle doutait de la raison du recteur, posant battoir et savon, essuyant ses mains à son tablier, elle s'engagea en trottinant dans le corridor. Parvenue à la salle, elle aussi entra, regarda derrière la porte.

Elle leva les bras d'un geste d'impuissance et de mépris signifiant clairement. « Bah ! quelque folle ! »

— Mais, qui était-ce, Anna ?

— Peuh ! Pas grand-chose.

— Grand-chose ou pas grand-chose, qui cela, Anna ?

— Une ouvrière de la sardinerie, probable. Déguisée à la mode de la ville. Toute peinturlurée... Des jupes, des jupes... au genou. Et

puant, Monsieur le recteur, puant le parfum.

De fait, dans la pièce flottait encore une senteur.

— Vous ne la connaissez pas ?

— Oh ! non, fit la vieille, du ton qu'elle aurait pris pour dire : « Je ne fréquente pas ce genre de monde. »

— Seule ?

— Oui, seule. Oh !

La vieille poussait un cri, montrait le jeté de table de toile écrue :

— Oh ! si c'est pas honteux, tout de même ! Barbouiller, qu'elle a fait...

L'étroite bande de tissu était, en effet, tachée de courbes sanglantes.

Le prêtre s'approcha.

Du sang ?

Il se pencha. Non, cela n'avait pas « bavé ». L'abbé Garrec toucha du doigt la trace grasse, porta ce doigt à ses narines. Du rouge à lèvres.

Il avait quelque envie de sourire de l'indignation de la vieille, mais aussi quelque irritation : la plaisanterie était de mauvais goût.

Les lignes semblaient une série de boucles.

Le prêtre fit le tour de la table. Vues de l'autre côté, ces lignes ressemblaient à des lettres hâtivement tracées. Mais oui :

Ose... oseco... osecour...

Il semblait qu'on avait voulu écrire : *Au secours*. Et l'on avait commencé un autre mot : *Mar...*

Mar... ?

Une signature ? Marie ? Si c'était « Marie »,

la moité des filles du pays répondaient à ce prénom.

Mais pourquoi s'était-on interrompu ? Pourquoi avait-on fui ?

Quelqu'un était-il entré derrière la jeune femme ?

Le recteur voulut questionner la bonne. Celle-ci était déjà retournée, en bougonnant, à sa lessive. Il eut grand-peine à la forcer de s'interrompre et n'en put rien tirer.

Assurément, de la courette, battant son linge, elle n'avait rien remarqué : tout juste la clochette tirée par la visiteuse l'avait-elle dérangée.

Quant au prêtre lui-même, du petit bureau oratoire où il travaillait à son sermon, il ne pouvait rien entendre, car la pièce était sur le dos de la maison et, malgré ce beau temps de juin, il en avait fermé la fenêtre pour se mieux recueillir et ne pas entendre le battoir à linge.

Il pensa : « On pourrait me cambrioler en plein jour. Il est vrai, ajouta-t-il en lui-même, qu'il n'y aurait pas grand-chose à prendre... »

Et qu'on cambriolât effectivemment le recteur du bourg de Riélan-sur-Mer, voilà une idée qui ne lui était jamais venue.

Il retourna dans la salle.

En dehors du gribouillage au rouge à lèvres, aucun désordre. Le plus extraordinaire était que le vase posé sur le chemin de table, contenant quelques soucis et empli d'eau presque à ras-bord, n'avait pas éclaboussé le napperon ; on n'avait donc pas tiré celui-ci. On avait écrit dessus assez posément, avec le bâton gras.

Gras ? Au fait, quelle sorte de rouge ? Le recteur hocha la tête : ni les prêtres ni les marins ne s'y connaissent beaucoup en rouge à lèvres...

Bon. Si la fille, ou la jeune femme, avait écrit assez posément, c'est qu'elle était encore seule. La mauvaise lisibilité de son écrit venait non de ce qu'elle était bousculée, mais de ce qu'il s'agissait d'une quasi-illettrée.

Pendant qu'elle s'escrimait à tracer les mots, avait-elle vu quelqu'un ?

Le recteur tourna autour de la table pour chercher de quelle place la jeune femme avait écrit. Oui. C'était de l'endroit d'où l'on voyait, par la fenêtre ouverte, l'allée du jardinet et, à son extrémité, la grille sommée d'une croix, grande ouverte.

Qu'un homme ou une femme soit entré dans le jardin de la cure pour y poursuivre quelqu'un ? Incroyable ! Cela paraissait pourtant certain.

Il n'y avait pas eu de lutte, puisqu'on ne voyait aucun désordre. La jeune femme était même sortie calmement, puisqu'elle avait tiré les deux portes, celle de la salle et celle du perron. Ou bien était-elle passée par la fenêtre ? Non, aucune trace de pas dans la plate-bande qui venait d'être bêchée. Mais alors, pourquoi s'était-elle interrompue si hâtivement, n'avait-elle pas même achevé sa signature ?

L'abbé Garrec restait perplexe.

S'agissait-il d'une plaisanterie ? Dieu merci, pensait-il, dans un petit bourg comme Riélan

on respecte le recteur. Et si le prêtre était venu aussitôt, la jeune personne se serait fait surprendre en flagrant délit.

Au fait, n'était-il pas venu aussitôt ? En réfléchissant, le recteur pensa que peut-être, sans y prendre garde, il n'avait réagi qu'assez lentement. Il se souvenait avoir continué « quelques instants » de réfléchir et de noter ses idées ; or, quand on réfléchit et qu'on écrit, on ne s'aperçoit pas que le temps passe.

La jeune femme avait dû attendre cinq, dix minutes, puis elle avait su qu'il lui fallait partir. Pourquoi ? Et pourquoi n'avait-elle pas appelé ? Parce qu'elle avait vu passer sur la route, de l'autre côté de la grille, quelqu'un qu'elle redoutait ? Quelqu'un qui l'aurait entendue si elle avait appelé ? Espérait-elle que ce quelqu'un avait perdu sa trace ?

Mais alors, pourquoi partir ensuite brusquement ? Parce que ce quelqu'un serait entré dans le jardin, l'aurait vue, et que... — le recteur eut une idée — et que, si elle avait continué d'écrire, l'inconnu aurait vu son geste, aurait su qu'elle écrivait ; tandis que si elle allait d'elle-même vers lui, d'un air naturel, l'intrus *ignorerait ce message*. Il ignorerait qu'elle avait tenté d'appeler au secours : elle lui dirait avoir voulu parler au recteur de quelque chose de tout à fait banal.

Le prêtre, qui avait pensé tout cela très rapidement, se dit : « Eh ! me voilà détective ! Mon raisonnement ne semble pas mauvais. »

Il se hâta jusqu'à la route, se reprochant de ne l'avoir pas fait plus tôt. Elle était déserte.

Le soleil violent de ce début de juin y faisait briller les façades passées à la chaux des maisons, toutes pareilles, à un étage et à toit d'ardoise. La petite vitrine du quincaillier-couvreur-plombier, M. Tromeur, était, comme toujours, masquée par un rideau de toile beige et sa porte fermée ; la grille du boucher Guillou laissait voir les marbres et l'étal de bois, nus, propres, vides, car c'était le début de l'après-midi ; le café-épicerie de Marie Audren semblait assoupi derrière ses petites fenêtres et sa porte de bois. Du même côté que la cure, dans l'ombre noire, la communauté des Sœurs de l'Immaculée-Conception semblait prier sous sa grande croix ; et, à gauche, l'église, tapie derrière les arbres du placître, dressait avec douceur ses clochetons de granit. Personne ; rien que la chatte trois couleurs des Tromeur qui se chauffait sur un appui de fenêtre, les oiseaux qui pépiaient dans les branches et quelques nuages éclatants qui voguaient lentement dans le ciel.

Questionner les Sœurs et les voisins, dont les femmes étaient peut-être derrière leurs carreaux ? Oui. Mais il fallait d'abord obtenir le signalement précis de la visiteuse. Et cela... Le recteur, en ce monde, ne redoutait personne, pas même Monseigneur, personne que sa carabassen. Lui faire dire ce qu'il n'était pas de son goût ou de sa petite idée de préciser, était plus difficile que d'amener à l'église l'instituteur. Aussi le recteur, revenant d'un pas lourd entre les rosiers grimpants tout fleuris et les salades de son jardinet, frottait-il sa nuque de sa main

gauche, derrière sa barrette, du même geste qu'il avait jadis, derrière sa casquette, lorsque, second capitaine d'un cargo, il lui fallait dire au « pacha » que la moitié de l'équipage tirait bordée à terre et que, sauf le miracle d'un ralliement de dernière minute, on ne pourrait pas appareiller à la marée haute.

— Mais enfin, Anna, comment était cette personne ?

— Une effrontée, pour sûr.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Elle a dit ? Bredouillé, plutôt ; ces jeunesses-là, pas capables de parler poliment ; traiter tout le monde...

— Oui, Anna ; mais qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Demandé à parler avec vous.

— Oui, mais en quels termes ?

— Termes ? Les termes qu'ils ont, ces genss'là, d'aujourd'hui le jour.

— Anna ! C'est important. Essayez de me répéter exactement...

— Essayer ? Je suis pas gâteuse encore, tout de même, Monsieur le recteur.

— Mais non, Anna ; mais on peut oublier...

— Oui, sûr, j'ai oublié. Peuh ! Mon travail que j'ai, Monsieur le recteur.

La vieille brandit sa brosse, fait demi-tour.

— Anna !

Elle s'immobilise.

— Anna, si votre fille était en danger...

— Ma fille n'est pas comme celle-là, tout de même.

— Peut-être, Anna. Mais les prêtres sont pour les mauvais comme pour les bons. Plus encore pour les mauvais. Elle avait un chapeau ?

— Un chapeau ? Un bout de pillou, oui, et bon à frotter le parquet ; des cheveux courts, comme toutes celles-là ; et frisés, et ondulés, et permanente, et cosmétique, et cologne et tout. Puh !

— Blonde ?

— Est-ce que je sais, moi ? Les brunes, elles sont blondes, et les blondes elles sont rouges, au jour d'aujourd'hui le jour.

— Un grand nez ? Un petit ?

— Un nez d'effrontée.

Le recteur commence à se sentir vaincu ; il va battre en retraite ; d'ailleurs, Anna se met à « dériver » vers la cour, comme un canot dont on a largué l'amarre.

Mais non, non ! On n'aura pas appelé en vain au secours le recteur, le chef spirituel de la paroisse.

— Anna !

— Mon linge ne sera jamais prêt.

— Je m'en fiche, de votre linge !

Anna prend un air scandalisé : si les recteurs, maintenant, se mettent en colère..., où va le monde, ce monde pourri ? Elle pince son visage.

— Si Monsieur le recteur n'a plus besoin de moi... Et vous n'avez que deux caleçons, encore qu'un est tout déchiré ; si je lave pas un d'eux, qu'est-ce que vous mettrez ?

— Anna, cela suffit. Venez avec moi.

Il la fait entrer dans le salon, ce salon aux volets fermés où filtre sur les fauteuils couverts de housses rayées juste un peu de lumière grise, une lumière de chapelle.

Il referme la porte.

La vieille est désorientée. Mais, butée, elle ne cède pas encore.

— Anna, il faut que nous retrouvions cette fille.

— Monsieur le recteur a du temps à perdre.

— C'est mon affaire, Anna. Vous m'avez dit qu'elle avait l'air d'une ouvrière de la sardinerie. Vous l'avez vue, déjà ?

La vieille fait non de la tête, mais un non un peu réticent, pas son geste violent habituel.

— Elle ressemble à quelqu'un que vous connaissez ?

Anna reste muette, tord des doigts son tablier.

— A qui ?

— A une mijaurée.

Ça va recommencer ?

— A quelle mijaurée ? Une fille de l'usine ?

— Une hardie, qui tourne après les garçons.

— Vous savez son nom ?

— Dame non.

— Mais vous la reconnaîtriez ?

— Oui, tout de même.

— Bon. Mettez votre coiffe, Anna. Nous allons au port.

— Au port ? Et mon travail ? Et mes jambes ? J'irai pas à bicyclette, moi, comme vous.

— Nous irons à pied, par le sentier. 3 kilomètres ne sont pas pour vous effrayer.

— Ah ! non, par exemple, j'ai mon travail...

— C'est un ordre, Anna.

Le vent de mer souffle fraîchement. Le sentier blanc serpente le long des champs, puis descend dans un vallon tout bourré de verdure, franchit sur des pierres plates le fond d'un bras de mer, parmi les joncs, traverse un beau verger de pommiers, regrimpe tout au sommet de la lande rase du moulin dont les grandes ailes battent lentement. Le recteur va devant, fonçant dans la brise, tenant son chapeau d'une main, de l'autre maîtrisant les gonflements de voilure de sa soutane ; sa grande ceinture de soie claque et bat comme une oriflamme. Derrière, trottine la vieille Anna, dont la coiffe de veuve aux longs pans dénoués gesticule avec véhémence ; une véhémence que les bras de la vieille ne peuvent traduire, occupés qu'ils sont à maîtriser la cape plissée qu'elle a voulu mettre malgré la chaleur. Est-ce qu'on s'occupe de la chaleur ? Dignité d'abord. Elle grogne sans arrêt ; mais le vent emporte ses protestations.

Voici qu'apparaît la mer, étalée sur une moitié d'horizon, bleue et brillante. Le recteur la hume avec bonheur, ses yeux se changent en deux minces fentes, pour lui permettre, tout là-bas, de reconnaître un point minuscule, un

vapeur, un petit cargo ; « à deux châteaux », conclut le recteur. A cinquante ans, ses yeux bleu clair, ses yeux d'enfant, en général si bons, si doux, mais parfois perçants comme des dagues, sont les meilleurs de la paroisse. Anna, elle, ne jette pas un regard à la mer ; elle trotte, claquant avec un bruit sec ses étonnantes bottines à boutons, croisant sa cape sur sa collerette tuyautée, et toujours bougonnant.

La terre, maintenant, se coupe d'une blessure d'eau bleue. De chaque côté s'étagent les maisons blanches aux toits d'ardoise, comme si on les avait jetées là, pêle-mêle, mais que chacune se soit redressée, bien sage, bien droite, là où elle était tombée. Parmi elles s'étale une bâtisse longue, éclatante de blancheur et surmontée d'une haute cheminée d'où s'effiloche au vent une fumée blanche : l'usine de conserves.

Avant de partir, le recteur — qui a questionné en vain les commerçantes du bourg : elles n'ont rien vu — a téléphoné au directeur de cette usine : oui, bien que ce soit samedi, les ouvrières seront là, car il y a beaucoup de poisson ; après une pose de midi à 4 heures, le travail reprendra jusqu'à 10 heures.

Le recteur et sa bonne arrivent au bord du quai ; il leur faut traverser le bras de mer et, pour cela, attendre le passeur. Sur ce quai, et aussi dans leurs embarcations, dans leurs bateaux, s'agitent les pêcheurs en ciré jaune,

énormes poussins aux ailes sans plumes. Presque tous saluent le recteur, en breton, en français, regardent avec une curiosité malicieuse la vieille Anna, puis se remettent à la besogne de nettoyage, de rangement, qu'ils accomplissent comme chaque après-midi après la vente du poisson, mais mieux encore ce samedi. C'est un remue-ménage joyeux et pourtant presque silencieux, car le vent emporte les bruits comme la fumée de l'usine. Enfin, voici le passeur, un vieux bonhomme aux reins cassés, qui, vêtu de bleu tout délavé, godille toute la journée dans sa grande plate noire avec une lenteur imperturbable. Accostant, il porte un doigt à sa casquette, puis vient tendre une main au recteur pour l'aider à embarquer. Celui-ci rit, saute à bord lestement, se campe, jambes écartées, comme un marin qu'il est. Anna, sans sortir ses mains de sa cape, tâte du pied le banc tandis que deux matelots la prennent aux coudes ; embarquée, elle reste droite, figée, comme la statue de sainte Anne, sa patronne.

Voici la sardinerie, dont les machines halètent. Toujours suivi de sa carabassen, le recteur monte la route poussiéreuse. Le directeur de l'usine, un homme jeune, assez joli garçon aux yeux toujours malicieux, vient au-devant de lui.

Le recteur le prend à part.

— Voilà, Monsieur Le Du. Pour des raisons que je ne peux pas vous dire... vous comprenez...

— Certainement, Monsieur le recteur.

— ... Je voudrais que ma bonne puisse voir toutes vos ouvrières, essayer d'en reconnaître une.

— Facile. Elles sont toutes au travail. Nous allons passer dans les ateliers.

— Oui. Mais... je crains d'être un peu trop remarqué...

— Eh bien, je vais faire la tournée avec votre bonne.

— Anna ! appela le recteur.

La vieille s'approcha.

— Anna, vous allez faire le tour des salles avec Monsieur. Si vous « la » voyez, vous direz simplement à Monsieur, tout bas : c'est celle-ci ; de même si vous voyez la personne qui lui ressemble. Ensuite, s'il y a lieu — n'est-ce pas, Monsieur Le Du — nous la ferons venir ici.

— Tout à fait d'accord, Monsieur le recteur.

Anna faisait « sa tête de bois » ; elle suivit pourtant l'industriel. Et le recteur réprimait une envie de rire, à la voir trottiner, serrant sa cape. De dos, elle ressemblait... Elle ressemblait à une olive noire ; non, à une sucette au cassis, dont la papillotte aurait été sa coiffe.

En l'attendant, le recteur regardait le mouvement du port. Deux mousses faisaient dans leurs canots une course à la godille. Sur une roche, un gamin pêchait des crabes. Du quai, une femme jetait à l'eau une seillée de cendres, qui se mettaient à monter lentement au courant. Dans l'échancrure de mer libre, au bout de la jetée, deux bateaux qui rentraient grandissaient rapidement. Le prêtre souriait à son bonheur ;

il avait laissé la mer pour Dieu, et Dieu lui avait rendu la mer.

Ah ! voilà qu'Anna et le directeur revenaient. Le visage de la vieille était toujours muré, mais le directeur semblait impatient d'annoncer quelque chose.

Quand il fut tout près, il fit un signe de la main.

— Elle a reconnu deux personnes : les deux sœurs Prigent, Yvonne et Marie.

— Ah ! fit le recteur d'une voix satisfaite. Bravo ! Anna. Vous voyez que vous avez bon coup d'œil et bonne mémoire. C'est très bien.

Il entraîna le directeur vers la maison, monta vers son bureau, laissant Anna devant l'entrée.

Comme il gravissait l'étage, des cris retentirent.

— Elle part ! Elle part ! Monsieur le recteur ; elle part ! criait Anna.

Le directeur, mince et leste, dégraboula l'escalier, parut sur la route. Une jeune ouvrière, qui courait maladroitement en perdant à demi ses sabots, allait contourner l'angle du bâtiment. Il s'élança, eut vite fait de la rattraper.

Sur le quai, les pêcheurs, immobilisés dans leur geste de travail comme s'ils avaient joué un tableau vivant, regardaient la scène. M. Le Du avait pris la fille par le bras ; elle se débattait, criait :

— Laissez-moi ! Laissez-moi !

Le jeune homme lui parlait, mais on n'entendait pas ce qu'il disait.

Le recteur, à pas rapides, accourait ; derrière lui, la vieille Anna, qui avait lâché les pans de

sa cape et semblait un scarabée en train de s'envoler, venait aussi.

La jeune fille secoua violemment son bras, se dégageant. Elle allait reprendre sa course, quand, d'une voix sans réplique, sa voix de commandement de jadis, le recteur lança :

— Mademoiselle, je vous prie !

Décontenancée, Marie Prigent se retourna à demi ; elle posa son pied mal d'aplomb dans le sabot, roula à terre avec un petit cri.

En un instant, M. Le Du et le recteur la relevaient. Elle tenait debout, boitillant. Rien de grave. Mais la voilà qui fondait en larmes, tête basse.

A cet endroit, l'on n'était plus en vue du port. Mais, pensait le recteur, le mal était fait : le moindre incident, dans un petit pays, suscite la curiosité générale. Si cette jeune fille avait eu l'intention de cacher quelque chose, ce lui serait maintenant bien difficile. Il se reprochait sa maladresse. Mais comment aurait-il pu prévoir cette fuite à la vue de la vieille Anna ?

M. Le Du ramenait la jeune fille vers l'usine ; pour la galerie, il lui disait, à très haute voix :

— Mademoiselle, on ne quitte pas le travail ainsi ; si vous voulez partir, venez vous faire régler, sinon, venez vous expliquer.

Les pêcheurs, qui, de nouveau, avaient arrêté leur travail pour observer la scène, reprenaient leur besogne. « Affaires de femmes, pensaient-ils sans doute ; une qui avait ses nerfs. » Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'était ce que venaient faire là-dedans le recteur et cette vieille. Mais, pour eux, il n'importait.

— Elles ne sont pas d'ici, expliquait M. Le Du au recteur, en montant l'escalier derrière la jeune fille, toujours boitillant et pleurnichante ; des Lorientaises, nièces d'une de mes contremaîtresses. Enfin, ajouta-t-il avec un demi-sourire que le recteur ne sut pas interpréter, la voilà : je vous laisse.

Faisant passer Marie dans le bureau, il s'effaça pour qu'y entrât le recteur, puis, ayant refermé la porte, s'éloigna.

— Vous vouliez me parler, mon enfant ? questionna le prêtre.

La jeune fille redressa la tête, mais ce fut pour faire voir un visage plein de colère. Les yeux noirs brillaient entre les larmes ; le nez rouge, les larges pommettes enflammées, le menton saillant, composaient un masque agressif, sous les frisettes en bataille.

— Laissez-moi ! Laissez-moi !

Surpris, le recteur la regardait. La vieille Anna n'avait pas tort : cette fille était vraiment « peinturlurée » ; mais sans tout ce fard ravagé par les larmes, avivé par la colère, le visage n'aurait pas été sans beauté ni sans intérêt. Habitué à jauger les hommes et les femmes, le recteur, en même temps qu'il se demandait comment calmer cette enfant et la mettre en confiance, pensait : « Cette fille doit avoir du caractère, et sans doute de l'âme. »

Mais, pour le moment, elle ressemblait plutôt à une harpie.

Le recteur, d'une voix très douce, commença :

— Vous étiez venue me voir, mon enfant ?

— Non, par exemple !

— Comment, non ! Vous n'êtes pas venue au presbytère ?

— Non, fit la jeune fille, farouchement. Je vais pas trouver les prêtres, moi !

Allons donc !

Anna s'était-elle trompée ? Voilà qui était peu croyable.

Assurément, même si la jeune fille mentait, le recteur ne pouvait lui imposer son aide. Mais il savait que faire ressortir de façon flagrante un mensonge peut libérer un malheureux d'un système absurde dans lequel il s'enferme. Aussi ouvrit-il la porte pour appeler Anna.

Celle-ci... était juste derrière. Hum !

Enfin, ce n'était pas le moment de se demander si elle écoutait aux portes ; et, dans le cas présent, elle avait des excuses.

— Anna, vous êtes sûre que c'est Mademoiselle qui est venue me demander ?

— Sûre ? Dame ! Je ne suis pas folle, non.

— Moi ? criait la jeune fille. Moi, je vous ai jamais vue, Madame.

— Menteuse ! Vous n'êtes pas venue à la cure, au bourg, tout à l'heure ?

— Pas venue du tout.

— Et vous n'avez pas dit, crié même : « Le recteur, vite, que je voie le recteur ! », comme si le recteur était un chien à votre service ?

« Ah ! pensait celui-ci, la mémoire est revenue... »

La fille haussait les épaules, se touchait le front. Le recteur la regardait, puis la vieille bonne, puis elle. Laquelle mentait ? Laquelle était folle ? Non, pas Anna ; elle avait bien des

défauts, mais la tête solide (ô combien solide, en bois, en fer, en granit !). Et le recteur la connaissait assez pour savoir que son indignation n'était pas feinte.

Mais alors, pourquoi l'autre niait-elle ? Pourquoi était-elle venue le trouver, lui dont (il le savait maintenant) elle n'était pas la pénitente ? Pourquoi avait-elle appelé au secours ? Pourquoi interrompu son appel ? Pourquoi partie ? Pourquoi, ce soir, avait-elle fui après avoir vu Anna dans l'atelier ? Pourquoi sa sœur et sa tante étaient-elles restées, elles, au travail ? Pourquoi ces larmes ? Et pourquoi, maintenant, cette dénégation hostile ?

Folie ? La folie ne vient pas en un jour. Il faudrait questionner l'usinier. Mais non, cette jeune fille qui, encore secouée de sanglots, se refaisait une beauté...

Elle était tournée vers un petit miroir, se mettait de la poudre. Sur la table, de son vilain petit sac, un sac bon marché en matière plastique blanche, était sorti le tube de rouge.

D'un geste vif, le recteur s'en empara.

— Me voilà voleur, pensa-t-il.

Il enfouit l'objet dans la poche de sa soutane, l'y ouvrit avec trois doigts, sans difficulté, y appuya le mouchoir qui s'y trouvait, puis, toujours d'une main, referma le tube, le sortit, le remit en place. Ensuite, le reprenant ostensiblement comme s'il jouait avec, il l'examina. Le métal en était tout cabossé, et portait une rayure d'ongle en croix. C'était du « rouge Baiser », c'est-à-dire, croyait-il savoir, le plus répandu et le moins cher de tous les rouges

à lèvres. « Cyclamen ». Est-ce que la couleur cyclamen était, elle aussi, la plus courante ? Le recteur ignorait ce point de statistique. Néanmoins, la comparaison des traces de ce rouge portées sur le mouchoir avec celles du napperon pourrait, à défaut de preuve d'identité, donner au moins une anti-preuve : si les deux rouges étaient différents, alors la carabassen se serait trompée ou aurait menti ; car une jeune ouvrière d'usine, normalement, ne possède pas plusieurs tubes de rouge.

La fille terminait son travail de ravalement. Le recteur pensait : « Faut-il la juger « hardie » de se conduire ainsi devant un prêtre ? Ou n'a-t-elle trouvé que cette façon de reprendre ses esprits ? Ce réflexe n'est pas d'une petite paysanne. »

Il s'adressa à la vieille bonne :

— Anna ! Je n'ai plus besoin de vous. J'entends le camion de l'usine ; demandez-lui donc de vous remettre au bourg, en passant. Votre lessive vous attend.

La vieille lança un regard furibond, mais dut bien obéir.

La jeune fille reprenait son sac.

Posément, le recteur ferma la porte, se posta devant elle :

— Mon enfant ! Vous savez qu'un prêtre ne révèle rien de ce qu'on lui dit. Même si quelque crainte (*il appuyait sur le mot*), si quelque crainte vous a retenue, vous pouvez me parler. De toute façon, on vous a vue, maintenant, avec moi.

Il sembla au recteur qu'une fugitive frayeur

passait dans le regard de Marie Prigent ; mais aussitôt après elle eut un rire de gorge assez surprenant ; balançant le sac par l'anse, elle fit un pas vers le recteur et vers la porte.

— Mon enfant... vous m'aviez appelé au secours...

Pas de réponse. Le visage se ferme.

— Vous aviez, pour cela, des raisons...

Cette fois, l'expression de la fille devient insolente. Sa main fait un petit geste agacé : « Laissez-moi passer. »

Le prêtre ne s'écarte pas de la porte.

— Habituellement, on demande plutôt secours à la police, aux gendarmes...

De nouveau, les yeux, semble-t-il au prêtre, s'emplissent de frayeur, et aussi d'une supplication muette.

— J'ai bien compris, mon enfant ; vous vouliez, d'abord, un conseil ? Si je puis vous aider, je le ferai. Sinon, ce sera comme si vous n'aviez rien dit.

Les lèvres frémissent. Marie semble sur le point de parler, ou, de nouveau, de fondre en larmes. Mais elle se raidit, et, d'une voix aiguë, avec un fort accent lorientais, particulièrement nasal chez elle, elle lance :

— Monsieur le recteur, j'ai pas demandé après vous !

L'abbé Garrec s'écarte un peu de la poignée de la porte vers laquelle la fille tend la main. On ne peut aider un fidèle malgré lui.

Et pourtant, cette petite... Cette petite est une enfant. Les enfants butés sont les plus malheureux ; on peut les sauver en brisant la

digue dérisoire derrière laquelle ils se retranchent.

Le recteur replace devant le bouton de porte son vaste corps :

— Alors, Marie, pourquoi, ici, avez-vous fui en voyant ma bonne ?

La jeune fille, interloquée, fait un pas en arrière.

— Vous l'avez reconnue, vous avez su qu'elle vous reconnaissait. C'est donc bien vous qui êtes venue chez moi. Alors ? Vous pensiez que je pouvais vous aider ; je le peux toujours.

Marie baissait les yeux. Elle était très rouge. Cette fois, elle allait parler...

A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez, répondit le recteur machinalement.

C'était M. Le Du. Marie, l'ayant vu, se ressaisit. D'une voix agressive, elle lança :

— Monsieur le directeur, je veux plus travailler ici. Il y en a toujours qui sont à me « chercher ». Je veux être payée et m'en aller.

M. Le Du la regarda, puis le recteur. Voyant que celui-ci croisait les mains sur son ventre, baissait les yeux, serrait les lèvres, il haussa les épaules :

— Très bien, Marie. Allez vous faire régler à la comptabilité.

Quand elle fut sortie, M. Le Du questionna du regard le prêtre.

Celui-ci soupira :

— Je n'y comprends goutte. Mais il me paraît difficile d'insister.

Il hésita.

— Quant à la sœur et à la tante...

— Vous voulez les voir ?

— Elles sont au courant ?

— De la fuite de Marie ? Non, je ne pense pas. Elles ne travaillent pas dans le même atelier.

Le recteur réfléchissait.

Son intervention, lui sembla-t-il, avait jusqu'à présent amené plus de mal que de bien. Peut-être cette fille était-elle simplement excitée et inconséquente. Peut-être s'était-elle affolée de façon puérile, puis, comprenant que ses frayeurs étaient ridicules, avait-elle eu « honte », comme on disait ici. Questionner la famille pouvait donner grande importance à un incident qui n'en devait pas comporter.

Justement, le directeur, qui semblait quelque peu blasé sur les nerfs de ses ouvrières, disait :

— Bah ! elle reviendra demain, ou plutôt lundi.

Le recteur lui sourit :

— Sans doute. Voulez-vous simplement, dans le cas contraire, me tenir au courant ?

Déclinant l'offre de M. Le Du de le faire remettre au bourg, le recteur s'en revint par le sentier, dans le soir doux et parfumé.

En marchant d'un pas alerte, il songea d'abord à cette histoire. Il ne l'aimait pas.

Puis il se reprit à penser à son sermon. Et il regretta de n'avoir pas sur lui de crayon, car il avait trouvé quelques belles formules qui allaient lui échapper.

2

M. le recteur est en chaire.

Son sermon marche bien, se développe d'une façon qui lui paraît satisfaisante. L'un après l'autre les arguments se présentent, solides, convaincants et bien liés entre eux. Il est vrai que le thème que le recteur a choisi est un de ses préférés : le courage devant la vie. Il est parti d'une citation de l'Évangile : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le travail, et je vous soulagerai ;* il l'a appliquée à la vie quotidienne des fidèles, telle qu'elle est sur ce coin de terre et de mer.

D'abord au courage dans la profession. Il est bien triste que les marins soient si peu nombreux dans l'église (ils ont une excuse, hélas !

le port est éloigné ; le recteur rêve d'y faire bâtir une chapelle, mais où trouver de l'argent, tant d'argent ?). Oui, il est bien dommage qu'il n'y ait pas, à écouter le recteur, plus de pêcheurs et surtout ceux qui lui sont hostiles par ignorance et parti pris, car il les donne en exemple. Il les montre affrontant la mer, terrible ou sournoise, la brume traîtresse, le froid des petits matins ; il dit leur manque de sommeil, la volonté qu'il leur faut pour accomplir leur métier. Or, ils l'accomplissent sans penser même à se plaindre.

Le recteur dit cela aux femmes, aux filles de ces marins, qui ont tendance à l'oublier, à ne plus se souvenir que de leur brutalité, quand ils sont épuisés, quand ils sont écœurés de s'être donné tant de mal pour un faible gain, ou quand, hélas ! l'alcool dans lequel ils cherchent une compensation les transforme en bêtes. Il le dit aux paysans et aux paysannes de cette paroisse mi-rurale, mi-maritime, à ces cultivateurs qui ne voient, eux aussi, que les excès des marins à terre, que les gains spectaculaires de quelques bonnes campagnes de pêche et qui méprisent et jalousent les gens de mer.

Le recteur montre que ce même courage peut s'appliquer, s'applique tous les jours, pour les travaux de la ferme, du ménage, de l'usine. Certes, dans ce pays-ci, tout le monde est courageux à la besogne ; mais les jeunes ont besoin qu'on le leur rappelle.

Puis il s'élève un peu. Il parle du courage de supporter son prochain, son mari ou sa femme,

ses enfants ou ses parents ; il dit qu'aimer, aimer vraiment, au sens chrétien du mot, demande du courage.

En parlant il regarde toutes ces têtes, à demi levées vers lui. Sous la chaire, c'est le côté des femmes ; un océan de coiffes, piqueté de quelques chapeaux.

Maintenant il parle du courage moral. Celui d'affirmer sa foi, d'élever ses enfants selon cette foi, de ne pas céder, lâchement, à la « mode », c'est-à-dire aux coutumes mauvaises qui cherchent à s'installer, au « qu'en dira-t-on ».

Certes, cela est difficile, dit-il ; beaucoup plus de gens qu'on ne pense, parmi les fidèles, ici, dans cette église, sentent faillir leur courage. Quelquefois les forces leur manquent, le désespoir entre en eux. Ils s'abandonnent. Le recteur stigmatise le suicide ; le suicide violent, bien sûr ; mais aussi le suicide lent, lâche, par acceptation, par refus de lutter. On n'a pas plus le droit de se laisser aller, de se laisser mourir, qu'on a le droit de se tuer !

Comme, après ces paroles, le recteur laisse une pause, il entend dans le fond de l'église un sanglot. Il regarde. Qui a pu pleurer ? Au dernier rang sont plusieurs « chapeaux ». Un de ces « chapeaux » se dresse ; un bruit de chaise ; une jeune femme ou jeune fille en tailleur foncé se lève, s'écarte avec un claquement rapide de ses talons de fer.

Le recteur ne peut s'arrêter dans son sermon. Ses phrases sonores s'élèvent de nouveau. Il ne montre aucun trouble, car il a l'expé-

rience de la parole. Mais, tout en parlant, il pense : « N'est-ce pas Marie Prigent ? » C'est bien sa silhouette, autant qu'il en puisse juger, l'ayant vue la veille en blouse, et le chapeau pourrait bien être traité de « bout de pillou ».

Le recteur sent son cœur se serrer. Que fait cette malheureuse ? Il faudrait la rattraper, l'amener à parler. Mais le prêtre ne peut interrompre son sermon. Il est rivé à sa chaire, puis, ensuite, à l'autel, où il achèvera le Saint Sacrifice. Il ne peut même pas alerter quelqu'un, charger n'importe lequel de ces paroissiens qui l'écoutent et qui seraient tout disposés à le servir, de retenir la jeune fille. Il est aussi impuissant que s'il n'avait rien vu, rien deviné, rien senti. Et pourtant il est sûr qu'il faudrait intervenir.

Il ne peut rien, que prier pour cette pauvre fille, dont il ignore tout : que le Dieu de miséricorde, que la Providence de toutes aides ait soin d'elle !

Après la messe, le recteur rejoint deux jeunes prêtres, dont il est un peu le père spirituel : enfants du pays, ils ont jadis suivi son « catéchisme des grands », où ils n'étaient pas les plus sages ! Puis, adolescents, ils ont fait appel à lui, et c'est lui qui a fait germer leur vocation ; l'un est fils de marin, l'autre d'agriculteurs.

Ils sont sa fierté et sa joie, et quand, de la

lointaine paroisse où l'un d'eux est vicaire, du collège où l'autre est surveillant, ils viennent embrasser leurs parents, il est convenu que la matinée et le repas du dimanche seront pour le recteur. Cette fois, les voilà tous deux ensemble !

En prenant avec eux le café d'après messe, le recteur se sent un père comblé. Tout en retenant et taquinant son chat qui lui a sauté sur les genoux et qui joue avec sa croix, il plaisante :

— Le dessus de cheminée est complet, aujourd'hui : ma grosse pendule et vos deux maigres flambeaux !

Les jeunes prêtres — en effet, maigres et longs — rient, racontent mille histoires. La vieille Anna elle-même, sans quitter bien sûr son ton grognon et ses manières rustres, gâte « ses » jeunes prêtres, leur apporte une magnifique galette, leur demande s'ils préfèrent que le traditionnel poulet soit rôti ou cuit au cidre, une recette à elle. Le soleil du matin brille sur le petit jardin où les roses, toutes fraîches, se dressent, pimpantes, délicates et fières. Les hirondelles se poursuivent en criant et, du couvent des Sœurs, viennent de claires voix d'enfants.

Pourtant le recteur ne jouit pas tout à fait de ce bonheur paisible, n'écoute pas bien ses jeunes amis. Soudain, il se lève, à la grande indignation du chat qui, du sol, lève vers lui ses prunelles vertes, en agitant le somptueux panache de sa queue.

— Vous êtes chez vous, dit le recteur.

Attendez-moi, ou bien, si vous avez à faire, quelques anciens camarades à rencontrer, revenez à midi bien précis (*gare aux foudres d'Anna ! Sans que le recteur l'ait dit, les jeunes prêtres comprennent et sourient*) ; je dois m'absenter un instant.

La grand'rue — ou plutôt la route — du bourg était pleine d'animation. Hommes et femmes saluaient le recteur, qui disait un mot à chacun. Le dimanche matin, c'était « son jour » ; il savait qu'une bonne demi-heure lui serait nécessaire pour atteindre la boutique du pharmacien, de l'autre côté de l'église.

Dans cette boutique attendaient six ou sept femmes, que le potard, M. Hamonic, chenu et barbichu, en blouse blanche pour faire « bien médical », servait tranquillement, aidé de sa fille. Par-dessus son comptoir, entre les bocaux, il vit le recteur ; laissant l'ordonnance qu'il préparait, il s'avança vers lui ; mais celui-ci, de la main, lui fit signe : après les autres ; et il se mit à demander à ses paroissiennes des nouvelles de leurs malades.

Mais il en entrait toujours de nouvelles ; il fallait bien se décider à prendre tour. Alors le recteur, qui n'était pourtant pas un petit timide, eut, en entraînant le pharmacien dans l'arrière-boutique, un sourire gêné qui surprit M. Hamonic. Celui-ci fut encore bien plus sur-

pris et même stupéfié, quand le recteur lui demanda :

— As-tu du rouge Baiser ?

Le recteur acheter du rouge à lèvres ? Décidément, on aurait tout vu. Et même, il précisait : cyclamen.

Si c'était une plaisanterie — le recteur et M. Hamonic étaient certes de vieux camarades, depuis les bancs de l'école, — le moment était mal choisi ; le pharmacien prit le parti de rire :

— Que diable veux-tu faire de rouge Baiser, Monsieur le recteur ? (*Il mêlait toujours le tutoiement et le titre, ce qui donnait un effet cocasse.*)

Il avait grande envie d'ajouter : « Tu sais, la réclame dit que les baisers donnés avec ne marquent pas... Ce n'est peut-être pas tout à fait garanti ! » Mais il n'osa pas pousser la plaisanterie si loin.

— Bon, reprit-il, je vais t'en chercher un tube.

Il revint presque aussitôt.

— Je n'ai plus de cyclamen. Mais (*cette fois, il ne résista pas à son envie ; après tout, le recteur était ancien marin*), mais ta belle se satisfera peut-être de celui-ci, qui est bien voisin. C'est ta carabassen, ajoute-t-il en riant franchement, qui veut se farder ? (*Anna fardée !*)

— Tu n'en as plus ? N'importe.

Ça, par exemple, que faisait le recteur ? Il tirait de la poche de sa soutane un mouchoir, un de ses propres mouchoirs (M. Hamonic les connaissait bien, et ces « draps de lit » n'étaient certes pas féminins) taché de rouge !

Puis, de l'autre poche, un morceau d'étoffe encore plus grand, qu'il déployait sur la table et qui, lui aussi, était taché de rouge.

Le timbre de la porte d'entrée ne cessait de sonner, et le pharmacien pensait que cette visite abracadabrante aurait bien pu être remise au lendemain.

Il commença :

— Ecoute, Monsieur le recteur...

Celui-ci exposait tranquillement et fermement :

— Hamonic, est-ce le même rouge ? Ça m'a l'air de la même teinte, mais est-ce la même pâte ? Tu dois t'y connaître.

Hamonic dévisageait le prêtre ; cette fois, vraiment intrigué, il ne s'inquiétait plus de ses clients, bien que sa fille Jacqueline fût venue jusqu'à la porte et s'y fût arrêtée, interdite par ce spectacle étrange : son père brandissant un tube de rouge à lèvres, face au recteur dont le mouchoir portait l'empreinte d'une bouche !

— Tu... tu fais le policier, maintenant ? répondit le potard.

Le recteur fit seulement « hon », du fond de la gorge ; ses yeux pétillaient, mais son front était plissé. Il sentait le comique de la situation, mais n'en oubliait pas le motif inquiétant.

Hamonic comparait les deux traces, prélevait des bribes de matière sur le bout de ses doigts, allait à la fenêtre.

— Eh bien ! tu es meilleur prêtre que peintre et que chimiste, Monsieur le recteur ! Aucun rapport, tes deux rouges. Celui du napperon est un rouge gras, et beaucoup plus bleu.

Un rouge bleu ? Le recteur ne s'attendait pas à cela. Enfin, n'importait. *Ce n'était pas le même rouge.* Alors ?

— Celui du napperon, c'est un rouge courant ?

— Ah ! dame, je ne suis pas spécialiste en produits de beauté, surtout de luxe ! Ici, tu sais... Mais je peux pourtant te dire : c'est un rouge très fin, certainement cher.

— Ça, alors !

Le pharmacien grillait d'envie de comprendre. Mais le prêtre remballait ses étoffes.

— Merci, Hamonic. Pardonne-moi d'être venu en pleine presse. Il fallait que je sache.

— Et tu...

— Oh ! là ! là ! Tu en as des clients ! A bientôt, à bientôt !

Le déjeuner s'est passé de façon agréable ; le recteur et les deux jeunes prêtres sont maintenant installés au salon, où la carabassen a daigné enlever les housses des sièges. Ce n'est pas dans ses idées, mais la coutume s'en est fixée, a pris force de loi : pour le déjeuner du dimanche, bas les housses ! Inversement, la bataille des patins de feutre, qui dure depuis quelques années, est encore indécise : la vieille Anna les dispose obstinément sur le passage, le recteur les repousse d'un coup de godillot, les visiteurs, humblement et diplomatiquement,

se contraignent à s'en servir et se déplacent avec des déhanchements grotesques.

Cette fois, le recteur a brandi l'étendard de la révolte : d'un geste adroit autant que décidé, répété six fois avec la même maîtrise, il les a expédiés sous l'armoire. Quand la carabassen entre avec le plateau du café, elle manque s'en étrangler de colère et fait semblant de glisser sur le parquet : avec un grand cliquetis, tasses, cafetière et carafon de « lagout' jistr », rattrapés de justesse, sont chargés de porter témoignage qu'il est dangereux de désobéir à Anna.

L'œil vif de la bonne femme a repéré les patins sous le meuble ; elle n'ose pas, devant trois prêtres, se mettre à quatre pattes, sans quoi elle relèverait certainement le défi ; elle sort, non sans avoir lancé un regard vindicatif.

Voilà qui donne aux trois ecclésiastiques, tandis qu'ils sirotent la goutte et le café, excellente occasion de rire et de se détendre. L'un des jeunes prêtres propose de jouer, la prochaine fois, un tour classique : fixer les patins à leur poste de service avec deux grosses punaises... On devine ce qu'il advient du « patineur ».

— Eh ! dangereux pour mon service à café, réplique le recteur, en joie.

A ce moment revient la vieille.

Diable ! Ecoutait-elle à la porte ?

— Monsieur le recteur, un homme est à demander après vous.

La carabassen semble toute jubilante. Tient-elle quelque vengeance ?

Le recteur se lève, va vers la porte. Avant qu'il l'ait atteinte, une vaste forme humaine s'y encastre, repoussant la vieille. C'est un pêcheur, assez jeune, colossal, vêtu du « paletot » bleu du dimanche, casquette sur la tête. Devant lui, comme un lutteur de catch, il tient ouvertes ses deux énormes mains.

Nullement intimidé de trouver trois soutanes au lieu d'une, il apostrophe le recteur. (Qui est-ce donc, se demande celui-ci ; ah ! oui, Jean Larzul, grande gueule, mais pas méchant).

— Monsieur le recteur, j'ai à vous causer, moi.

Le recteur ne relève pas le ton véhément de l'homme. Il lui fait signe d'aller dans la salle à manger, à demi débarrassée. Mais le marin ne s'en soucie pas. Toujours sans ôter sa casquette, levant le poing, il continue :

— Qu'est-ce que vous avez été chercher à Marie, hier ?

L'homme empeste le vin. Est-il ivre ou bien a-t-il bu un coup pour se donner du courage ?

Les deux jeunes prêtres se sont levés : eux, ils ont certainement tranché pour l'ivresse et sont prêts à encadrer l'énergumène pour l'éconduire.

— Vous préférez me voir ici, Larzul ? Soit ; alors, asseyez-vous, répond le recteur d'une voix calme mais sans réplique.

Et il montre à l'homme un fauteuil.

— Un peu de café ?

Déconcerté, le marin regarde autour de lui, se découvre. Bien entendu, il ne s'assoit pas : un marin ne s'assoit qu'au bistrot.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a, Larzul ?

Celui-ci semble maintenant gêné de parler devant témoins. Le recteur le prend par le bras, le pousse vers la salle à manger, referme la porte, dit d'un ton apaisant :

— Hein, qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

— Dame, Monsieur le recteur, c'est... Marie est ma promise.

— Ah ! bon ! Assois-toi, Larzul. Je voudrais bien comprendre, moi aussi. Dis, mon garçon.

Le marin pose sa casquette sur la table ; puis, repris par sa colère, il frappe sur celle-ci, faisant danser le vase :

— On m'a dit qu'hier vous aviez « cherché » Marie ; et la voilà partie maintenant. De quoi vous avez été lui parler ? Sacré malars Doué...

Le prêtre se garde de dire : « Ne jure pas », car il déclencherait, il le sait, plus de violence. D'ailleurs, il connaît les marins : celui-ci va dévider le chapelet de phrases insolentes, d'ailleurs incompréhensibles, qu'il a préparées, en les truffant de mots grossiers ; après, on pourra parler.

Cela ne manque pas. Enfin, le recteur peut placer :

— C'est elle qui est venue ici, Jean.

— Venue vous trouver, Marie ? Pour dire quoi ?

— Je n'en sais rien, justement.

Le prêtre ne raconte pas l'incident, il en sera temps plus tard, peut-être ; il reste dans le vague :

— Je ne l'ai pas vue.

— Pas vue ? A l'usine ? Tout de même...

— Si, à l'usine ; puisqu'elle m'avait demandé ici, passant là-bas je l'ai fait appeler... Mais, coupa-t-il, tu dis qu'elle est partie ? Partie de chez sa tante ?

— Sa tante ? Sa tante ? Oh !

L'homme a un rire bizarre.

— Elle ne vivait pas chez sa tante ?

— Dame non, par exemple ! Des femelles comme ça...

— Où vivait-elle, alors ?

— Chez moi, pardi.

Le recteur hoche la tête ; la notion de « fiancée » était prise dans un sens large...

— Et... elle est partie ? Mais quand ?... Ce matin ? Elle va rentrer.

— Non. Hier. Elle n'est pas revenue à la maison.

Le recteur est sur le point de répliquer : « Mais je l'ai vue, moi, ce matin, à la messe ». Il s'en retient, car il n'est pas sûr de l'identité ; et puis, si cet homme est celui qui effrayait Marie ? Il n'a pas eu l'air très sincèrement surpris, tout à l'heure. « Pour dire quoi ? » a été prononcé d'une voix plus naturelle.

— Tu l'avais revue, à la sortie de l'usine ? (*L'avait-il battue, tout simplement ?*)

— Non, dame ; dame non, justement. J'étais, j'étais... (*pas besoin de préciser ; un samedi soir, le recteur sait, il était ivre.*) Ce matin, j'ai vu qu'elle n'était pas là.

— Tu habites seul ?

— Chez ma mère.

— Ta mère ? Elle...

L'homme comprend bien. Il ricane :

— Oh ! paralysée qu'elle est, la vieille.

Le prêtre, lui aussi, comprend : que le faux ménage lui plaise ou non, elle est bien obligée de l'accepter ; et peut-être la jeune femme lui donne-t-elle quelques soins.

Brusquement, l'homme devient plus violent qu'il n'a jamais été. Il crie :

— Oui, qu'est-ce que vous êtes allé lui dire, sale curé ? (*Il prononce « curé » comme s'il crachait.*) Qu'il fallait pas rester avec moi ? Oh ! malheur !

Il brandit le poing, marche sur le recteur. Celui-ci fait front ; le bras retombe, mais la voix reste menaçante :

— Et vous la cachez, maintenant, vous la cachez quelque part ? Chez vos sacrées bonnes Sœurs ? Savez pas, savez pas ? Menteur et compagnie que vous êtes !

Le recteur se dit : « C'est donc ça... ? Banale rupture dont l'homme m'accuse parce qu'il a vu Marie ici ? Ou parce qu'on lui a dit l'avoir vue. Ou simplement parce que je lui ai parlé à l'usine. »

Mais en même temps il pense : « Ça ne va pas ; l'affolement de la jeune fille ne « colle » pas ». Et puis, sans que le prêtre puisse trouver pourquoi, le ton de l'homme le surprend. On dirait... que sa colère est forcée, jouée.

Le voilà qui vire de bord brusquement :

— Ou bien, dit-il d'une voix sourde, mélodramatique, avec le remords que vous lui avez donné, aller se noyer qu'elle a fait, peut-être,

se noyer, se noyer (*la voix s'enfle*) à cause de vous, ratichon de malheur.

Ratichon, remords ? Voilà des termes qui ne sont pas du cru ni des mots de pêcheur. Qui a pu les souffler à Larzul ?

— Allons, allons ! fait le recteur, ce n'est pas parce qu'elle a passé une nuit dehors... Tu es sûr qu'elle n'est pas tout simplement chez sa tante ?

L'homme a un regard furieux.

— Ces garces-là ? Non, tout de même ! Cachée par vous, oui. Ou noyée, noyée, désespérée.

— Et à Lorient, elle n'a pas de famille ?

Pas de réponse, geste violent du coude, qui signifie : invraisemblable.

— Tu verras, elle va rentrer, et tout s'expliquera.

En disant cela, le prêtre pense : « Lorient ? Non, si je l'ai vue ce matin. Les bonnes Sœurs ? Après tout, c'est possible ; je vais le leur demander. Elle m'a dit : « Je ne vais pas trouver les prêtres, moi » : ça ne prouve rien. Ou bien cette fille a couché chez quelque copine, dans une ferme ; il fait chaud, une grange n'est pas pour l'effrayer, sans doute, malgré son air de « mijaurée » et son fard ; d'ailleurs, les filles de cet âge partagent facilement le lit d'une amie. »

Le recteur pense que le moment est venu de prendre l'avantage :

— Et, quand elle sera rentrée, il faudra régulariser votre situation, Jean ; à l'église, et en tout cas à la mairie ; tu as envie de faire un

coucou, Jean ? (*On appelle ainsi les bâtards, localement.*)

L'homme rougit violemment, sous son hâle, pas de honte, assurément, mais de colère. Une seconde, le recteur pense : ou de peur ?

De nouveau le marin hurle, dévide des injures, marche sur le prêtre. Cette fois, les jeunes abbés sont accourus au vacarme.

Larzul met sa casquette et, tout vociférant, passe la porte, montre le poing, s'éloigne dans le jardin ; puis il se retourne, fait deux pas vers la maison et crie :

— Les gendarmes, que je vais chercher ; les gendarmes !

— C'est ce que tu as de mieux à faire, Jean.

L'homme reste, le poing levé, interloqué. Puis il s'en va en gesticulant.

Le recteur écarte les bras, les laisse retomber sur sa soutane, se tourne vers les jeunes prêtres :

— Je n'y entends goutte, murmure-t-il. Mes jeunes amis, vous verrez, il n'est pas toujours facile de comprendre ceux qu'on appelle bien à tort des « simples », et qui ne le sont pas plus que les autres ; au contraire même : tout pour eux est plus compliqué, parce qu'ils ne savent pas s'exprimer ; c'est leur vocabulaire qui est simple, pas eux.

Ah ! Ça va être l'heure des Vêpres. Venez-vous ?

3

— Monsieur le recteur, il y a du monde qui demande après vous !

La vieille Anna emploie sa formule habituelle, mais sa voix comporte une stridence particulière.

Et, ce lundi, à cette heure matinale (le prêtre rentre juste de dire sa messe), quel peut être le visiteur ?

Le recteur descend. Ce sont les gendarmes.

L'un de ceux-ci est bien connu de lui : le brigadier Le Fur, un brave homme, ancien maréchal des logis, costaud, râblé, excellent « juge de paix de toute première instance », comme dit le véritable juge de paix, qui lui sait gré de son rôle apaisant, de son bon sens, de sa fermeté bonhomme. L'autre, le petit noiraud au

visage en longueur ? Ah ! oui ! C'est le Corse, le fameux Corse qui a épousé la postière, la « belle Jeannette ». Un Corse gendarme en Basse-Bretagne ? « Hum !... Il n'est pas trop bien placé pour comprendre la mentalité du pays », estime le recteur.

Celui-ci, des dernières marches de l'escalier, regarde ses visiteurs matinaux, sanglés de leur baudrier, plantés sur leurs godasses, côte à côte, képi à la main. Il a un pincement au cœur : Marie Prigent ?

Oui, c'est bien d'elle qu'il s'agit.

— Monsieur le recteur, dit le brigadier, vous connaissiez la fille Marie Prigent ?

— Je connaissais ? Elle est...

— Noyée, Monsieur le recteur. On a trouvé son corps au petit jour, ce matin, à la marée basse, dans le bras de mer de Ster-Vilinn.

Le recteur croit entendre le sanglot qui s'élevait au fond de l'église, et aussi la voix de l'homme, criant : « Noyée, noyée, désespérée ! » Ainsi ce pêcheur qui vivait avec elle avait prévu juste ; ou bien...

— Le docteur a vu le corps ? Il porte des violences ?

Le gendarme corse fait un geste agacé : ils sont venus pour interroger, pas pour être questionnés. Mais le brigadier considère le recteur comme une autorité qui a droit de savoir :

— Le Dr Le Stunf est venu, oui, Monsieur le recteur ; il n'a pas trouvé du tout de traces de violences. Mais, Monsieur le recteur, vous la connaissiez ?

Le prêtre est tenté de nouveau de répondre

par une question : « Pourquoi me demandez-vous cela ? » Mais non, il doit d'abord dire ce qu'il sait. Que sait-il, en fait, de certain ?

— Non, je ne la connaissais pas. Je l'ai juste vue samedi, quelques instants, à l'usine.

Tout en parlant, le prêtre réfléchit. Faut-il raconter l'histoire du rouge à lèvres ? Les éléments en sont contradictoires.

— Voici exactement pourquoi, brigadier : une jeune femme inconnue est venue me demander samedi, peu après le déjeuner, mais elle est repartie sans que je l'aie vue. Ma bonne avait cru reconnaître une fille de l'usine. Nous y sommes passés tous deux ; Anna a désigné Marie Prigent, mais celle-ci m'a affirmé n'être pas venue à la cure.

— Et vous l'avez chapitrée pour sa liaison avec le nommé Jean Larzul, questionna le Corse d'une voix assez agressive.

« Tiens, pense le recteur, ce gendarme parle en présence de son brigadier ? Voilà qui n'est pas d'usage. »

— Je ne l'ai aucunement chapitrée ; j'ignorais cette liaison ; je lui ai seulement demandé ce qu'elle me voulait et je lui ai dit que j'étais à sa disposition, que je pouvais peut-être l'aider. Hélas ! elle ne l'a pas voulu, m'a affirmé de nouveau qu'elle n'avait jamais fait appel à moi, qu'elle ne voulait pas y faire appel. Mais... vous avez vu Jean Larzul ? Il n'est pas en mer, ce matin ?

— Mon collègue, répondit le brigadier, a reçu sa déposition. Le corps a été trouvé avant que Larzul regagne son bord.

Le Corse, de nouveau sur un ton véhément, ses yeux noirs brillant d'un éclat dur lança :

— Le nommé Jean Larzul vous accuse d'avoir poussé son amie au suicide.

« Voilà un gendarme qui n'aime pas les prêtres », pensa le recteur.

Il haussa les épaules, grommela :

— Absurde. Est-ce qu'un prêtre peut pousser un fidèle au suicide, que l'Eglise condamne comme le pire des crimes ?

Il va ajouter : « Si vous aviez entendu mon sermon d'hier... »

Mais le Corse continue :

— Jean Larzul entend porter plainte pour pression morale...

Le brigadier a haussé les épaules, secoué la tête, avec un grognement signifiant : « ineptie » et un regard peu amical vers son subordonné. Il précise :

— Bien entendu, Monsieur le recteur, ce n'est pas recevable. Mais nous avons pensé qu'il fallait vous tenir au courant...

— Certes.

— Et puis nous ne devons négliger aucun élément, vous comprenez, Monsieur le recteur. Votre bonne...

— Je l'appelle. Anna !

La carabassen (décidément, écoutait-elle aux portes ?) apparut aussitôt, ôta ses sabots, s'essuya les mains à son tablier, se dirigea vers le groupe, l'œil et le chignon en bataille.

— Madame veuve Anna Pogam ? questionna le brigadier.

— Oui, bien sûr. Je t'ai tenu sur mes genoux,

Job Le Fur ! Si tu me connais plus, à présent !

— C'est la loi, « tante » Anna, vous savez bien !

— La loi ! Loi d'imbéciles, alors.

Le Corse eut un mouvement vif.

Le brigadier, lui, se demandait visiblement s'il devait rire ou se fâcher au nom du respect dû à cette loi qu'il représentait. Bah ! ça ne tirait pas à conséquence, il connaissait le caractère de la vieille qui, jadis, en effet, l'avait torché quand il était à l'école enfantine !

— Tante Anna, vous avez reçu, samedi, une jeune fille qui demandait le recteur ?

— Oui. Une drôle de chrétienne. Peinturlurée. Et partie comme ça, après avoir sali tout avec son rouge...

Le recteur pensait : « Elle va raconter l'histoire de l'appel tracé au rouge à lèvres ; j'aurais mieux aimé attendre ; ma foi, tant pis. »

Mais le brigadier, qui savait l'horreur de la vieille pour le maquillage — n'avait-elle pas fait une sortie à sa propre jeune femme le jour même de son mariage, cette « sacrée tante Anna », qu'on aimait bien pourtant, — le brigadier souriait jusqu'aux oreilles.

Faisant effort pour reprendre sa dignité et pour se souvenir du tragique des circonstances, il se racla la gorge avant de parler de nouveau.

Le recteur, lui, avait remarqué que le Corse avait sursauté légèrement aux mots « sali avec son rouge », mais, loin d'intervenir, il se détournait, regardait vers le jardin.

Le brigadier continuait, s'adressant toujours à Anna :

— Cette jeune fille, vous l'avez revue, un peu plus tard, à l'usine ?

— Je sais pas.

Comment ? Elle ne savait pas ?

Le recteur qui, par la porte ouverte, regardait ses salades et pensait : « Si la sécheresse continue, il va falloir que je les arrose », le recteur se retourna vivement vers la vieille domestique.

Le brigadier, surpris lui aussi, lança au recteur un regard, puis reprit :

— Vous n'êtes pas sûre ? Vous aviez pourtant cru, à l'usine...

— Toutes ces mijaurées-là se ressemblent, piaillait la vieille. Celle-là ou une autre, c'est pareil.

Le recteur se souvenait pourtant bien qu'Anna lui avait répondu : « Sûre ? Dame, je suis pas folle, non ! », puis elle avait traité la jeune fille de menteuse.

Il intervint :

— Anna, vous m'avez dit alors que vous étiez certaine. Quelque chose vous a-t-il fait changer d'avis ?

La vieille n'émit qu'un grognement.

— Il faut dire la vérité, Anna, cela peut être important.

Sur un ton de colère, la carabassen cria :

— Est-ce que je sais, moi ? Celle d'ici était toute peinturlurée, déguisée en dame..., enfin, en drôle de dame..., l'autre en blouse, et pleine d'écailles de poisson, et à moitié folle, comme vous avez vu. Peut-être c'est pas la même, j'ai repensé après.

Anna se déjuger ? C'était incroyable. Se figurait-elle éviter ainsi quelque ennui à son maître ?

Le brigadier dut se le demander également, car il dit :

— Vous savez, tante Anna, le recteur n'est pas en cause, ni vous. C'est simplement pour savoir.

— Eh bien, demandez à d'autres. Moi, je sais pas. Puisqu'elle a dit non, c'est non.

Le gendarme corse, qui prenait un sourire sceptique, ouvrit la bouche pour parler, mais la referma sans rien dire.

— Alors, Monsieur le recteur, fit le brigadier, vous comprenez quelque chose, vous ?

— Ma foi non, Le Fur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette malheureuse a péri. De cela, vous êtes certain ? La noyée est bien Marie Prigent, ouvrière à l'usine, qui avait déclaré, samedi, ne plus vouloir y travailler ?

— Sûr et certain, Monsieur le recteur. Tout le monde, au port, l'a reconnue.

Le brigadier soupira, fit un pas vers la porte. Là, il se retourna :

— Enfin, Monsieur le recteur, tout ça ne la ressuscitera pas. Et qu'elle soit venue vous trouver ou non ne change pas grand-chose, hein ?

Le recteur n'était pas de cet avis, mais ne fit en réponse qu'un signe évasif.

— Excusez-nous, Monsieur le recteur.

Les deux gendarmes, à la queue leu leu dans l'allée du jardin, s'éloignèrent.

Quand le recteur eut refermé la porte, Anna était retournée à son travail. La questionner ?

L'abbé Garrec savait qu'il n'en tirerait rien actuellement.

Il passa d'abord voir le médecin.

Le Dr René Le Stunf était un petit homme tout couvert de poil gris ; il lui en poussait non seulement sur le crâne, les tempes, le cou, dru et raide comme épis couchés, mais au menton comme du chaume, en moustache et en sourcils comme quatre fagots, dans les oreilles et les narines comme folle avoine, sur les mains comme herbe de prairie, sur les phalanges comme ajonc de talus, et, à ce qu'on voyait quand il se baignait (il était nageur réputé), sur les jambes et sur la poitrine comme ronces de la forêt profonde. C'était le grand ami du recteur, avec lequel il prenait son unique, leur unique distraction : quelques promenades en mer, à la voile. Alors, à côté du bon géant des eaux qu'était l'abbé-capitaine Garrec, il semblait quelque nain moussu des bois emmené en otage ou, comme il disait, en provision de fourrage pour les chevaux de Neptune.

Son prénom, René, le faisait appeler en breton « Reun », vocable assurément tout à fait indiqué puisqu'il signifie « poils durs ».

Il aimait plaisanter, et sous toute cette végétation — sans oublier les cils fournis, larges, recourbés — il cachait des yeux malicieux, verts et luisants comme goutte de rosée entre deux feuilles ; ce qui ne l'empêchait pas d'être excellent médecin, consciencieux et dévoué, profondément bon, faussement bourru ; il faisait office de médecin légal pour le canton.

De la même génération que le pharmacien et

que le recteur, lui aussi tutoyait celui-ci, mais le nommait « recteur », se refusant au « Monsieur ». Et l'abbé Garrec ne l'appelait jamais autrement que « toubib », ou parfois Reun.

— Salut, toubib. Tu vas bien ? Et la clientèle ? Me prépares-tu quelques bons enterrements ?

— Ah ! oui, mais maintenant ce n'est plus 10 pour 100, qu'il me faut, c'est 20.

C'était entre eux la plaisanterie traditionnelle.

Mais, aussitôt, les deux hommes redevinrent graves. Le médecin reprenait :

— Tu viens me voir pour cette pauvre fille ?

— Oui. Une triste chose. Et une histoire bizarre.

— Oui, recteur, à ce qu'on dit.

— A ce qu'on dit ? Que dit-on ?

— Des bêtises de tout genre. Va faire un tour par là, tu en sauras plus que moi.

— Mais encore ?

— Pouh ! Ce qu'on dit à chaque noyé. Moi, ce n'est pas mon affaire.

— Non. Et tu as de la chance, toubib ; un corps se dissèque plus facilement qu'une âme. Qu'est-ce que tu as vu, toi ?

— Une pauvre fille noyée. Une heure à peine d'immersion : échouée sans doute dès la marée descendante.

— Morte par noyade ?

— Oui. Sans aucune trace de violence.

— A quelle heure ?

— Entre 10 et 11 heures du soir, hier.

— Un peu avant la marée haute, donc.

Le recteur réfléchissait. Il ajouta :

— A ton avis, noyée sur place ?

— Ça, recteur, tu le sais mieux que moi. Les courants, ce n'est pas mon rayon. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'on l'a trouvée presque au fond de Ster-Vilinn, juste sous la fontaine.

— Puisque tu dis qu'elle est morte très peu avant la marée haute, il n'y avait plus guère de courant, elle n'a pu se noyer que sur place. Si elle ne s'était pas échouée presque tout de suite, elle aurait été emmenée en mer par le jusant, ou retenue dans le port par une chaîne de bateau. Bu de l'alcool ?

— Difficile à voir, avec toute l'eau de mer qu'elle a avalée ; mais du vin, oui. Et pas de nourriture.

— A 10, 11 heures, elle pouvait l'avoir digérée ?

— Non, pas si elle a bu.

— Ah ! Alors, pas dîné ?

— Probablement pas.

— Et... Et cette... cette jeune fille ?

— Non. Jeune femme. Enceinte de deux mois.

— Ah ! ah !

— Oui ; classique.

Le recteur pensait : « Assurément, c'est un motif banal de suicide. Ça explique tout. Tout ? »

— Et tu conclus, toubib ?

— Ce n'est pas mon rôle de conclure, cela concerne les gendarmes.

— Et moi.

— Toi, recteur ?

— Oui (*il hésita*) ; nous n'enterrons pas religieusement les suicidés.

— Ce cas de conscience n'est pas pour toi, recteur. Le corps a été emmené à la ville, à l'hôpital ; c'est là que je l'ai examiné. Et si j'en crois ce qu'on dit, personne ne le réclame.

— Quoi ? Sa tante, sa sœur...

— ... ne seraient ni tante ni sœur.

— Allons donc ?

— Plus exactement, seraient sa « tante », comme on dit ici, assez lointaine, et sa cousine issue de germaine. En tout cas, il paraît qu'elles ne la réclament pas.

Le recteur était songeur. Cousines seulement? Et leur ressemblance avait pourtant suffi pour que la vieille Anna les reconnaisse toutes deux, sans erreur possible, cette fois, puisqu'on ne les lui avait pas nommées. Pourtant, maintenant, elle récusait la seconde de ces reconnaissances, celle de la morte, de la jeune fille qui *justement* était morte. Tout cela était incompréhensible.

— Merci, toubib ; à tantôt.

— Maintenant, à Anna, décida le recteur. Il faut absolument que je la confesse.

En pensant cela, il rit en lui-même, car, précisément, il n'était pas son confesseur : « Non, lui avait-il dit en l'engageant, si un jour vous me mangez mes confitures, ce n'est pas à moi que vous viendrez le dire ! Le secret me serait trop difficile à garder vis-à-vis de la victime ! » Le vieille — pas encore si vieille, mais déjà

plus du tout jeunette — n'avait pas eu l'air de comprendre la plaisanterie, s'était offusquée qu'on la soupçonnât à l'avance de voler des confitures :

— Si Monsieur le recteur n'a pas confiance, autant que j'aille chercher une autre place...

Le prêtre avait battu en retraite et, dès lors, s'était bien gardé de plaisanter avec elle. Mais elle se confessait au vicaire.

Le recteur soupira.

Maintenant non plus, ce n'allait pas être plaisanterie...

— Anna ! cria-t-il de toute sa voix, en franchissant son perron.

— Oh ! je suis pas sourde, tout de même, Monsieur le recteur ! répondit celle-ci qui astiquait le bouton de la porte du salon et avait tressauté.

— Oh ! pardon, Anna, je vous croyais derrière...

— Ah ! je ne peux pas être tout le temps à laver, quand même...

La voix était irritée. Le recteur se fit tout doux, tout doux :

— Bien sûr, Anna, bien sûr. Et c'est très bien de faire les cuivres. Mais dites-moi, je voudrais que vous me précisiez exactement...

La vieille avait recommencé de frotter le bouton de la porte à grand fracas.

— Anna ! Je vous parle.

La servante se raidit, commença :

— Vous me dites que c'est bien d'astiquer, et puis...

— Assez, Anna. Ce que je vous demande est

une chose grave. Au sujet de cette malheureuse...

Haussement d'épaules. Geste vers le bouton.

— De cette malheureuse qui s'est noyée... qui a, sans doute, attenté à ses jours...

Le recteur regarde attentivement la vieille. Elle se signe.

— Oui, Anna, que Dieu lui pardonne ; le fardeau était peut-être trop lourd pour elle. Ou bien... Enfin, il faut que je sache. Vous avez dit, tout à l'heure, Anna, que vous n'étiez plus sûre de la reconnaître. Mais moi, qui suis habitué à vous, j'ai cru comprendre même que vous étiez sûre que ce n'était pas elle ?

Grognement. Ce grognement, le recteur le sait, est un accord.

— Et pourquoi pensez-vous cela, maintenant, Anna ? Pour une raison précise ?

Nouveau grognement. Celui-ci signifie non, semble-t-il.

— Une impression ? Vous savez, Anna, une impression peut être juste autant que...

— Juste ? Je ne sais pas si elle est juste. Comment voulez-vous que je dise ? D'abord, j'ai cru ; et puis, maintenant, je sais pas.

— Et vous ne pouvez pas dire pourquoi ?

— Si je savais, je dirais, tout de même !

— Est-ce un geste qui vous est revenu, une expression ?

La vieille en a assez. Elle regarde le bouton, reprend son chiffon.

— Parce que, Anna, il s'agit d'une âme. Si c'est elle qui est venue, alors je pense qu'on peut l'enterrer à l'église.

Ceci frappe la vieille, qui se signe de nouveau, puis regarde le recteur bien en face.

— Dame... peut-être !

— Non, Anna. Il ne faut pas dire ce que vous espérez. Il faut dire ce que vous croyez être *vrai*.

— Je sais pas, Monsieur le recteur, je sais pas, je peux pas dire que je sais, puisque je sais pas.

Le recteur, en montant son escalier, songe que la police doit avoir bien du mal à faire parler de pareils témoins..., puisqu'un recteur ne parvient même pas à connaître la pensée véritable de sa propre bonne, si pieuse soit-elle.

— Monsieur le recteur, il y a du monde qui demande après vous ! Un policier, que c'est.

Non ! Anna a donné une précision sur le visiteur !

C'est un petit jeune homme assez minable, du genre « foutriquet », pense le recteur. Si jadis il n'en avait vu de semblables dans beaucoup de grands ports, il aurait mis en doute sa qualité.

D'ailleurs, ne pas juger sur la mine, n'est-ce pas ? Assurément, ses oreilles un peu décollées, ses narines roses sur un nez de travers, ses dents mal plantées et ses cheveux décoiffés par le béret qu'il ôte malaisément, son veston couleur terre glaise, déformé et de basse qualité, ne créent pas une impression d'autorité ni

même de tenue. A quoi ressemble-t-il, se demande le recteur ? A un porteur de journaux ? Non, son pantalon n'a pas de pinces et la chaîne du vélo l'a crotté de cambouis. Il ressemble plutôt à un chômeur.

— Monsieur ?

— Inspecteur Le Gall.

— Asseyez-vous, inspecteur.

Le recteur lui montre la salle à manger. L'inspecteur s'assoit du bout des fesses. Le recteur se carre auprès de la table.

— Je viens vous demander, Monsieur le curé (*tiens, pense le recteur, il n'a jamais vécu à la campagne*), ce que vous savez sur Marie Prigent.

— Oh ! personnellement, pas grand-chose.

Le recteur avait pris sa décision : même si l'affaire du rouge à lèvres n'avait rien de commun avec la mort de Marie, il valait mieux la rapporter. Il la raconta donc dans ses moindres détails : la visiteuse inconnue, le napperon, la fuite de Marie en voyant Anna, ses dénégations à l'usine, le sanglot dans l'église, la visite de Jean Larzul.

Appliqué à ne rien omettre, il ne s'aperçut qu'à la fin que l'inspecteur souriait d'un air ironique. Quand le recteur en fut à son expérience de comparaison des rouges, il rit franchement.

— Eh ! Monsieur le curé, fit-il avec suffisance, vous ne trouvez pas tout cela dans votre bréviaire ? On lit des romans policiers, à la cure !

Le recteur jugea ces paroles d'un goût con-

testable et peu polies. Il sentit le sang lui monter au visage.

— Et, continuait l'homme, peut-on voir ce fameux napperon ?

Le recteur sortit celui-ci d'un tiroir, ainsi que le mouchoir, les étala sur la table. Le policier tourna le napperon dans tous les sens. Il finit par dire d'un ton ironique :

— Vous lisez quelque chose, vous ? Moi, je vois des gribouillis. Vous avez de l'imagination, Monsieur le curé.

L'abbé Garrec regardait le policier avec stupeur ; en même temps, il pensait : « Ne pas me mettre en colère, non, ne pas me mettre en colère. »

— Et votre bonne, reprenait l'enquêteur, elle est là ?

Le recteur le conduisit à la cuisine, l'y laissa avec la vieille, revint à la salle à manger, examina de nouveau la bande de toile. Des gribouillis ? Non, il lisait bien des lettres ; assurément, ces lettres ne formaient pas « au secours », mais plutôt « osecom », ou « osecour » ; une ouvrière de sardinerie peut avoir des notions d'orthographe limitées... Pourquoi ce policier donnait-il l'impression de *ne pas vouloir* lire quelque chose ?

Il revenait, grommelant :

— Si j'avais su, Monsieur le curé, je ne serais pas venu vous déranger. Cette femme ne sait rien du tout : elle dit elle-même qu'elle trouve les ouvrières d'usine toutes pareilles, du moment qu'elles mettent du rouge ! Elle a désigné celle-là au hasard.

— Un hasard un peu étrange, inspecteur, puisqu'elle devait se noyer le lendemain.

Le policier balaya l'objection d'un geste désinvolte :

— Nous connaissons les motifs de son suicide.

Puis sa voix se fit aigre :

— Et votre visite, vos exhortations à changer sa vie, Monsieur le curé, n'ont pas arrangé les choses.

— Mais je ne lui ai fait aucune exhortation...

Le policier hocha la tête d'un geste parfaitement insolent qui signifiait clairement : « Causez toujours, je ne vous crois pas. »

Le recteur sentit en lui l'ancien marin reprendre le pas sur le prêtre :

— Dites-moi, jeune homme, je ne vous permets pas...

— Et moi je vous conseille, à l'avenir, de ne plus fabriquer de roman.

Il montrait le napperon et haussait la voix :

— Quelqu'un vous a fait une blague ; d'ailleurs, vous avez vu vous-même, ce n'est pas le rouge de Marie Prigent.

— La coïncidence reste pourtant...

— La vie est faite de coïncidences, Monsieur le curé. Et puis, chacun son métier, laissez-nous le nôtre. Votre intervention... Avec les meilleures intentions, on peut faire beaucoup de mal.

Le recteur s'efforçait au calme. Une voix en lui répondait : « Oui, hélas ! le rôle du prêtre est bien délicat » ; une autre soufflait : « Cet homme a raison ; chacun son métier, ne sois

pas plus royaliste que le roi ; si la police est contente comme cela, laisse donc porter. »

Cette voix-là était-elle celle de la lâcheté ou celle du bon sens ?

Une troisième — dont le nom ne pouvait laisser aucun doute, celle de l'orgueil et de la susceptibilité — criait : « Ce foutriquet vient te faire la leçon à domicile, à toi, recteur de la paroisse ? » Elle s'accompagnait, en un accord puissant, de la voix intérieure de l'ancien officier de marine marchande, qui gueulait sans fard : « Botte-lui donc le c... ! »

Le tout, grâce à un effort de volonté, se résolut en un petit salut assez sec, donné avec la barrette, et qui signifiait clairement que l'entretien était terminé.

Le policier fit, lui aussi, un petit salut de la tête, réinstalla son béret crasseux, ramassa son vélo, qui, mal appuyé sur un rosier, en tombant, avait cassé un glaïeul près de fleurir, et partit, montant en selle dès la petite allée.

En franchissant la grille, il faillit bousculer Sœur Marie des Anges de l'Immaculée-Conception qui précédait les rangs de ses fillettes et qui poussa un petit cri.

Le recteur le regarda avec irritation.

Pour se calmer, il prit son bréviaire. Mais il dut relire trois fois les deux premières pages, car si ses yeux lisaient les lignes, son esprit ne leur donnait pas de sens : il voyait le visage peinturluré, avec des coulées de larmes et un regard angoissé, de Marie Prigent.

4

Quatre jours ont passé. L'enquête sur la mort de Marie Prigent a été close avec la mention « mort volontaire ». Un élément est venu confirmer cette conclusion : un canot, dont son propriétaire se servait fort peu et qui restait en permanence au fond du port, à l'embouchure du bras de mer de Ster-Vilinn, sur la rive gauche, a été retrouvé en mer contenant le sac de Marie, garni de ses objets familiers, de ses papiers et de sa paye, juste écornée de quelques petits billets. Le « mouille » du canot, un vieux poids de 10 kilos tout rouillé qui lui servait d'ancre au bout d'une chaîne également rouillée, était à bord, non pas à l'avant comme le disposent toujours les marins, mais jeté n'importe

comment sur le côté du plancher de l'embarcation, dont il avait cassé une planche. On l'avait manifestement hissé le long du bord, posé dessus en bascule, et lâché, laissant pendre une partie de la chaîne à la mer ; gestes tout à fait normaux de la part d'une jeune femme pour qui ce poids était lourd et qui ne savait pas s'y prendre. Les tollets de bois qui servent pour nager à l'aviron étaient en place, alors qu'au soir encore ils flottaient, avait affirmé un gamin, dans l'eau vaseuse du fond ; ceci montrait que l'usager du canot ne savait pas godiller. Un aviron manquait et avait été retrouvé au fond du bras de mer où la fin du flot l'avait échoué sur l'herbe rase, tandis que le canot, un peu plus tard, saisi par le jusant, avait été entraîné « dehors ». Que personne ne l'ait remarqué dérivant à travers le port était normal et correspondait également à l'heure de la noyade : ce dimanche soir, aucun marin n'avait couché à bord des bateaux mouillés dans le port, et les premiers pêcheurs n'avaient regagné leur bord et pris la mer qu'à 3 heures, soit après quatre heures de jusant.

Enfin, Marie était venue, toute seule, à 22 heures, boire coup sur coup deux verres de vin rouge au Café des Marins (qui, comme les autres, était sur la rive droite du port, mais, lui, juste sur le quai).

Vers 22 h. 10, la tenancière, la mère Rouzic, lui en avait refusé un troisième verre pour pouvoir fermer le débit ; il ne contenait plus personne autre. La jeune femme n'avait presque rien dit. Comme la mère Rouzic lui

demandait si elle reprendrait le lendemain son travail à l'usine, elle n'avait répondu que par des grognements et une phrase inintelligible. Toutefois, sur une autre question, la débitante avait cru comprendre qu'elle avait été dans la journée à Lorient, par le car et le train, et qu'elle regrettait ce voyage inutile. Elle était sombre, abattue ; mais, disait la bonne femme, « beaucoup de filles ont le vin triste ».

Ensuite, personne n'avait plus vu Marie ; aucun pêcheur, aucun commerçant.

Le recteur avait appris tout cela par le médecin, qui considérait, lui aussi, l'affaire comme classée. D'ailleurs cette malheureuse ne lui semblait pas bien intéressante ; et personne, au port ni au bourg, ne faisait grand cas de la disparition de cette « étrangère ». Les pêcheurs s'occupaient tout juste de payer à boire à Jean Larzul pour le consoler, et il ne dessaoulait pas.

Mais le recteur, lui, ne cessait de penser à Marie. Quelles que fussent les contradictions, il était sûr qu'elle lui avait demandé aide et, à travers lui, à Dieu dont il était le ministre. Vivante, il n'avait pu la secourir ; mais il sentait que, morte, elle continuait de l'appeler.

Aussi prit-il la décision d'aller faire une tournée paroissiale au port. Le prétexte, ou plutôt la raison *ex æquo*, était toute trouvée : quêter pour la chapelle.

Dès midi et demi, le vendredi, il enfourcha sa bicyclette et prit la route qui menait directement à la sardinerie. Le ciel était d'un blanc laiteux sous lequel passaient des nuages en balles, dont le gris faisait chanter les verts des blés et des arbres des talus. Tenant d'une main son chapeau, le recteur luttait contre un vent de Sud naissant. Marin, il savait : bientôt le mauvais temps allait venir. Bah ! la soutane, qui derrière la selle battait comme une voile non bordée, en avait vu bien d'autres.

La première visite du recteur serait pour M. Le Du, le conserveur ou plutôt le directeur de la conserverie, qui appartenait à une Société. Il passa devant le long mur blanc de l'usine, d'où s'élevaient le paisible halètement des machines et, par bouffées, les chants des ouvrières ; l'odeur puissante de l'huile chaude et celle de la saumure, elles aussi, passaient en bouffées. Un petit tuyau soufflait par saccades des fumerolles de vapeur, tandis que la haute cheminée lâchait des écheveaux gris, semblant peindre sur le ciel les nuages qui fuyaient ensuite vers la terre.

Le recteur longea le local des bureaux, mais n'y entra pas. Il posa sa bicyclette près du perron et fonça à pied, tête en avant, rassemblant à deux mains sa soutane, car l'entonnoir du port, ouvert sur la mer, faisait ici un fort

courant d'air, où des tamaris s'agitaient comme des bras.

En face, l'océan était vert bouteille avec des plaques plus sombres et de petites crêtes blanches, rageuses, qu'on entendait chuchoter sur les roches, accompagnées du sifflet modulé des fils téléphoniques. « Beaucoup de vent en perspective ! » pensa le marin. Plusieurs bateaux de pêche rentraient en roulant bord sur bord.

Passé les tamaris, le prêtre tourna à gauche, entra dans le jardin du directeur. Là, brusquement, le vent était cassé ; et, tout à côté du paysage aperçu de mer hostile, de roches hirsutes, de landes rases sur la côte, il était plaisant de marcher entre de beaux rosiers, une pelouse soignée et des rhododendrons encore fleuris. La villa était avenante elle aussi, mais le vent sifflait dans ses ardoises et dans les fils électriques.

L'hiver, ce logis devait être éprouvant pour les nerfs ; mais, grâce à sa position, l'usinier était sans cesse au courant, tout à la fois, des mouvements du port et de l'état de la mer. Il pouvait juger de la pêche rien qu'à voir, au large, les déplacements des bateaux.

Ainsi que le recteur l'avait imaginé, le conserveur et sa femme prenaient le café sous une tonnelle ; la jeune femme blonde, rondelette, maman de trois beaux enfants, était aimable et assez bavarde ; sans doute mettrait-elle d'elle-même la conversation sur la mort de Marie.

Cela ne manqua pas. Après avoir écouté la

requête du recteur et promis une double obole, l'une personnelle, l'autre de la Société, M. Le Du se levait pour aller à son bureau, quand sa femme se mit à parler de la noyade. Il se rassit, reversa du café dans les tasses.

— Une triste histoire, disait-elle, Monsieur le recteur. Mais je n'ai pas bien compris ce que mon mari m'a raconté : elle était allée chez vous ?

— A vrai dire, Madame, je n'en sais rien. Une jeune femme était passée au presbytère, puis repartie sans que je la voie. Ma bonne a cru reconnaître, ici, d'abord Yvonne Prigent, puis Marie... Vous m'aviez dit, Monsieur, qu'elles étaient sœurs ?

— Je le croyais aussi. Ma contremaîtresse, Rose Prigent, leur tante — une tante à des degrés différents, à ce qu'on me dit aujourd'hui, — m'avait simplement proposé « ses nièces ». Je n'avais pas regardé leurs fiches de demande d'emploi avec beaucoup d'attention ; quant au comptable qui les avait classées, il croyait fermement que les deux jeunes filles étaient sœurs, car toutes deux avaient mentionné pour père « Prigent Charles ». Il paraît que les deux cousins portaient le même prénom, ce qui n'est pas rare en ce pays. Je ne pense pas d'ailleurs que ce détail présente...

— Aucun intérêt ? Je ne le pense pas non plus. Mais les mères portaient des noms différents ?

— Je..., je vous avoue que je n'ai pas regardé !

L'usinier fit mine de se lever. Puis, aperce-

vant un homme qui passait sur le chemin, il l'appela :

— Morvan ! Va me demander au comptable les fiches des deux...

— Des trois, glissa le recteur.

— Des trois demoiselles Prigent. Oui, va !

— En tout cas, reprenait le recteur, elles vivaient comme des sœurs ?

Ce fut la jeune femme qui répondit :

— Des sœurs ? (*Elle eut un petit rire.*) Oui, comme beaucoup de sœurs, en se chamaillant quelque peu, au début.

— Au début ? Il y a longtemps ?

— Deux..., oui, deux ans, n'est-ce pas, Jacques ?

— Mais non ! Juste un an. C'est à la saison dernière qu'elles sont venues.

— Au début, elles se disputaient ? Et ensuite ?

— Ensuite, elles « ne se causaient plus », comme ils disent.

— Ni la tante ?

— Ni la tante, avec Marie.

— Elles habitaient pourtant ensemble ?

La jeune femme regarda son mari ; son visage était devenu sérieux, grave même.

A l'étonnement du prêtre, Jacques Le Du, rougissant, semblait très gêné.

Il se décida à parler :

— Monsieur le recteur, je peux bien vous le dire devant ma femme, puisqu'elle m'a pardonné, et qu'en somme... il n'y a pas eu véritablement faute.

Le recteur leva les deux mains, paumes en

avant, d'un geste qui disait clairement : « Ne me dites rien, si cela ne me regarde pas. »

L'usinier eut un petit sourire :

— Oh ! ce fut un événement pour nous très heureux, Monsieur le recteur. J'allais commettre une sottise. Ma femme s'en est doutée ; elle m'en a parlé d'une façon..., d'une façon...

Sa voix s'étranglait.

— Mon chéri, fit la jeune femme.

— D'une façon si chic, si noble, que j'ai vu comme nous nous aimions, comme je l'aimais, moi qui étais assez sot pour la négliger... Et, maintenant, je vous jure que je ne regarde plus les ouvrières.

— Mais... Vous parliez de son domicile ?

Le conserveur rougit de plus belle, hésita, regarda sa femme, qui lui sourit.

— Oui. C'est là que...

Un enfant de quatre ou cinq ans s'approchait.

— Va, mon petit Marcel. Va. Mais non, ne pleure pas... Mon chéri, il faut nous laisser...

Sa mère se leva, l'emmena.

Le jeune homme sembla soulagé.

— C'est là que..., comment dire ? Que ma faute avait commencé de se matérialiser. Marie Prigent m'avait fait quelques agaceries... ou bien je lui en avais fait, enfin... Elle ne valait pas le quart, le dixième de ma femme, mais, Monsieur le recteur, vous savez... Enfin, vos pénitents doivent vous apprendre...

— Oh ! fit le recteur avec un rire. Je sais très personnellement, mon cher. J'ai été marin jusqu'à quarante ans ! Et je n'étais, hélas ! pas plus un saint que les autres.

Le jeune usinier reprit :

— Alors... Alors, je lui ai fait la cour, quoi. Une cour pas bien difficile, je crois. Sa sœur... ou plutôt sa cousine avait assez mauvaise réputation ; elle, pas encore. Mais... vous comprenez...

— Je comprends très bien, répliqua le recteur d'une voix assez sèche : vous vous disiez que pour celle-là vous pourriez être le premier sans que cela tire à conséquence... dans une telle famille.

— Oui, fit piteusement l'usinier. Un jour, elle est venue dans mon bureau. Elle a... minaudé. Enfin..., elle n'a pas dit non. Mais elle m'a parlé de sa tante, d'Yvonne (elle ne disait ni « ma sœur » ni « ma cousine », elle disait « Yvonne ») ; elle était malheureuse chez elles, c'étaient des « chipies », la maison était un enfer. Alors, j'ai pensé à une maisonnette inoccupée que j'avais rachetée en même temps qu'un bois pour la chasse. Elle était toute meublée, à la mode du pays, mais proprement. Je la lui ai offerte...

— Oh !

— Oui. C'était préparer ma faute. Mais j'ai...

— Non, mon enfant, ce n'est pas *votre* faute à vous, qui me faisait dire « oh ! ». C'est vis-à-vis d'elle. En la faisant sortir de sa famille, en l'installant toute seule, vous lui avez donné la tentation ; plus que la tentation, la fatalité, pourrais-je presque dire, de sa chute. Et..., et de ce qui lui est arrivé, sans doute.

— Oh !

Le jeune homme s'était levé, les yeux égarés.

— Calmez-vous, mon enfant. Souvent nous ne voyons pas notre responsabilité. Donc, vous l'avez installée là, et puis, au moment de trahir votre femme, vous avez reculé ?

— Oui, Monsieur le recteur. Je vous le jure.

— Bien. Mais vous avez laissé la maisonnette à Marie ?

— Je ne pouvais pas la lui reprendre. Elle était régulièrement louée. Et Marie me disait que les autres ne voulaient plus la recevoir.

— Vous le leur avez demandé ?

— N... non, Monsieur le recteur. Nous sommes dans un tout petit pays... Je ne voulais pas...

Il s'interrompit, car l'homme qu'il avait chargé de chercher les fiches les apportait ; il les posa sur la table.

Le recteur reprit :

— Je comprends bien...

— Marie a dit à tout le monde qu'elle louait la maison « pour ne plus vivre avec ces chipies ». Moi, je n'avais plus que rôle de propriétaire. Et le loyer était insignifiant.

Il se tut un instant.

— J'ai pensé aussi... que..., je vous jure que c'est vrai, Monsieur le recteur..., que la sortir de cette famille n'était pas un mal, étant donné la conduite de la sœur.

Le recteur réfléchissait. Il sourit :

— Cela peut se défendre.

— Et puis, comprenez-moi : maintenant que j'avais tout dit à ma femme, je ne pouvais plus, je ne voulais plus m'en mêler. Je vous jure... (*Le recteur trouva, tout au fond de lui, que le jeune*

industriel jurait un peu trop.) Je vous jure que, depuis, je ne lui ai parlé que comme aux autres ouvrières. J'ai même chargé le comptable de percevoir le petit loyer.

Il hésita encore, puis se décida à continuer :

— Un moment, j'ai pensé la renvoyer de l'usine, afin que tout soit clair. Mais je me suis dit que ce serait une mauvaise action.

— Certainement, c'en eût été une.

Le recteur était songeur. Il hocha la tête :

— Quel dommage que vous ne m'en ayez pas parlé !

— Il n'y avait pas eu faute, Monsieur le recteur. Enfin, faute...

— Non. Mais j'aurais pu vous donner un conseil, qui était évident : la placer dans une autre usine, Monsieur Le Du. Mais vous n'avez pensé qu'à vous, vous l'avez abandonnée, et, aujourd'hui, elle est morte dans le péché.

En disant fort consciemment cette brutale vérité, le recteur regardait M. Le Du.

Il pâlit un peu, mais ne réagit pas.

Le recteur se leva, imité par son hôte.

— Soyez en paix, mon enfant. Je viens de voir que vous regrettiez sincèrement ; votre silence me l'a dit mieux que des mots. Il n'est pas humain de penser à tout ni à tous. Vous avez eu le courage de sauver votre foyer, c'est déjà beaucoup. Pour le reste... Pour le reste, j'aurai peut-être besoin de vous ; je sais que j'y peux compter ?

— Totalement, Monsieur le recteur.

— Au fait, dans la petite maison, Marie était restée ?

— Oh ! non. Elle vivait avec Jean Larzul, tout le pays le savait.

— Et la maison ?

— Je voulais y aller ces jours-ci. Avec ce qui est arrivé, je n'en ai pas eu le courage.

— Vous avez une autre clé ?

— Je vais vous la donner, Monsieur le recteur.

Pendant qu'il allait la chercher, le recteur regardait les fiches. Marie avait vingt-deux ans, la cousine vingt-huit. La tante cinquante et un. Les différentes mères n'avaient pas le même nom de famille. Quant le jeune homme revint, il lui demanda :

— Où habitent la tante et la cousine ?

— Dans un « pen-ti », une maisonnette de pêcheur, tout à fait hors de l'agglomération, face au moulin Uhel, vous savez ?

— Oui. Et cette tante ? Quel genre de femme ?

— Une excellente contremaîtresse : elle a de l'adresse manuelle, de l'autorité, pas de favoritisme et un œil impitoyable pour le travail. Mais, dame !... forte en gueule, si vous permettez. Et...

— Et ?

Tout en marchant sur la route. Jacques Le Du répondait :

— D'après ce qu'on dit, jadis assez peu vertueuse. A présent... En tout cas, pas bégueule.

— Je vois. Chez vous depuis... ?

— Quatre ans.

— Avant cela ?

— A Douarnenez, chez un confrère qui n'au-

rait pas voulu la lâcher ; mais elle désirait se rapprocher de Lorient, où étaient alors, disait-elle, ses nièces. D'ici ça ne faisait que 30 kilomètres.

— Auparavant ? Vous ne savez pas ?

— Non. Pas du tout. Une référence, c'est déjà beaucoup. Vous comprenez...

— Certes, je comprends très bien ; vous ne pouvez pas connaître tous les antécédents de vos ouvrières.

Le recteur voyait venir Mme Le Du. Très bas, il ajouta rapidement :

— La petite maison, où cela ?

— Sur la rive droite de Ster-Vilinn, dans les arbres ; tout près de... Oh !

Il pâlit de nouveau. Le recteur le regarda, la bouche entrouverte, troublé lui aussi. Mais la jeune femme approchait avec le petit Marcel ; le recteur se ressaisit, prit un ton enjoué :

— Le pénitent a tout confessé, Madame ! Vous avez un bon mari et qui mérite beaucoup d'affection. Quand faisons-nous faire la première Communion solennelle à votre aînée ? Elle a... dix ans ? Eh ! mais, l'an prochain ! Je crois que la Mère supérieure est très contente d'elle. Et l'autre garçon ? Au collège à Vannes ? Il travaille bien ? Alors, c'est parfait.

De la poche de sa soutane il tira une réglisse qu'il tendit au bambin.

Faisant un geste amical, il se lança dans le vent, qui avait beaucoup fraîchi et qui jetait sur lui de grosses gouttes de pluie. La voile de sa soutane battait maintenant devant lui. Pour

pouvoir rouler à bicyclette, il la « cargua » avec deux grosses épingles. Et il partit, vent arrière, vers le moulin.

En grimpant la côte, de façon peu confortable à cause de la pluie qui commençait à fouetter, le recteur se disait : « Je suis stupide, cette femme doit être au travail, à l'usine ; enfin, j'y suis presque, allons toujours voir. »

Sur le ciel gris se détachait le moulin, dont les ailes ne formaient plus, abandonnées, qu'une grande croix de Saint-André, nue et comme cabalistique. Face à elle apparaissait une petite maison blanche, ou plutôt bleu pâle sous la pluie, surmontée d'un sage toit d'ardoise et portant, selon l'usage, une cheminée à chaque bout.

Le recteur posa sa bicyclette contre une vilaine clôture de grillage, mal tendue sur des poteaux de ciment. Entre celle-ci et la maison, un jardinet offrait trois choux montés, des rosiers couverts de gourmands et quelques plantes indéfinissables, desséchées. En s'ébrouant pour secouer l'eau qui ruisselait sur son dos et dans son chapeau, le recteur ne grognait pas ; il était tout heureux, car il pensait à ses salades. Vraiment, son jardin était mieux tenu que celui-ci.

Il s'engagea sur une petite allée de mâchefer (« pris à l'usine, pensa-t-il ; laid, mais com-

mode ; à voir »). Derrière lui, le vent rabattit violemment le portillon. A côté de la maison, un figuier agitait ses grosses feuilles. Un peu plus loin, un massif d'arbres avait pris, sous le vent du Sud-Ouest dominant, la forme d'une carapace, ou celle d'une « promenade en rangs » de collégiens, « petits » devant, « grands » derrière.

Le recteur s'arrêta devant la porte. Il frappa. Rien ne bougeait. Mais ce n'est pas la coutume en Basse-Bretagne de fermer à clé les portes d'entrée ; il clencha, la porte s'ouvrit. S'ouvrit est le mot, car le vent la lui arracha des mains ; à l'autre bout du couloir central, une autre porte claqua violemment ; ailleurs, une fenêtre battit, un carreau dégringola avec un bruit de harpe, dont l'accompagnement fut fourni par une bordée de jurons proférés par une voix féminine, mais basse, ventrale. Une phrase leur succéda :

— Quel est le c... qui... ?

En même temps apparaissait une petite femme, éméchée de tous ses maigres cheveux gris, grosse, plantée sur des chevilles et des mollets énormes et vêtue d'un sarrau qui, sous la crasse, avait dû être bleu et blanc.

De sa voix mâchante — telle qu'en peut produire l'accent de Lorient, l' « axôn de Loriôn » — elle s'écria :

— Oh ! ben, m..., un curé !

Se ressaisissant, remettant à deux mains ses mèches sur le sommet de son crâne, elle ajouta :

— Entrez, Monsieur l'abbé, mais fermez bien la porte par derrière ; sûr, vous pouviez pas

savoîr (*elle prononçait : savouâre*). Entrez par ici, c'est moins sâle.

De fait, la salle à manger était assez coquette, avec sa toile cirée rose, ses meubles à binious et deux grandes lithographies représentant des navires de guerre du temps de Fallières ou de Loubet.

En lui-même le recteur pensait : « Assurément, cette femme n'est pas une fleur de distinction, mais elle possède du moins la vertu de modestie ; son *moins sale* est assez sympathique. »

Ayant précédé la femme dans la petite pièce, il se retourna vers elle. Il fut alors fasciné par sa moustache, une superbe moustache grise dont beaucoup d'hommes eussent été fiers. Le recteur sentait monter en lui une énorme envie de rire, issue de toute sa jeunesse et aussi de ses années de mer : quel type étonnant d' « hôtesse », comme on nommait dans les ports les cabaretières-logeuses ! L'euphorie du recteur provenait aussi de l'atmosphère quiète de cette maison, tandis que dehors hurlait le vent et fouettait la pluie sur la fenêtre, poussant de petites rigoles sous les battants.

— Asseyez-vous donc. Vous prendrez bien un doigt de cassis, pour vous réchauffer ?

Malgré lui, le prêtre-marin prenait plaisir — un plaisir venu de quel souvenir d'escale oublié ? — à noter qu'elle disait « un douâ de côssîs ». Il se sentait sourire.

Il se ressaisit. Ce pourquoi il était ici n'avait rien de drôle ni d'heureux.

— Merci, Madame, merci. Je ne sais si vous

me connaissez, je suis le recteur du bourg. Je viens vous voir au sujet de votre malheureuse nièce.

Le visage de la grosse femme se ferma aussitôt.

Le prêtre continua :

— La police a terminé son enquête, c'est une affaire réglée. Mais, je voulais vous voir, Madame, parce que..., parce qu'il semble qu'elle soit venue me demander aide, la veille de sa mort.

— Elle ? Oh ! non, Monsieur l'abbé.

— Elle n'avait pas reçu une éducation chrétienne ?

— Dame non ! Son père, on l'appelait mange-curé ! Secrétaire des « saucissons » de l'arsenal...

Des « saucissons » ? Hélas ! le prêtre savait : les « saucissonneurs du Vendredi-Saint », association de blasphémateurs.

Il ajouta, par acquit de conscience :

— Mais sa mère, peut-être ?

— Sa mère ? N'a jamais connu sa mère. A été élevée par la mère de mon autre nièce, et, ce qu'elle était, on ne dit pas ça à un prêtre.

— Pourtant... J'ai bien cru la voir à la messe, dimanche, le matin même de sa mort.

— A la messe ? Oh ! Monsieur le curé, vous avez rêvé. Moi, oui, quand j'étais petite, je suis allée ; mais elle, ni Yvonne, jamais.

— Elle était la fille d'un de vos cousins ?

La femme eut un rire gras.

— La fille... peut-être. Laissez tout ça, Monsieur le recteur, c'est pas du monde pour vous.

— Son père... est mort ?

— Oui, il est mort.

— Il y a longtemps ?

La grosse femme semblait agacée. Elle hésita, pour reprendre :

— Un an et demi.

Elle se mit à fouiller dans un tiroir :

— Je dois avoir le faire-part...

— Oh ! ce n'est pas la peine. La mairie de Lorient me renseignera.

La femme eut un regard mécontent qui n'échappa pas au prêtre. Il enchaîna :

— Elle vous avait quittée ?

— Oui. Et elle avait bien fait. Une mijaurée comme ça...

Tiens ! le même mot qu'Anna. Mais, dans cette bouche-ci, il ne devait pas avoir le même sens. Bien au contraire. Cette petite Marie avait-elle d'abord résisté à certaines compromissions, avant de se laisser tenter par l'usinier ? La chose n'en serait que plus lamentable.

— Dites-moi, Madame, elle n'avait pas de sœur, ou...

— De sœur ? Pourquoi ?

« Tiens, tiens ! pensa le recteur, il y a là quelque chose. »

— Une sœur ou une cousine, autre qu'Yvonne, lui ressemblant beaucoup ?

— Monsieur le curé, vous êtes policier ou quoi ?

Le recteur Garrec, volontairement, se tut longuement. Mais la grosse femme garda également le silence, fit mine de retourner à ses occupations.

Il reprit donc :

— Et vous ne savez pas du tout ce qui a pu inciter Marie à mettre fin...

— Je sais rien. On se causait pas. Une ingrate que c'était, une ingrate, que j'ai recueillie, et nourrie, et amenée ici, trouvé du travail pour elle...

— Eh bien, Madame, je vous remercie. Je dirai dimanche ma messe à son intention ; si vous voulez y assister...

La femme fit une sorte de gloussement.

Le recteur se leva, alla vers le couloir. Là, il se retourna brusquement, saisi par une intuition si violente qu'il ne put se taire, alors que ce qu'il allait dire serait, il le savait, fort mal interprété :

— On m'a dit qu'à Lorient elle possédait quelque bien...

Le visage de la grosse femme se décomposa, l'espace d'une seconde. Puis elle rugit :

— Demandez à ceux...

Elle s'interrompit brusquement. Sur un ton d'une extrême insolence, elle continua :

— Il y a rien à gratter pour les prêtres... Ah ! c'est ça que vous vouliez !

Son visage marquait une haine affreuse.

Le recteur se dirigea vers la porte. Comme il l'atteignait, il se souvint du vent, fit demi-tour vers l'issue de derrière. Alors il vit dans l'embrasure d'une cuisine une jeune femme en peignoir, vulgaire, mais non sans beauté, sans aucun doute Yvonne, la cousine, qui montrait le poing. Son visage, à elle aussi, était monstrueusement modelé par la haine.

Le recteur coiffa son chapeau, sortit. Quand il eut tourné l'angle du mur, il reçut une claque de vent. « De vent purifiant », pensa-t-il. Il ouvrit grand la bouche pour en boire, et avec lui la fraîcheur de la pluie et l'odeur de la mer. Mais avant de les laisser le ramener, comme toujours, à la seule pensée de Dieu, il logea dans un coin de sa tête une petite idée qu'il avait eue : la police avait-elle posé cette question évidente aux deux femmes ?

Puis il plongea dans le mauvais temps — pour lui si beau — pour rentrer au bourg faire son catéchisme.

5

Le recteur était rentré à la cure passablement crotté, à la grande indignation de la carabassen :

— Oh ! Et votre soutane neuve que vous avez mise pour ça ! Ma Doué ! si c'est pas malheureux ! Etre rendu à votre âge et pas plus raisonnable !

Le recteur n'avait pu que baisser la tête d'un air repentant, gardant pour « le fort de son intérieur » son envie de rire : assurément, à son âge, il était à craindre que faire son éducation fût sans espoir...

Le lendemain, il avait enfilé sa vieille soutane et était reparti, dès le matin, sous un crachin pénétrant.

— Tout de même ! Prenez au moins votre parapluie !

Un parapluie, pour un marin, est un engin cocasse ; pas très facile non plus à tenir à bicyclette. D'ailleurs, l'ancien capitaine savait que ce crachin, qui faisait suite au coup de vent de la nuit, allait « mollir » très rapidement et faire place à de grands éclats de soleil, dans le vent qui allait lever au Nord-Ouest, un peu plus tard, ce fainéant. Car, se chantonnait pour lui-même le recteur-marin, en laissant au compte du marin le mot que le recteur ne devait prononcer :

Vent de noroît et belle catin
N'ont pas souloir (coutume) *de se lever matin.*

Le recteur avait roulé un moment sur la grand'route de la rive gauche (il ne pleuvait déjà plus), puis avait pris, à droite, un chemin vicinal, pour passer derrière le fond du bras de mer de Ster-Vilinn. Le ciel commençait déjà de se déchirer en grandes écharpes bleuâtres, et quand le prêtre parvint au bois qu'il cherchait, un soleil blanc perça, faisant chatoyer sur les feuilles des myriades de gouttelettes. Sous les fougères un lièvre s'enfila prestement et l'on pouvait suivre sa course au frémissement du manteau vert.

Le prêtre, à pied, prit un chemin moussu. Le silence était profond, rompu seulement, ou plutôt accompagné par les premières bouffées de vent dans les hêtres et les coups de bec d'un pic. Aussi, par moment, venaient du fond du port les heurts jumelés d'un maillet de calfat travaillant une coque de bateau.

Le chemin s'incurvait entre de beaux hêtres et des taillis de châtaigniers ; sous les pas du prêtre craquaient des faines sèches. Un écureuil, en trois bonds, franchit le chemin, s'accrocha à un tronc, regarda le visiteur d'un air scandalisé, puis, frttt ! disparut dans les branches. Au-dessus des cimes des arbres le ciel était troué de bleu et, devant les nuages qui chassaient rapidement, c'étaient ces cimes qui semblaient se ruer vers le Nord-Ouest, à donner le vertige.

A gauche du chemin s'ouvrait une clairière ; une petite maison y apparut, construite comme toutes ses sœurs du pays, mais réduite, sans étage, et grisâtre, faute d'être passée régulièrement à la chaux.

Le recteur s'approcha. La maisonnette était entièrement entourée de verdure. « Drôle d'idée, pensa-t-il, de mettre là une maison. » Mais non, c'était facile à comprendre ; devant elle, au Sud-Est, la barrière verte, haute et touffue, n'était qu'une haie qu'on avait laissé pousser par négligence ; jadis la maison prenait vue sur le bras de mer, qu'on apercevait, tout proche, entre des troncs.

Le prêtre sortit de sa poche la clé, s'approcha. La serrure résista tenacement, puis grinça, céda. Le prêtre pensa : « On n'est pas venu ici depuis longtemps. »

Il s'attendait à trouver la senteur humide des maisons inhabitées. Bien au contraire, ce qui l'assaillit fut une odeur de « patchouli ». Il lui donna aussitôt ce nom qu'employait sa propre mère et se revit, tout petit, entrant avec elle

dans une chambre de bonne ; c'était le relent écœurant, sucré, d'un parfum bon marché, mêlé d'odeurs de crèmes et de la citronnelle d'une savonnette. En effet, une table de toilette portait tout un assortiment de tubes vides ou à demi écrasés, quelques flacons à étiquettes criardes, également vides ; un petit bout de savon terriblement rose ; la cuvette était à demi pleine d'eau sale ; pas de serviette de toilette.

Le prêtre s'approcha. A sa droite, un lit défait.

Il alla à la fenêtre, voulut l'ouvrir pour pousser les volets, recula : une toile d'araignée s'était plaquée sur son visage.

Du bras, comme s'il bénissait, il en rompit le fragile, mais tenace tissu, tourna — à grand-peine, en y mettant les deux mains — l'espagnolette, ouvrit avec non moins de peine le châssis. Comme il le secouait, du plâtre tomba du plafond. Enfin, il céda, mais il fallut encore se battre avec le crochet des volets, puis avec leurs gonds.

De toute évidence, quelqu'un venait ici, sans jamais ouvrir cette fenêtre ni la porte ; mais entrait par où, alors ?

Le recteur tourna sur ses talons. Derrière le lit une trappe était ouverte, on apercevait le bout de son battant. Ah ! oui, la cave.

Le recteur sortit dans la clairière. Une petite tranchée conduisait, par cinq ou six marches, à cette cave, close par une porte pleine.

Le recteur descendit, voulut pousser celle-ci. Elle résista. Dans la pénombre, il distinguait mal. En tâtant, il trouva deux fils de fer entor-

tillés, mais qui se dégagèrent aisément. L'habitant — l'habitante, sans aucun doute — entrait par là. Pourquoi, si c'était Marie, régulièrement locataire ? Pour se cacher de son ami ? Pour y vivre d'autres amours ?

Le prêtre revint à la maison, regarda soigneusement. Aucun signe de présence masculine : ni bouts de cigarettes, ni culots de pipes, ni traces... Au fait, le sol de la cave n'était peut-être pas cimenté ? Le recteur alla à sa bicyclette, dans la sacoche de laquelle il prit sa lampe torche, puis revint à la trappe, descendit l'escalier de bois, s'arrêta sur la dernière marche. Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, qu'il eut vu apparaître des bouteilles vides, poussiéreuses, un peu de bois à brûler, des fagots, il braqua la torche sur le sol qui était de terre, regarda attentivement. Il ne trouva rien de distinct.

Il remonta dans la pièce.

Tout à coup, une idée l'aveugla : manifestement, la police n'était pas venue ici, ni par la cave — des gendarmes n'auraient pas pris soin de renouer les fils de fer — ni par la grande porte qui, il put le contrôler, portait elle aussi des toiles d'araignées, dont sa soutane était décorée. D'ailleurs, ils auraient laissé un désordre caractéristique.

Vraiment cette police n'avait pas été curieuse. Elle n'avait même pas questionné sérieusement l'usinier, ni la tante, ni n'importe qui ; car tout le pays savait, sans aucun doute, que Marie avait habité un moment cette maison.

Le prêtre alla vers la table de toilette, toucha

précautionneusement, du bout du doigt, le savon. Il n'était pas vraiment humide, pas sec non plus. Marie était morte le dimanche soir. Cela faisait cinq jours et demi. Qu'elle eut couché ici le samedi soir, fait sa toilette le dimanche matin, donc six jours plus tôt, cela pouvait cadrer avec l'état de ce savon.

Mais l'eau de la cuvette ? Sans remuer la table, le prêtre examina cette eau. Le dessus en était presque limpide, puis, par couches de densité de plus en plus grande, elle devenait grise, de plus en plus foncée.

Le prêtre sentait qu'il tenait là un élément essentiel. Mais il manquait de données : en combien de temps s'opère cette sédimentation ? Il lui sembla que six jours était un chiffre plausible.

Il inspecta le reste de la pièce. Pas de linge de nuit sur le lit ; normal : la fille devait coucher en combinaison. Ce lit était assez étroit, raviné ; pouvait-il contenir deux dormeurs ou dormeuses ? Certes, le prêtre avait vu dans les fermes des couches plus étroites encore, utilisées par deux personnes. Les draps étaient assez sales, mais il y avait des draps.

Une armoire absolument vide. Juste, dans un angle du tiroir, un morceau de jarretelle. Ah ! ici, un bouton de corsage. Le recteur étala son mouchoir, y serra les deux objets.

Il revint à la table de toilette. Non, pas d'épingles à cheveux. Si, par terre, en voici une, qui va à son tour dans le mouchoir. Toujours rien de masculin.

Le recteur furète. Oh ! derrière un pied de

la petite table, un morceau de rouge à lèvres, sans tube. Rouge Baiser, Cyclamen, ou l'autre ? Tout excité — il ironise en lui-même : « Je joue au Mohican », — le recteur se croit sûr que, non, c'est « l'autre rouge ». Il cherche quelque chose dans quoi les mettre, trouve un pot de crème vide.

Le parquet. Rien de spécial sur le parquet.

Ici, un vaisselier avec des assiettes assez gentiment décorées, des plats, des verres. Le tout propre.

Sur les murs, deux lithographies représentant des scènes de chasse ; elles viennent sans aucun doute de l'usinier. Dans le cadre de l'une d'elles, une photo. Un couple de mariés. Au dos : « Aline et Pierre ». Le recteur enfouit cette carte avec le reste.

Mais, et la cuisine ? Pas de cuisine ?

Non. Rien qu'une grande cheminée, fermée d'un rideau d'andrinople rouge, tout passé. Le recteur le tire. Derrière, sous la hotte, se trouve un petit fourneau trèfle ; par terre, une marmite noire, quelques casseroles, une bassine ; suspendus, des poêles, un égouttoir ; en somme, tout ce qu'il faut, mais qui semble n'avoir pas servi depuis longtemps.

L'habitante ne mangeait pas ici. Curieux, pourtant, qu'elle n'ait pas apporté au moins du pain pour le matin.

Pas de miettes. Pas de poussière non plus.

Le ménage a été fait avec soin, du moins au sol. A quelle lumière ? Voici une lampe à pétrole. Porte-t-elle des empreintes ? Mais Marie est enterrée ; a-t-on prélevé les siennes ? Ah ! et

puis voici dans le mur Nord-Ouest une lucarne que le prêtre n'avait pas remarquée et qui, elle, s'ouvre aisément, ainsi que son volet.

Qui est venu coucher ici ?

Marie, sans doute. Après son algarade à l'usine, après peut-être une scène faite par Larzul, elle n'a pas voulu rentrer chez lui, le samedi soir. Le dimanche matin, elle est venue au bourg, est entrée à l'église — si le sanglot vient d'elle, — puis est allée à Lorient. Le soir, elle a voulu rentrer ici, et...

Mais pourquoi n'utilisait-elle pas la porte de devant ? Avait-elle perdu la clé ? Ou ne voulait-elle pas qu'on sache qu'elle y était ? Il faudrait regarder si, de la rivière, on apercevait cette façade de la maisonnette, sa lumière. Ou bien quelqu'un passait-il par là, quelquefois, quelqu'un à qui elle ne voulait pas signaler sa présence ?

Enfin, c'était secondaire. Marie avait dû, le dimanche soir, vouloir y revenir, du port où elle avait bu du vin. Faire le tour du bras de mer était bien long ; avec un canot, c'était tout près, tout près du moins de la rive gauche de ce port.

« Ainsi, tout s'explique, pense le prêtre. Dans l'obscurité elle prend le canot ; un peu ivre du vin qu'elle a bu pour noyer le chagrin qui la submerge, elle se dirige vers sa maisonnette, sur l'eau profonde de marée haute ; en ramant, elle perd un aviron, elle se penche pour le rattraper, tombe. Dans ce coin désert, nul ne l'entend. Les filles d'ici ne savent pas nager.

Ou bien, rentrant pleine de « cafard », à bout, se voyant sur l'eau, elle s'y jette.

Oui, cela va. »

Non. Sans savoir quoi, le recteur sent qu'il y a quelque chose qui accroche.

Il ressort de la maisonnette, marche vers la haie. A l'une de ses extrémités, un passage forme sentier. Des traces ? La pluie de la veille l'a changé en torrent. Tant pis.

Le recteur prend ce sentier. Presque aussitôt il arrive sur une proue rocheuse au-dessus du ster.

La marée est basse. Au milieu du « fjord », encaissé dans ses coteaux, dans ses roches où le niveau des hautes mers est tracé en lichens jaune d'or, serpente juste un ruisseau que le vent, bien levé maintenant, rend bleu foncé ; tout autour s'arrondissent les masses luisantes de la vase, infranchissables. On ne peut venir ici, directement du port ou de la rive d'en face, qu'entre mi-marée et marée haute ; autrement, il faut faire tout le tour.

Tout le tour. Tout le tour. Et l'usinier logeait ici une de ses ouvrières, à 3 kilomètres par terre de son usine ?

Assurément, avec une bicyclette, c'était faisable. Marie avait donc possédé une bicyclette. L'avait-elle encore ? Au fait, pour venir au bourg, pour en revenir le dimanche soir après y avoir été déposée par le car, s'était-elle servie de cette bicyclette ? Alors, où était-elle ? Voilà qui serait à voir. Pas ici, en tout cas.

Là encore, l'esprit du recteur butait sur quelque chose.

Il marcha un moment sur le petit sentier blanc et parsemé de menus branchages dépouillés de leur écorce par l'eau de mer. Là-bas s'ouvrait le port avec ses bateaux, sa jetée au fond, la sardinerie sur la rive gauche, l'agglomération et les cafés sur la rive droite.

Le recteur se sentit tout près de trouver ce qui n'allait pas, ce qui, en tout cas, demandait enquête. Mais, soudain, il pensa qu'on était samedi. Le lendemain était dimanche. Son sermon ! Seigneur, il n'avait pas pensé à son sermon !

Il fit brusquement demi-tour. Il regarda la roche où aboutissait le sentier et qui, lorsqu'il y avait de l'eau, formait un quai naturel assez commode pour l'accostage.

Il « vit » des talons de femme débarquant sur cette roche grasse, couverte de petites algues mêlées de vase. Hum ! Il faut en avoir l'habitude. Enfin, cela pouvait aller. Même par nuit noire ? Toute seule ? Hum ! Enfin, rien d'impossible.

Son sermon. De quoi parler ? L'Evangile de ce dimanche était...

En y pensant, le recteur revint à la maisonnette. Il y pensait toujours en fermant, machinalement, volets, fenêtre et porte principale. Toujours en y songeant, il descendit à la porte de la cave. Mais, là, il se retrouva à ce qu'il faisait ; ayant recroisé et tordu les fils de fer, il releva le bas de sa soutane, en arracha un fil de bâti, que depuis bien des mois il y avait

remarqué, et l'amarra aux deux pointes qui servaient de base aux fils de fer ; il l'amarra soigneusement avec un nœud marin. Puis, repensant à son sermon — il en avait trouvé le thème, — il enfourcha sa bécane et reprit la route du bourg, essayant sur les écureuils, puis sur les alouettes, les passereaux et un jeune épervier qui planait au-dessus d'un champ d'orge, la vertu de sa parole évangélique.

Le lundi matin, de bonne heure encore, le recteur reprit sa bicyclette et, par un temps splendide, tout bleu sous le vent d'amont qui chantait par rafales, prit, cette fois, la route de la rive droite vers le port. Un lundi matin, c'était un bon jour : tous les pêcheurs seraient en mer.

Son programme était chargé. Il voulait voir d'abord le syndic, puis la mère paralysée de Jean Larzul, les principaux commerçants du petit port : boulangère, débitantes-épicières, tenancier de la Coopérative, peut-être les douaniers, le passeur, quelques retraités.

D'abord le syndic ! Le « syndic des gens de mer », chef de l'inscription maritime, était aux marins ce que lui-même était à la paroisse : quelque chose comme le père. Le père Fouettard des méchants, le père défenseur des faibles, le père nourricier des retraités et des malades, le père conseil des patrons de pêche, le père juge de paix des équipages ; le représentant de la Marine avec un grand M auprès des marins,

mais aussi le défenseur des marins vis-à-vis de l'Etat. Et comme tout le monde, ou à peu près, ici, était marin, ou femme de marin, ou veuve de marin, ou futur marin, presque tout le monde dépendait de lui ; de lui qui n'avait théoriquement aucun pouvoir, que de faire appliquer les règlements, mais qui, en pratique, avait tous ces pouvoirs, car il savait faire qu'on n'en appelle jamais à ces règlements, que tout soit arrangé avant, dans la simple loyauté des accords mutuels. Et tout le monde le respectait ; tout le monde, tôt ou tard, lui obéissait. Non pas sans « groumer », bien sûr, car le marin « groume », discute et proteste toujours ; mais en groumant comme on groume envers Dieu, trouvant tantôt que la Providence ne vous fait pas la part assez belle en la donnant trop large au voisin, tantôt qu'elle vous rend enfin justice, mais que ce pauvre voisin, entre nous, est bien à plaindre ; au total, qu'on peut tout de même lui faire confiance et vivre à peu près.

Le syndic des gens de mer de Loc-Maria était un petit homme, presque aussi petit que le toubib, mais pas du tout velu, bien au contraire, car il était glabre, et, s'il avait ôté sa casquette à galons tout passés, on aurait vu qu'il était à peu près chauve ; mais il n'enlevait jamais, le jour, cette casquette, et sa femme ne démentait pas qu'il dormît avec. Autrement, il se tenait, robustement campé, les deux mains dans les poches (peut-être pour ne pas montrer qu'il n'y portait pas de poils), vif et décidé, lançant en avant, en coupe-vent, son visage rose. Les méchantes langues elles-mêmes

n'avaient pu établir de relations entre son système pileux et ses facultés viriles, car, pour viril, il l'était, de manières, d'autorité, sans conteste, et père, comme dit la chanson, « de trois beaux garçons, tous trois capitaines », qui lui ressemblaient comme gouttes d'eau lisses à goutte d'eau un peu ridée. C'était, pour le recteur, un ami, et le plus actif des membres de son Conseil de fabrique. Fonctionnaire, il aurait dû plusieurs fois être déplacé ; il avait répondu : « Mettez-en un autre si vous voulez, moi je resterai là ; ma maison est à moi, la porte en face du bureau ; on verra à qui les marins s'adresseront. » Comme Loc-Maria, ce trou n'était guère recherché, on l'y laissait.

— Ah ! te voilà, recteur ! cria-t-il du plus loin qu'il le vit venir (*il plantait ses pommes de terre tardives*) ; tu viens me taper pour la chapelle ?

— Tout juste, syndic.

Avait-il un nom ? Nul n'en usait. On disait : « La dame du syndic », les fils du syndic, Jean du syndic, Pierre du syndic, Anatole du syndic ; le premir-né de l'aîné était Dudu syndic, fort jolie déclinaison ; il est vrai qu'il se prénommait aussi Théodule.

— Tout juste, syndic, répondit donc le recteur. Me donnes-tu le terrain que tu m'as promis ?

— Regarde-le.

Sur le terrain, le haut d'une lande qui dominait le port, d'où la chapelle le bénirait tout entier, s'entassaient de gros tas de cailloux.

— Quoi ? Tu y as mis la pierre ?

— Dame ! C'est pas des pains, non. Les petits oiseaux les auraient mangés. T'as plus qu'à trouver des maçons.

Les larmes aux yeux, le recteur contemplait « sa lande » ; il y voyait la chapelle, dans le style du pays, la chapelle Sainte-Marie de Loc-Maria ; il en entendait la cloche. Depuis cent ans que l'ancienne chapelle était écroulée, combien de recteurs avaient passé, caressant les mêmes rêves ? Hum ! Certains avaient un peu dormi... « Les gens du port, pensaient-ils, viendraient au bourg, c'était mieux. » Non, ce n'était pas mieux ; ils n'y venaient pas.

— Et alors, recteur, quoi d'autre pour toi ? Tu veux renouveler le permis de navigation pour ton canot ? Tu ne vas plus en mer avec le toubib ?

— Ta peu, ta peu (*attends un peu*), sûr, ce beau temps-là donne envie de sortir, mais le maquereau n'est pas rendu ici encore, n'est-ce pas ? Tu nous préviendras ? Tu peux toujours faire ton grimoire. Les droits, ce sera ton denier du culte...

Brusquement, le recteur cessa de plaisanter.

— Syndic, viens dans ton bureau, je voudrais te parler.

Le petit homme rose le précéda, ferma soigneusement la porte.

— Dis-moi, syndic, qu'est-ce que c'est au juste, ce gars-là, Jean Larzul ?

— Au juste ? Un pêcheur de merlan l'hiver, de sardine l'été, pas assez riche pour avoir son bateau, qui ne s'entend pas très bien avec ses patrons de pêche successifs, mais qui ne

travaille pas mal quand il n'est pas saoul. Ah ! tu veux parler de cette pauvre petite ?

— Oui.

— Elle vivait avec lui depuis six mois à peu près.

— Et... ce Jean Larzul..., il a quelque chose pour plaire ?

— Ma foi ! A mon idée, non ; mais il faut croire qu'elle en avait une autre. Les filles, tu sais...

— Une brute, Larzul ?

— Comme un autre.

— Il la battait ?

— Je ne sais pas. On le raconte. Si tu veux faire parler les gens, ils t'en diront, pour sûr.

— Non. A moi, ils ne le disent pas. C'est la difficulté pour le prêtre. Ou bien on nous glisse des sous-entendus, difficiles à démêler, pleins d'un fiel enrobé de fausse indignation, ou bien on trouve que la vérité est trop basse pour nous, on ne nous la dit pas. Nous n'entendons que des cancans dirigés, préfabriqués à notre usage, et jamais ceux qui courent les rues ou les routes. Nous sommes, comme les maris trompés, les seuls à ignorer ce que « tout le monde » sait.

Le syndic rit de bon cœur.

Le recteur continuait :

— Alors, dis-moi.

— Te dire ? C'est bien difficile. Tout cela est inconsistant. On s'étonnait qu'une fille qui paraissait auparavant raffinée...

— Oui. Il aurait semblé qu'elle eût visé plus haut ?

— Elle l'avait fait. L'usinier l'avait « mise

dans ses meubles », si l'on peut appeler meubles...

— Ce n'était pas une simple location ?

— Es-tu si naïf ? On ne met pas une fille de vingt ans ou vingt et un dans une petite maison isolée, sans en profiter.

Le recteur pensait : « En principe, il a raison ; mais il est des exceptions aux principes ; ce garçon ne m'a pas forcément menti. »

Le syndic continuait :

— La tante passait pour... pour accueillir bien les amis de ses nièces. L'usinier aurait voulu garder Marie pour lui seul. Mais, à ce qu'on dit, sa femme l'a menacé de rupture, et comme c'est elle qui a les sous...

« Interprétation, pensait le recteur, interprétation qui est basse, qui semble *donc* vraie ; je pense qu'elle ne l'est pas. »

— Toujours est-il qu'il l'a laissée tomber. Alors, on a dit que... ses amis... Marie les recevait elle-même.

— Qui, « on » ?

— Les bonnes langues, bien sûr. Il est certain que des hommes rôdaient de ce côté-là. Des jeunes, mais pas seulement des jeunes.

— Tu sais qui ?

— Oh ! ça, laisse, recteur.

— Non. C'est important.

— On a parlé de plusieurs jeunes pêcheurs : Loulou, Tintin, tu vois ça ? Des garçons sans importance, allant d'une fleur à l'autre, pas susceptibles d'attachement. On a parlé aussi d'un douanier, Le Coz. Je n'y crois guère, d'ailleurs : bon père, bon époux, bien que sa femme

soit coxalgique ; cela suffit pour lui prêter le désir d'une remplaçante. On a même parlé d'un gendarme.

— D'un gendarme ?

— Ha ! Du Corse, tu sais, le mari de « la belle Jeannette », la postière. Les Méridionaux ont le sang chaud.

— Et Marie a quitté la petite maison, et cette... cette cour de galants, pour vivre avec un rustaud comme Larzul ?

— Oui. Ça a surpris. Je t'avoue que, pour ma part, je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention.

— Je comprends. Oh !

— Quoi donc ?

— Rien. J'ai oublié quelque chose. Ça ne fait rien. (*Le recteur songeait au rouge à lèvres trouvé dans la petite maison, qu'il n'avait plus pensé à examiner.*)

Il poursuivit :

— Je vais te poser encore une question, une drôle de question. D'après ce qu'on disait, ensuite, elle était... fidèle à son Larzul ?

— On prétend que non ; elle aurait eu d'autres galants.

— Qui ?

— Ça, mon vieux...

— A moi, tu peux le dire.

— Voyons ; mais exprimons cela... à son avantage. Elle aurait gardé... d'autres fidélités, plus anciennes.

— Le gendarme ?

— Peut-être. Et l'usinier.

— Tu es sûr ?

— Mais non, je ne suis pas sûr. Tu me demandes les cancans, je te les donne. Ma femme les adore, me les apporte tout chauds. Ce n'est pas une raison pour que j'y croie, ni encore moins pour que je m'en occupe. A moi, on m'a bien prêté, paraît-il, des visites chez la tante, et tu peux me croire si je t'assure que ça ne m'aurait rien dit !

Le recteur rit poliment. Puis il soupira :

— En somme, cette famille de « hors venues » a apporté bien des désordres dans notre petit port.

— Il semble, oui. Du désordre... Il y en a toujours, du désordre, quand il y a des gars et des filles ; mais notre petit désordre-maison était classique : le jeune pêcheur courtisait l'ouvrière de sardinerie ; il poussait un peu loin les fiançailles ; ça finissait par... ta bénédiction. Je pense qu'il y a quelques millénaires que ça se pratique...

Le recteur répondit en riant :

— Bien sûr, et, pour ma part, je crois que le rôle du prêtre n'est pas de dramatiser ça.

— Tu es...

— Ancien marin, simplement. Je crois qu'il y a plus grave, en ce bas monde.

Il fronçait les sourcils.

— Cette petite. Tu crois à un accident, toi ?

— Je ne sais pas. Rien d'impossible. Ou bien qu'engagée dans des complications pour elle terribles, elle ait préféré en finir. Ce n'est pas bien, assurément. Mais... mais... cela prouve en quelque sorte un sens moral.

— C'est exactement ce que je pense. Et puis...

Le prêtre se leva, n'acheva pas sa phrase.

— Dis-moi, demanda-t-il en prenant congé, si tu entends d'autres bruits sur elle, quels qu'ils soient... et sur... sur Larzul, sur le gendarme et les autres...

— Entendu, recteur. Pour la chapelle, tu me diras quand tu voudras commencer ; je te trouverai peut-être un peu de bois aussi pour la toiture.

— Merci, syndic. Que la Vierge te bénisse !

Le recteur grimpe un sentier tout sec, à travers un pré ras, vers une ferme qui domine l'agglomération.

Ce n'est pas à la ferme qu'il va, c'est au petit « pen-ti » qui s'est placé juste devant, dominant un magnifique horizon marin. Là vivent Jean Larzul et sa mère. Là vivait Marie ; Marie que Jean Larzul n'a même pas réclamée à l'hôpital, à laquelle il n'a même pas fait donner de sépulture. Après pourtant qu'il soit venu au presbytère la chercher. Ou faire semblant de la chercher ?

Il est en mer, Jean Larzul. Il est à bord d'une de ces pinasses qu'on voit, au loin, égaillées sur la mer bleu foncé de cette magnifique matinée de vent d'amont. Mais sa mère est là. Le recteur veut la faire parler.

C'est une maison « à l'ancienne mode », couverte en chaume, d'ailleurs charmante, entourée d'un minuscule jardinet sans clôture où se

dressent, alignées comme à l'exercice, des roses trémières. Une bordure d'œillets a été soigneusement débarrassée des brindilles et des cosses séchées de la saison précédente. Le recteur pense : « Marie, c'était Marie la jardinière, on ne voit guère Jean Larzul prenant tant soin de fleurs. Ceci dépeint Marie bien différente de ses parentes. » Et le recteur se souvient de son visage gonflé de larmes, bariolé de rouge et de poudre ravinés par ces larmes, avec une sorte d'affection. Que ce fût une pécheresse ? Sans doute, mais pas au point que laissaient entendre les ragots ; le recteur n'en sait rien, mais il en est sûr.

Il entre et se trouve, comme en toutes les maisons bretonnes de jadis, dans une nuit profonde et fraîche. La demeure est partagée en deux par un petit couloir. Quand ses yeux se sont habitués à l'obscurité, le recteur voit que les portes de droite et de gauche sont ouvertes ; sur le sol de terre battue, des paniers, un filet encombrent l'étroit passage ; quelques outils, du filin, sont suspendus aux cloisons. Une faible voix s'élève de gauche :

— *Piou 'man azé ?* (Qui est là ?)

— *Aotrou Person, an itron* (le recteur, Madame.)

— Oh ! ma Doué ! (*La conversation continue en breton, bien entendu, seule langue que la vieille connaisse.*) Présentable, je ne suis pas, *Aotrou Person !*

— Même chose avec ça (*ça n'a pas d'importance*), Madame Larzul. Le bon Dieu prend les

gens comme ils sont ; les prêtres, qui sont ses serviteurs, peuvent bien en faire autant.

Il passe dans la pièce, éclairée par une très petite fenêtre. Elle aussi est encombrée d'engins de pêche, dont une pile de casiers et de flotteurs, dans un angle. Aboutée à la fenêtre, une table, avec deux bancs à dossiers. De jolis meubles, ma foi, comme est bien belle aussi l'armoire à « taille diamant » qui occupe l'autre panneau ; cette famille n'était pas misérable, à la génération précédente.

Entre la cheminée — un grand âtre, où fument quelques braises — et le mur de devant, un lit clos ; non pas un de ces lits clos d'opérette, à fuseaux, des dernières années du XIX^e^ siècle, mais un beau lit clos à panneaux pleins, montrant dans une niche une petite sainte Anne de faïence, qui porte la Vierge, qui porte le Christ, qui porte le monde, qui porte la croix. Malgré lui, le recteur est fasciné par cette statuette ancienne, symbole si magnifique et dont il recherche depuis si longtemps un exemplaire. Celui-ci, peinturluré d'ocre et de bleu, est saisissant.

Mais il ne s'agit pas d'art, aujourd'hui. Il s'agit d'une morte, et de vivants. D'une femme à moitié vivante qu'il voit maintenant, dans le lit, vêtue d'une guimpe blanche, et qui vient de poser, comme elle a pu, sa coiffe sur sa tête, par politesse.

— Alors, Madame Larzul, toujours couchée ?

— Oh ! Monsieur le recteur, je ne quitterai cette couche-ci que pour une plus dure.

— Bah ! chez le bon Dieu, vous serez leste, Madame Larzul.

Le recteur parle de choses et d'autres, puis amène la vieille à dire qui lui donne les soins indispensables.

— Mon fils n'est pas mauvais fils, Monsieur le recteur. Mais il n'est pas souvent là. Alors, c'est la petite de la ferme qui vient ; brutale un peu, Monsieur le recteur, toujours pressée. Souventes fois, je n'ai pas à manger. Et je n'aime pas non plus être sale...

— Oh ! Madame Larzul, il ne faut pas rester ainsi ; vous seriez mieux...

— A l'asile ? Je n'irai pas, je n'irai pas.

Elle criait. Le recteur ne s'en étonnait pas. Beaucoup de vieillards préféraient une vie aussi précaire, chez eux, aux soins diligents des Sœurs, mais dans une salle, un réfectoire, une « caserne ».

La vieille continuait, larmoyante :

— Ah ! avant, j'étais bien soignée, Monsieur le recteur.

— Par Marie ?

— Oui. Une bonne petite que c'était, Monsieur le recteur. D'ailleurs, vous savez, puisque c'est vous qui l'avez mariée.

(Quoi ? Le fils lui avait dit l'avoir épousée. Et pourquoi, diable, ne l'avait-il pas fait ?)

La vieille poursuivait :

— J'étais bien triste de ne pas aller à la noce. Mais ils sont venus ici m'apporter du gâteau. Et à présent...

Elle pleurait.

— A présent, noyée qu'on m'a dit. C'est vrai, ça, Monsieur le recteur ?

— Vous pensiez que ce n'était pas vrai, Madame Larzul ?

— Oh ! mon fils, mon fils... Peut-être elle était partie.

Elle sanglote.

— Il n'est pas méchant, Monsieur le recteur, mais toujours à gueuler ; il est comme feu son père, il ne peut pas se tenir. Crié, crié, qu'il a fait. En français. Je ne pouvais pas comprendre. Il ne lui a pas fait mal, dites, Monsieur le recteur ?

— Quand est-ce qu'il criait ?

— Oh ! je ne sais pas les jours, moi, Monsieur le recteur. Pas le dimanche, toujours ; peut-être le samedi.

— L'après-midi ?

— Oui. Juste après qu'il était rentré de la pêche.

— Il l'a battue ?

— Des gifles, Monsieur le recteur.

La femme pleure.

— Vous l'aimiez bien, Madame Larzul ?

— Oh ! une bonne petite, Monsieur le recteur, une bonne petite, qui me soignait comme si j'étais sa mère. Et douce ! Et intelligente !

— Elle parlait le breton ?

— Pas à la façon d'ici, à la façon de Lorient. Je riais ! Mais on se comprenait bien. Elle voulait m'emmener chez elle, et faire travailler Jean à l'arsenal ; plus sûr que la pêche.

— Chez elle ?

— Oui, quand sa maison serait reconstruite.

— A Lorient même ?

— Non, à Lanester, tout près, que c'est, il paraît ; je ne suis jamais allée là-bas, moi ; jamais je n'ai quitté votre paroisse, Monsieur le recteur. Du temps de votre prédécesseur...

Le recteur rougit : voilà une femme qu'il n'avait jamais visitée : sa paroisse était si énorme ; vivement la chapelle, et un vicaire pour la desservir.

Distrait, il n'avait pas entendu ce que disait la vieille ; il l'interrompit :

— Ainsi, elle avait une maison ? A elle ?

— A elle et à sa sœur.

— Sa sœur ? Qui travaille à la sardinerie ?

— Non, dame. Une autre sœur qu'elle a, qu'elle m'a dit. Oh ! pas beaucoup dit, juste un jour. Fâchée avec sa tante, qu'elle m'a dit aussi. Si fâchée que (j'ai pas trop bien compris) elle ne voulait pas venir ici ; peur, qu'elle avait, et Marie aussi, peur.

Une sœur ! Et qui avait peur ? Peur de la tante ? Oh ! oh !

— Vous ne savez pas, Madame Larzul, où elle vit, cette sœur-là ? Ni son prénom ?

— Non, ça, je ne sais pas.

Le recteur continua de la questionner un moment, mais n'apprit plus rien de neuf. Il s'occupa alors de l'âme de la malade ; elle était heureuse de se confesser ; elle s'accusait de n'avoir pas fait ses Pâques depuis deux ans. Très rouge, le recteur pensait : « S'il y a un coupable, c'est moi ». Mais que faire avec un seul vicaire dans une paroisse de plus de quatre mille habitants répartis sur 40 kilo-

mètres carrés, en près de mille fermes isolées au milieu des champs et des bois, et en des centaines de petites maisons sur la côte ? Des habitants qui ne signalaient jamais leur misère, et bien rarement celle des autres.

Enfin le recteur se retira, après avoir fait pour la malade de la soupe au lait ; baissé sur l'âtre, il retrouvait son enfance. Il promit de revenir, de lui apporter la sainte Communion.

En sortant, il jeta un coup d'œil sur l'autre pièce de la chaumière. Elle était dans un grand désordre. Un lit défait, avec un énorme édredon rouge, était encombré de linge sale ; mais le reste de la pièce était gentiment arrangé ; une table de toilette portait des flacons, un poudrier. Quelques images décoraient les murs.

Mais le pot à eau était vide, sec. La cuvette, par terre, contenait des vers de vase pour la pêche.

Pauvre Marie !... Après neuf jours de son absence, la maison qu'elle avait dû soigner comme elle soignait sa « belle-mère » était redevenue un taudis.

Le recteur ressortit dans le soleil, sourcils froncés, réfléchissant :

« Pourquoi la tante ne semblait-elle pas vouloir que je connaisse l'existence de la sœur ? Ni celle de la maison ?... Oh ! oh ! voilà un mobile. Et la peur ? De qui ? Des deux femmes ? Ou d'un homme, leur allié ? Et ma visiteuse ? Serait-ce la sœur ? Et la scène que Jean a faite à Marie ? Elle explique qu'elle ne soit pas rentrée le samedi soir. »

Le recteur, de son pas lourd, cambré en

arrière, tenant son chapeau à la main pour profiter du soleil et du vent frais, redescendait vers le port. Il avait maintenant deux idées.

La première était qu'une fille comme Marie devait bien avoir au moins une « copine », sans doute parmi les ouvrières de l'usine, à qui elle parlait de ses petites affaires. Cette copine s'était-elle manifestée lors de l'enquête — ou du semblant d'enquête — de la police ? Le recteur répugnait à s'adresser à celle-ci. Il n'avait pas envie non plus de retourner à l'usine. Mais les débitantes du port (toutes les commerçantes, épicières, boulangère, mercière, tenaient en même temps débit de boisson) devaient bien le savoir.

Profitant de cette heure de mi-matinée où les pêcheurs étaient en mer et les ouvrières à l'usine, où donc les boutiques n'avaient pas de clients, il alla de l'une à l'autre, commençant par parler de la chapelle (la réponse presque partout était : j'en parlerai à mon mari), puis amenant la conversation sur la morte.

Visiblement, les femmes cherchaient à lui dire non ce qu'elles savaient, ni leurs ragots habituels, mais ce qu'elles pensaient qui lui ferait plaisir. Les unes s'apitoyaient, les autres jouaient la vertueuse indignation, mettant Marie « dans le même sac » que sa tante et que sa cousine. Au passage, l'usinier attrapait un coup de griffe : on n'avait pas idée de faire venir dans le pays des « genss » comme ça ! Des copines ? Oh ! elle en avait, sûr, parmi les « pas grand-chose ». Qui ? Tantôt l'une, tantôt

l'autre. Si elle buvait ? Oh ! les femmes, ici, ne boivent pas, Monsieur le recteur ; un petit verre de cassis, quelquefois, quand on offre une tournée. Du vin ? Oh ! non. Du scandale ? Ça, fallait pas dire ; jamais on ne l'avait vue ivre.

Jamais ivre ? Jamais de vin ? Pourtant, la patronne du Café des Marins avait dit...

Le recteur la gardait pour la fin.

Louise Rouzic était une forte femme, ronde, mais rose et avenante, qui, dans sa jeunesse, n'avait peut-être pas été sans reproches, mais qui, maintenant, menait vigoureusement son affaire, ses clients, son mari (gardien du vivier à homards et « faisant le casier », c'est-à-dire la petite pêche aux crustacés) et ses enfants. Elle n'était pas un pilier de sacristie, mais, point du tout sotte, elle était loyale, directe, et le recteur l'estimait.

Avec elle, il n'y alla pas par quatre chemins :

— Bonjour, Louise. Ton mari n'est pas là ? Ça ne fait rien, c'est toi que je veux voir. Tu as une bonne pour servir, s'il vient du monde ? Oui ? Alors, reçois-moi dans la petite salle.

— Et moi qui n'ai pas ma coiffe !

— Ça ne fait rien, Louise, ton coëffi suffit ; dans le confessionnal, on ne voit pas les pans.

— Vous voulez me confesser, Monsieur le recteur ? répondit-elle en riant ; ou vous confesser à moi ?

— Je peux compter que tu gardes le secret de la confession, Louise ?

La femme était flattée, il le savait. Elle servit au recteur une tasse de café avec une « goutte »,

ferma soigneusement la porte et vint s'asseoir face à lui, avec un verre contenant un peu de vin blanc.

— Je voudrais que tu me parles de Marie Prigent.

La femme sembla griller d'envie de répondre par une question, mais n'osa pas. Elle répliqua seulement :

— Demandez ; je répondrai si je peux.

— Que pensais-tu d'elle ?

— Bah ! ce n'était pas une méchante fille ; les gens étaient tous à clabauder sur elle, moi je ne la trouvais pas si mal que ça. Pas le dixième de vrai, sûrement.

— Pourtant, Larzul ?

— Oh ! dommage qu'elle se soit laissée prendre par celui-là ; je n'ai pas compris ; elle qui se défendait de tous les hommes.

— Ah !

— Oui, ici du moins... On a dit qu'avec l'usinier... Moi, je ne sais pas ce qu'il y avait de vrai, mais je ne crois pas beaucoup. Elle voulait surtout quitter sa tante et sa cousine ; n'avait pas tort.

— Certainement. Tu avais su qu'elle habitait le petit pavillon du bois ?

— Oui, bien sûr. Ici, on sait tout, et moi encore plus, avec tous les marins, les ouvrières, les contremaîtresses, placée comme je suis, juste sur le quai, là où le passeur accoste ; c'est la potinière, ici, Monsieur le recteur.

— Et dans cette maisonnette ?

— Oh ! ça, rien à dire, Monsieur le recteur. A ce moment-là du moins. Facile d'inventer,

mais ce n'était pas. Toujours à deux filles, qu'elles ont habité.

— Deux filles ?

— Ouiii ! La grande copine, Aline.

— Qui s'est mariée ?

— Oui, avec Pierre Toër ; partis maintenant tous les deux à Paris.

Le recteur eut l'air navré.

— Tenez, juste quand..., en décembre, que c'était... quand Marie s'est mise avec Jean Larzul. Je lui ai assez dit, et Aline aussi, qu'il ne fallait pas.

— Il lui avait promis le mariage ?

— Bien sûr ! Et pourquoi ils n'ont pas été vous... enfin, trouver le maire, ça, c'est une drôle de chose. Car, tout de même, il avait tout à gagner à épouser cette fille-là ; trop bien pour lui qu'elle était, oui. J'ai tâché de savoir. Mais, à partir de ce moment-là, elle ne parlait plus.

— Elle n'avait plus de copine ?

— On ! non. Une ou deux fois, une fille ou deux, de ses anciennes amies de Lorient, sont venues la voir ; mais, ici, elle ne fréquentait plus aucune. Les unes la boudaient, à cause de Larzul ; les autres, c'était elle qui les envoyait dinguer. Pas commode, qu'elle était devenue.

— Elle retournait à la maisonnette ?

— Pas souvent, je ne crois pas. Jamais en semaine. La maison de Larzul est bien plus près, et, ce gars-là, c'est pas le genre à aller en excursion dans une maison de campagne ! Marie avait mis toutes ses affaires chez lui.

— Tu disais tout à l'heure, Louise, qu'elle n'aurait pas été me trouver pour se marier, mais seulement le maire ?

— Oh ! dame !... Enfin, Monsieur le recteur, vous êtes habitué aux choses désagréables ?

— Bien sûr ; dis ce que tu veux dire, Louise.

— Cette fille-là, une fille intelligente, pourtant, elle n'aimait pas les prêtres. Pourquoi ? Je ne sais pas.

— Son père, paraît-il, était très hostile à l'Eglise.

La femme eut un regard étonné :

— Vous en savez plus que moi, Monsieur le recteur.

De nouveau, on voyait qu'elle avait envie de demander au prêtre pourquoi il s'intéressait à Marie. Mais celui-ci poursuivait :

— Tu disais « sérieuse jusqu'à Larzul ». Pourtant... (*Il hésita.*) Pourtant, n'avait-elle pas... tourné autour (je compte sur ta discrétion, Louise ; le secret de la confession)...

Le recteur souriait, mais la regardait intensément.

Louise Rouzic, de la tête, fit oui, très gravement.

— N'avait-elle pas fait des avances à l'usinier ?

— A M. Le Du ? Oh ! ça !

La grosse femme éclatait d'un rire de petite fille, en cascade, frais, tandis que ses yeux brillaient et qu'elle devenait toute rose :

— Oh ! celui-là ! Ma Doué ! qu'elle l'a bien fait marcher !

Le recteur souriait d'aise : sa fugitive impression ne l'avait pas trompé. Avec une véritable joie paternelle, il voyait se constituer le personnage de cette petite Marie, non pas affreux, vicieux, comme la méchanceté générale (et peut-être dirigée) avait voulu le montrer, mais gentil ; une enfant élevée sans Dieu, contre Dieu, mais qui aurait pu venir à Dieu ; une imprudente qui avait laissé des hommes tourner autour d'elle, se croyant maligne, sans penser à ce qu'on dirait, ni que ces hommes pouvaient devenir dangereux.

— Ça, je sais, continuait Louise Rouzic, car elle racontait tout à ma fille ; elle venait ici rire avec elle, avant que Lucette, ma fille, quoi, soit partie à la ville.

Le recteur songeait : abandonnée de tous. Et sa joie était aussi une profonde tristesse : pauvre enfant ! Et morte comment ?

— Une gamine, Monsieur le recteur ! Elle jouait, cette enfant. Elle ne savait pas qu'il ne faut pas jouer avec certaines choses. Mais personne ne le lui avait appris, sûrement pas sa saleté de tante ; moi, j'essayais de le lui faire comprendre, mais elle était si drôle que j'étais obligée de rire avec elle. Oh ! le jour où elle est venue nous dire, nous chanter plutôt, tant elle riait : « Mon galant me donne une maison ! Une maison à moi ! Il croit... il croit..., mais il n'aura rien, rien du tout ! Je paye un loyer, Mame Rouzic, je lui dois rien. Avec Aline, que je vais, et un gros chien, qu'on a trouvé, un gros, un gros, et méchant ! Ouah ! ouah ! ouah ! »

Elle avait emmené ma fille voir la maison ;

elle voulait couper la haie pour être moins isolée. Et puis elle me disait, très sérieusement : « Si j'étais restée chez ma tante, Mame Rouzic, j'étais perdue ; là, j'attendrai le Prince Charmant ! Il n'aura qu'à débarquer sur la rive, saluer avec son chapeau à plume ! » Puis elle riait de nouveau : « Trouver une maison toute meublée, pour quelques centaines de francs, au jour d'aujourd'hui, si je suis pas une as, hein ! Mame Rouzic ? »

Aline et elle prenaient leur repas de midi ici ; oh ! un repas modeste ; le soir, elles emportaient quelques petites provisions, et elles allaient toujours ensemble.

— Par bateau ?

— Oh ! non ! A marée basse, on ne peut pas accoster. Avec leurs vélos. Tiens ! le sien est encore là.

Le sien est encore là, entendit le recteur. Le sien est encore là...

— Tu l'as revue, le dimanche soir ?

— Oui. Elle ne parlait pas. Elle a bu du vin, ce qu'elle ne faisait jamais autrefois ; mais, dame, je ne la voyais plus autant, depuis qu'elle était avec Larzul ; peut-être que maintenant elle buvait.

— Elle vous a paru ivre ?

— Ivre, non. Mais drôle.

Louise Rouzic répéta au recteur ce qu'elle avait dit aux gendarmes.

— Quand elle est partie, tu ne t'es pas étonnée qu'elle ne prenne pas sa bicyclette ?

— Sa bicyclette ? Non, tout de même, pas pour monter là-haut ! (*Chez Larzul, pensait-*

ella.) Elle aimait mieux la laisser ici ; là-haut, il n'y avait même pas un appentis pour la mettre, qu'elle me disait.

« Oui, songeait le prêtre, et elle devait avoir peur que Larzul la revende pour boire, ou l'utilise et l'abîme. »

Il demanda :

— Elle l'avait prise, ce jour-là ?

— Oui ; ou plutôt la veille, le samedi.

— Elle était normale, ce soir-là ?

— Furieuse. Elle ne voulait plus retourner à l'usine. Elle parlait d'aller le lendemain à Lorient. Mais, le dimanche soir, elle ne m'en a pas parlé, que ce que j'ai dit. Elle a juste bu et laissé son vélo.

Le recteur, de nouveau, était songeur.

— Allez, Louise, il faut que j'aille. Pense à ma chapelle !

Un peu déçue que le recteur ne l'éclaire pas sur ses arrière-pensées au sujet de Marie, elle le laissa aller, en promettant, elle aussi, de parler de la chapelle à son mari..., ce qui était une formule, car, de toute notoriété, c'était elle qui tenait les cordons de la bourse.

Le recteur descendit sur le quai plein de soleil. Le port était quasi vide ; sur l'eau claire de la marée descendante reposaient juste quelques canots, tous les bateaux étant en pêche. On entendait l'usine, et le vent, qui

tournait au Sud-Est, apportait quelques bouffées de son odeur.

La plate du passeur était de l'autre côté de l'eau. Le recteur appela le bonhomme, qui finit par émerger d'un porche. Tranquillement, ployant les genoux, claquant des sabots, il alla à sa plate, y posa son grappin avec un grand bruit de chaîne, embarqua, puis traversa le goulet à lents et amples coups de godille. Avec une sûreté parfaite, il vint se ranger au quai, écartant de son seul remous, sans les heurter, des canots qui le gênaient.

— Vous voulez aller de l'autre côté, Monsieur le recteur ?

— Oui, Emile. Attrape mon vélo.

Le passeur dispose la bicyclette à l'avant de la plate, en travers ; le recteur saute à bord ; quand l'embarcation a repris route, l'ancien marin se déhanche légèrement pour suivre son mouvement. Il regarde la jetée, la mer qu'on voit derrière. Quand va-t-il réarmer son petit cotre, *Stella-Maris ?* Non. Plus tard. Quand il aura réglé...

— Emile ! tu n'as pas beaucoup de clients, à cette heure-ci ?

— Oh ! non.

— Ça t'ennuierait de me mener un peu haut dans la rivière ? A Pen-ar-c'hoat (*la pointe du bois ; c'est la pointe entre les deux bras de mer*).

— Hum !... Y aura pas assez d'eau pour débarquer.

— Eh bien ! en face, sur la rive gauche.

— Si vous voulez.

Le passeur a l'air de trouver que c'est une drôle d'idée. Puis il comprend :

— Oh ! comme ça, vous verrez votre bateau en passant ?

— Juste ! (*Le recteur n'y avait pas pensé ! Pauvre* Stella-Maris *abandonnée.*)

Le recteur bavarde, fait parler l'homme des siens.

Tout à coup, il a une illumination : il a trouvé *ce qui accrochait,* ce que, l'autre jour, devant la petite maison, il n'avait pu préciser. Il demande :

— Tu n'as pas de collègue à faire le passage, actuellement ? Tu es seul ?

Pour ne pas livrer sa pensée, il ajoute :

— Ça fait dur, un peu ? Les jours sont longs.

— Dame, oui. Oh ! mais, à 10 heures du soir, c'est fini. Peuvent appeler après...

« Ça y est, ça y est », pense le recteur.

— Mais les pêcheurs ont des canots.

— Oh ! oui. Mais n'ont pas le droit de passer le monde.

— Tout de même...

— Et puis, à 10 heures, ils sont tous partis ou bien ils dorment.

« Ça y est, ça y est, c'est bien cela. »

Le recteur, très ému, insinue :

— Même avant 10 heures. Un dimanche soir, j'ai voulu passer...

— Un dimanche ? Ah ! là, rien à faire, par exemple ! Y a plus un marin dans le port. Et gast ! Monsieur le recteur, j'ai besoin me reposer aussi ! Surtout après le passage qu'il y a le dimanche (*et les verres, ajoute en lui-*

même le recteur). A 9 heures, je laisse. Dame ! qu'on me rende un collègue ! Autrefois, on prenait le quart à deux : de 4 heures du matin à 10 h. 30, 11 heures, souventes fois, en été.

L'homme dévide sa rancœur, tout en godillant.

Le recteur a envie de crier : « Ça y est, ça y est ! » Marie, le samedi soir, à 22 h. 10, buvait un dernier verre chez Louise Rouzic, *sur la rive droite*. Elle n'a pas pu aller prendre le canot, ce canot que je vois ici, remis à sa place, *sur la rive gauche*, sans qu'on la passe. Or, aucun pêcheur ne l'a passée, aucun ne l'a vue. Du moins, aucun ne l'a avoué. La mère Rouzic dit qu'elle est *montée en haut*, donc pas allée sur le quai demander à quelqu'un de la passer. A cette heure-là, elle l'aurait, de sa chambre aux fenêtres ouvertes, entendu appeler et vue, car il faisait juste encore un peu jour. Non. Elle n'a pas passé, elle n'a pas pas passé !

Bien mieux : elle n'a pas eu l'intention d'aller à la petite maison, sans quoi elle aurait pris son vélo, solution bien plus simple que de chercher un problématique passeur, puis un problématique canot, qui pouvait avoir été enlevé, qu'à cette heure-là elle ne pouvait voir de si loin.

Marie ne s'est pas noyée volontairement, Marie n'est pas tombée à l'eau, Marie y a été jetée !

Le recteur ne tient plus en place. C'est à peine s'il jette un regard à *Stella-Maris*, toute grise, toute écaillée par l'hivernage.

Le passeur l'en approche. Par contenance, il

y grimpe, y promène un regard mélancolique, tandis que le bonhomme, qui se tient d'une main au plat-bord, jacasse, donne des conseils pour la peinture, trouve que, « cette année, il faudrait la brûler, Monsieur le recteur, ce serait mieux ».

Le recteur répond n'importe quoi, puis rembarque dans la plate.

Il regarde la proue de la pointe, devant le bois.

— Dis-moi, Emile, tu auras assez d'eau pour me mettre à cette roche-là ?

— Oh ! vous allez vous salir, Monsieur le recteur, avec la vase ! Et pour porter votre vélo ?

— Bah ! ma bonne nettoiera ma soutane, si je la salis ! Et je ne suis pas encore trop lourdaud ! Ça m'économisera de la route pour aller à la ferme de Toulgoat (*pieux mensonge*).

Le passeur dévie sa route, va vers la pointe. Il n'atteint pas tout à fait la roche ; le recteur saute, patauge sur le goémon vaseux ; il parvient à attraper son vélo, dont une roue s'englue de vase. Tant pis !

— Merci, Emile. Oh ! moi qui oublie de te payer !

— Laissez donc, Monsieur le recteur. Une autre fois !

La plate s'éloigne. Le recteur se débrouille comme il peut sur les pierres glissantes ; elle est jolie, la soutane !

Il n'y pense pas.

Il atteint le sentier, puis le chemin du bois.

La clairière. La maisonnette. Il pose son vélo. Il va à la porte de la cave.

Le fil est brisé ! On est venu !

Le recteur hésite. Il reprend un fil au bas de sa soutane, dont l'ourlet, cette fois, se découd. Qui est-ce qui va se faire gronder ?... N'importe ! Il remet le fil entre les clous, puis fait le tour, entre par la porte de devant, dont la serrure résiste moins. Il pousse les volets.

Le lit est fait.

L'ordre est impeccable. On a même enlevé les toiles d'araignées.

La cuvette a été vidée.

Sur le petit fourneau, derrière le rideau, un bol, avec un reste de café. *Pas déposé !* Il n'a pas eu le temps de déposer ! Il n'est là que depuis un jour, deux jours, pas davantage.

Le recteur court à la cave. Non, personne.

Il furète.

Ici, par terre, un tube de rouge à lèvres, vide. « Elizabeth Arden ».

Un rouge cher ? Celui du napperon ?

Le recteur le met dans sa poche. Il inspecte de nouveau, mais sans rien trouver d'autre.

Si ! Sous le traversin, une chemise de femme.

L'abbé Garrec la déploie, la tient devant lui. Il pense : « Je dois être rigolo. » Quelle taille ? Il hésite, puis fourre dans sa poche le délicat objet. Délicat : une satinette ou quelque chose de ce genre (le recteur n'est pas trop ferré sur les noms des tissus féminins), rose, bordée de fausse dentelle (ça, il sait en juger, tout de même) de couleur crème.

A qui est-elle ? A la copine ?

On est lundi. C'est hier, dimanche, ou avant-hier, samedi, que la femme est venue.

Samedi, dimanche.

Samedi, dimanche.

Le recteur sent que, là aussi, il tient quelque chose ; il ne trouve pas quoi.

Soigneusement, il clôt la maisonnette.

Il reprend son vélo.

Dans l'herbe, un point blanc. Un petit mouchoir, marqué « M », taché de cambouis. De cambouis. On est venu à bicyclette, on a sali ses doigts.

Des doigts ! Des empreintes digitales !

Et le mouchoir est sec. Or, il a plu vendredi dernier ; il est là depuis samedi au plus tôt.

Délicatement, le recteur emballe l'objet dans son propre mouchoir. Et il rentre, en hâte.

Au presbytère, il trouve sur la table de la salle à manger un repas froid, et un mot de la vieille Anna :

Monsieur le recteur, j'ai été obligée de partir ; je rentrerai ce soir.

Partir ?

Le recteur questionne une commerçante. Elle a pris le car pour la ville, à 9 heures.

Ça, par exemple ! Anna, aller à la ville, sans demander la permission ?

Sa fille ? Non, elle l'aurait dit.

Aucune explication !

Ça, par exemple ! Ça, par exemple !

6

Ayant mangé son veau froid et sa salade « fonable » garnie de pommes de terre, un bon morceau de fromage, et bu du café dont la vieille a eu soin de garnir la bouteille thermos, le recteur, coudes sur la table, tire sur sa pipe et réfléchit.

Maintenant, il est sûr : Marie a été tuée. Et il se jure bien qu'il trouvera le coupable ou les coupables.

Quels sont les éléments ?

Il y a d'abord...

Le recteur bondit. Il vide d'un trait sa tasse de café, grimpe à sa chambre, en redescend, attrape son chapeau et, à grands pas, va chez le pharmacien.

— Tu es là, potard ? Ta fille aussi ?

— Mais oui ; entre, Monsieur le recteur.

Tous trois s'installent dans l'arrière-boutique. D'un grand flacon sur lequel est écrit « poison », Hamonic verse dans de petits verres de l'eau-de-vie de cidre.

— Alors ? Encore du rouge à lèvres ?

— Précisément. Mais d'abord, Jacqueline, voilà... une chemise de nuit de femme...

La fille du pharmacien regarde le recteur avec des yeux ronds. Va-t-il la sortir de sa poche ?

Oui ! La jeune fille ne peut s'empêcher de rire.

— Voilà. C'est quel genre de fille ?

Le pharmacien rit aussi :

— Tu veux savoir si elle a les yeux bleus et si elle est rousse ?

— Fais pas l'idiot, Hamonic.

La jeune fille étend devant elle la chemise.

— Ma foi..., à peu près comme moi ; du 42.

Gravement, le recteur note sur un papier : 42.

— Ça fait... 1 m. 58 ?

— Bravo ! Monsieur le recteur ; 1 m. 57, exactement.

— Et mince ; une jolie fille comme toi, Jacqueline. Un peu plus...

Il n'achève qu'en lui-même : un peu plus petite, un peu plus mince que Marie, autant qu'il ait pu juger de celle-ci, en blouse. Bon.

Jacqueline a pris la chemise, la flaire.

— Un bon parfum, dit-elle. On dirait « Femme », de Rochas.

Le recteur, un peu gêné, retient cela.

Le pharmacien rit de nouveau :

— Si tu parfumes ta soutane au parfum de luxe ! Que va penser ta carabassen ?

Le recteur, maintenant, tire un grand mouchoir, l'étale.

De nouveau la jeune fille et son père s'esclaffent : en sortent un morceau de jarretelle rose, un bouton de corsage, un tube de rouge à lèvres, un petit mouchoir, et, dans un papier, un morceau de rouge à lèvres. Le recteur dispose ces objets sur la table, comme des pions d'échecs.

Puis, de l'autre poche, il extrait le napperon.

— A toi, potard. Ce rouge-ci, est-ce celui du napperon ?

Le pharmacien alla chercher une loupe ; s'installant au jour, près de la fenêtre, il examina les deux échantillons.

— Je peux faire un trait nouveau sur le napperon ?

— Oui, mais dans l'angle.

Il examina encore.

— Ma foi..., je crois bien que c'est le même.

— Ah !

Le recteur triomphait.

— Et... ça peut venir de ce tube ? C'est une marque chère ?

Son charmant visage tout sérieux, la jeune fille s'approcha de son père :

— Oui, c'est une marque chère. Et ça m'a bien l'air d'être... Attendez, je dois en avoir — pas la même teinte, car, moi, je suis brune.

— Oh ! alors, mon inconnue, c'est une blonde, comme...

Il s'interrompit : il allait dire « comme Marie ».

— Oui, c'est probable ; un rouge bleu de ce genre (*encore le rouge bleu, pensa le recteur ; que me fait-on pas dire aux mots !*) ne va bien qu'aux blondes. Attendez, je reviens.

— Me diras-tu ? attaquait le pharmacien.

Le recteur leva ses deux mains ouvertes :

— Pas maintenant, Hamonic ; patiente un peu.

La jeune fille revint avec son tube personnel d'Elizabeth Arden ; la pâte en était de structure semblable, à ce qu'il paraissait.

— Eh bien, mes amis, merci.

Le recteur remballa son bric-à-brac, posément, jouissant avec un peu de malice de sentir ses hôtes dessécher de curiosité.

Sans rien ajouter, il s'en fut.

Au presbytère, il trouva à l'attendre son chat, qui miaulait. Il lui donna du lait ; en le regardant boire, il réfléchissait. Enfin, il s'assit à la table, attrapa dans un tiroir un cahier d'écolier, ainsi qu'un crayon, qu'il se mit à sucer.

Le chat lui sauta sur les genoux. Tout en le caressant de la main gauche, de la droite il notait :

« Eléments chronologiques :

Samedi 10 juin : début d'après-midi. Marie ou la jeune fille qui ressemble à Marie vient

chez moi. Elle appelle au secours (?) sur le napperon. Elle ne termine pas son appel et s'enfuit.

17 heures : Marie prend la fuite après avoir vu Anna. Et pourtant, elle m'affirme, avec violence, n'être pas venue au presbytère. Mais elle est bouleversée, me semble sur le point de parler. Son rouge n'est pas celui de la visiteuse : moins cher, et pas de la même teinte.

Nuit : D'après l'eau de la cuvette, il semble qu'une fille (ou deux) couche à la petite maison du bois, mais en entrant par la cave et sans ouvrir les volets.

Dimanche 11 juin : A la messe, une jeune fille qui ressemble à Marie (la précédente ?) ou Marie, sanglote dans le fond de l'église et fuit.

14 heures : Jean Larzul vient me réclamer (?) sa « fiancée », Marie. Il *annonce* que, de désespoir que je lui aie fait des reproches (?), *elle va se noyer*. Il emploie des termes qui ne sont pas de son langage.

Pendant ce temps, Marie semble être allée à Lorient, en tout cas à la ville. Seule ? Ou avec l'inconnue ?

A 22 h. 10, Marie a bu deux verres de vin chez Louise Rouzic, qui ferme sa boutique et la voit *monter* le chemin (elle aurait remarqué si elle l'avait descendu), rive droite. Il n'y a plus ni passeur ni marins.

A 23 heures, elle est noyée ; c'est presque la marée haute.

Un canot part en dérive, contenant son sac.

Mais ce canot était, quelques instants avant, *sur la rive gauche ;* Marie n'a été passée par personne qui l'ait avoué. D'autre part, si elle voulait aller à la maisonnette, il était beaucoup plus simple de prendre son vélo ; au contraire, elle l'a rangé au café.

Un aviron du canot s'échoue au fond de Ster-Vilinn. S'échoue ou bien est déposé ? La personne qui agit, s'il y a lieu, a songé aux courants ; ou bien elle a effectivement perdu l'aviron à l'endroit où Marie a été noyée, endroit qui faisait fatalement échouer son corps assez rapidement *au voisinage de sa maison.* On pense à un marin, en tout cas à un familier du bras de mer.

Lundi 12 : Visite des gendarmes, puis du policier. La police semble fermement décidée à écarter l'hypothèse de meurtre et sabote son enquête ; en effet, tout ce que j'ai trouvé, elle l'aurait découvert en un instant, si elle l'avait voulu. Marie est enceinte ; Larzul la bat.

Semaine du 13 au 16 : Cette semaine-là, j'apprends l'histoire de l'usinier, etc. Mais c'est du passé.

Samedi 17, dimanche 18 : Une jeune fille, ou jeune femme, vient à la petite maison par la cave. Or :

a) Elle se sert du même rouge, semble-t-il, que ma visiteuse et a la même taille.

b) *Ce ne peut pas être Aline,* car la photo montre cette Aline beaucoup plus grande (presque aussi grande que son mari, que je

connais bien, et qui mesure environ 1 m. 74) et assez grosse.

c) Ce serait très bien la « sœur invisible » de Marie. »

Le recteur pose son crayon, réfléchit.

Tout à coup, il tressaute :

« Des samedis, des dimanches ? La « sosie », sœur ou non, vient les samedis et dimanches ? C'est une fille qui travaille à la ville et qui bénéficie des week-ends ! Elle vient, et pourtant se cache. La vieille Larzul dit *qu'elle a peur,* que Marie avait peur.

Il faut la trouver.

Où cela ?

Je sais ce qu'elle n'est pas : dactylo ni fonctionnaire, car elle est quasi illettrée. Mais cela laisse place à beaucoup de métiers. Et rien ne dit que sa ville soit Lorient, bien que tout semble graviter autour de ce grand port.

Premier point, pense le recteur.

Maintenant, mobiles et suspects ?

Mobiles ?

J'en vois trois.

1° Marie avait du bien.

Les héritiers sont : *a*) La sœur, si elle existe ; *b*) La cousine et la tante.

2° L'héritage (qui ne doit pas être énorme) n'est pas le seul mobile possible. Il peut y avoir

la vengeance : d'un amoureux repoussé, par exemple ; d'un de ces hommes avec lesquels Marie a joué imprudemment.

3° Une brutalité, tout simplement, de Larzul, jaloux et saoul, n'est pas à exclure. Mais la mise en scène du sac à main lui ressemble peu. Et une brute de ce genre aurait laissé sur le corps des traces de coups.

4° A cela il faut ajouter des mobiles que je puis ne pas connaître ; par exemple (pure imagination) que Marie ait connu quelque chose de compromettant. Suspect, dans ce cas, X. »

Le chat ronronnait au creux de la soutane.

Le prêtre réfléchit un moment, tassa les feuillets, les posa sur la table, puis reprit :

« Voyons un par un mes suspects.

D'abord les trois femmes.

a) La « sœur », selon la mère Larzul. Marie a pu l'appeler sœur sans qu'elle le soit ; ce genre de petits mensonges, ou de déformations pour simplifier, est fréquent ; toutefois, la tante Prigent avait pris la mouche à la question : « Marie n'avait pas de sœur ? » et avait, en somme, refusé de répondre.

Cette sœur a évidemment intérêt à faire disparaître Marie, son héritage s'en trouve doublé.

Le crime peut-il être un crime de femme ? Oui, un élément fait même pencher dans ce sens : le poids de 10 kilos péniblement hissé à bord du canot, puis tombé « en valdrague » dans le fond, cassant une planche, en laissant

la chaîne à moitié pendante. Tout indique ici la femme ou l'enfant.

Mais elle n'accompagnait pas Marie chez la mère Rouzic.

Et puis, le problème est le même à deux que pour Marie seule : il a fallu que quelqu'un les passe. Ce quelqu'un ne le dit pas ; c'est donc un complice ; cela ramène au cas « hommes », à voir plus bas.

Ajoutons que cela ne cadre pas avec ce que dit la mère Larzul, qu'elle avait « peur » comme Marie.

Cette « sœur » serait la mystérieuse passante des week-ends. Que viendrait-elle faire dans ce pays, notamment après la mort de Marie, sans se montrer ? Ceci est d'ailleurs fort difficile, dans un coin de terre aussi peuplé ; toutefois, le bois et la rive d'en face de Ster-Vilinn sont déserts ; seuls les gens des fermes, éparpillés près des routes (*près*, pas sûr), pouvaient la voir passer. A examiner. Pourquoi se cachait-elle ? Comment traversait-elle le bourg, etc., sans être remarquée ? Mais, au fait, peut-être y était-elle bien connue, simplement, sans qu'on sache qu'elle était la sœur de Marie. A voir, mais comment ?

Cette « sœur » serait aussi la visiteuse du presbytère ; elle aurait ressemblé assez à Marie pour qu'Anna croie reconnaître celle-ci (en blouse et au travail, puis le visage ravagé par les larmes), mais pas assez pour qu'Anna n'ait ensuite un doute, s'accroissant, comme il arrive, avec le recul. Ceci va parfaitement.

Elle m'aurait appelé au secours, mais au

secours pour elle ou au secours pour Marie ? Le « Ma... » aurait été, non le début d'une signature, mais le début d'une indication : « Au secours, Marie Prigent va être assassinée par Untel. »

Mais pourquoi cette fuite sans remplir sa mission ? Pourquoi ne m'avoir pas attendu, n'avoir pas essayé de me rappeler, mais choisi cette solution bizarre du rouge à lèvres ? Pourquoi n'être pas revenue ? Plus tard, ou le lendemain ? Pourquoi avoir accompli cette démarche sans que Marie en soit au courant, du moins lorsqu'elle était rentrée à l'usine le samedi, à 16 heures ? Mystères, mystères.

b) La tante, la cousine. Assurément, ces femmes sont peu recommandables. De là à commettre un meurtre, il y a une distance.

Si l'on admet pour elles le mobile d'hériter des droits de reconstruction d'une maison (qui ne doivent pas être bien énormes, même par rapport à leurs moyens d'ouvrières), il faut admettre aussi que :

— soit la « sœur » de Marie n'est pas sa sœur légalement, ne prend pas rang de première héritière.

— soit elle est complice, et, en réalité, auteur principal, puisque bénéficiaire ; mais, dans ce cas, pourquoi se cacherait-elle de ses cousines, pourquoi celles-ci la dénieraient-elles ?

— soit cette sœur est, elle aussi, condamnée, et doit disparaître après Marie. Dans ce cas, il faut agir vite.

L'une de ces deux femmes, ou les deux, ont-elles noyé Marie elles-mêmes ? Pour, même argument que précédemment : le poids de 10 kilos. Contre, quasi impossibilité : elles vivent sur la rive gauche, ne peuvent passer sur la rive droite sans y être remarquées, ne peuvent ramener Marie sur la rive gauche contre sa volonté, elle qui ne peut les souffrir, qui ne les approche jamais. Il faut donc, pour l'amener rive gauche, un passeur complice.

Là, nuage opaque.

c) L'usinier ? Evidemment, il n'a peut-être pas toujours dit la vérité. Mais son mensonge sur ses motifs de renoncer à Marie en est à peine un ; simple différence de point de vue : son amour-propre masculin lui fait voir un héroïque renoncement de sa part (qui peut être parfaitement véridique) là où Marie voyait, elle, qu'elle l'avait roulé. Ensuite, a-t-il pu chercher de nouveau à conquérir Marie et, celle-ci se refusant, la noyer ? Invraisemblance totale.

d) Le gendarme, quelque pêcheur ? Rien d'impossible, rien de prouvé ni même de plausible. On a prétendu que le douanier « courait » après Marie ; or, c'est, semble-t-il, faux ; ce peut être tout aussi faux pour les deux autres. Pour le savoir, il faudrait faire une enquête minutieuse. A voir.

e) Larzul ? Pour les raisons indiquées, très grande invraisemblance. Il reste pourtant surprenant qu'il ait annoncé *à l'avance la noyade.*

f) X ? Restent des X très nombreux. »

Le recteur se redresse, caresse le chat.

Il pense : « En réalité, je sais une chose, il y a eu crime. Je possède en outre quelques éléments troublants. Mais ai-je le moyen d'aller plus loin ? Le plus simple, le plus efficace, ne serait-il pas de passer la main à la police ? »

Non.

Après tout, rien ne presse. Que la « sœur » soit en danger ? Hypothèse sans grande consistance, et cette visiteuse ne vient, semble-t-il, que le samedi.

Le recteur se promet : « Si vendredi je n'ai rien trouvé, j'alerte la police. »

Mais il y répugne. D'abord, parce qu'elle va mettre sens dessus dessous son petit pays ; lui, il opérera plus discrètement. Il sourit : « Le recteur Garrec opère lui-même. » Mais son sourire est grave ; il a charge de ces âmes, à lui d'essayer d'extraire du troupeau la brebis galeuse, sans effaroucher les autres.

Est-ce de l'orgueil ?

« Oh ! non, se dit-il ; car la police, la police... Elle semble bien décidée à ne pas agir. Ici, il suffit que les gendarmes concluent à une mort naturelle, que le médecin ne les démente pas, rien ne va plus loin ; la rapide intrusion de l'inspecteur est déjà une concession qu'on m'a faite, de mauvaise grâce. Il est peu probable que la gendarmerie ni la police judiciaire consentent aisément à rouvrir le dossier sur un raisonnement que, malgré sa force, ils jugeront spécieux. La mort d'une pauvre fille comme Marie ne les « excite » guère ; ils n'ont à redouter aucune plainte, aucun grave rebon-

dissement, aucun scandale, même pas des reproches pour leur carence, pensent-ils ; si je réclame, je serai simplement, se dit l'ancien marin, l'emm...eur ; si même... »

Si même quoi ? Le recteur n'ose pas aller au bout de sa pensée.

Il va donc agir.

Mais, en attendant, il faut qu'il aille faire le catéchisme des grands. Il a aussi quelques malades à voir. Il va tâcher de faire vite, pour être libre toute la journée du lendemain.

Quand il rentre dîner, la carabassen est là.

Elle s'excuse bizarrement. Au lieu de donner une raison, elle invoque les principes généraux :

— Jamais je ne sors, jamais je ne prends congé, je peux bien, tout de même, Monsieur le recteur, aller à la ville une fois, non ? J'ai des affaires à régler, vous savez bien.

Le recteur, qui n'a pas pipé mot, n'a fait aucun reproche, n'a élevé aucune objection, s'amuse de la voir ainsi « lancer dans le vent », comme il disait quand il était marin, contre un vent imaginaire. Bien sûr, cette veuve, qui a conservé un petit bien, une maison avec des locataires et une fille « établie » commerçante, a des raisons fort légitimes de prendre une journée, quand aucun travail ne presse. Mais un lundi, jour des cuivres ? Mais, comme cela, sans prévenir ? Il la connaît bien, il sait qu'elle lui cache quelque chose. Il la connaît même

« encore mieux que cela » : il sait qu'elle grille d'envie qu'il lui arrache, bribe par bribe, ce quelque chose, et que la meilleure façon de la taquiner (elle le mérite tout de même) est de ne rien demander, ne rien répondre.

Elle est déroutée comme un cheval qui ne trouve pas le mors pour s'appuyer. Elle tourne un moment dans la pièce, chiffon en main, en émettant des protestations décousues « qu'elle n'est pas en esclavage, après tout », lance quelques regards inquiets, puis s'enferme dans sa cuisine, où le recteur entend casseroles et plats subir sa mauvaise humeur.

Il est tout à fait tranquille ; si elle a quelque chose à lui dire, elle le dira.

Le mardi matin de bonne heure, le recteur, transpirant, car il fait déjà très chaud, gonfle le pneu de sa bicyclette, dans la cour, quand Anna clame la formule traditionnelle :

— Monsieur le recteur, il y a du monde qui demande après vous.

Il vient, en essuyant ses mains pleines de graisse sur son mouchoir (hum ! il va se faire gronder par Anna).

Une jeune femme. Par exemple ! La postière, la « belle Jeannette ».

Il la regarde. Quelle idée lui passe par la tête ? Mentalement, il la compare à Marie ; bien que de la même taille, elle ne lui ressemble pas

du tout. D'ailleurs, Anna la connaît de longue date.

— Bonjour, Madame. Qu'est-ce qui me vaut votre visite matinale ?

Matinale ? Tout simplement, avant que la poste s'ouvre. Mais, ce qui surprend le recteur, c'est la visite elle-même. La « belle Jeannette » est la princesse du cru. Anna la trouve peinturlurée, bien sûr, mais, sur ce visage-ci, le travail est accompli avec le plus grand art. L'indéfrisable est faite à Quimper, car la petite ville voisine ne serait pas digne qu'elle lui confiât sa précieuse tête ; les sourcils sont épilés, les ongles polis et vernis à la nacre. Le visage, il est vrai, mérite en quelque sorte ces hommages et ces soins : les traits sont réguliers, les yeux beaux, les lèvres provocantes. Le recteur, sans penser à ce que son attitude peut avoir d'étrange, regarde ces lèvres : ce rouge-là, est-ce de l'Elizabeth-Arden ? Beau reflet, indiscutablement. Dommage de ne pouvoir le demander.

La visite, donc, étonne le recteur, car cette princesse ne condescend pas à faire partie du troupeau des fidèles ; elle affiche des « idées avancées ». Fille d'institutrice, avant son mariage elle « militait » ; elle tournait aussi les têtes, mais répondait à ces têtes, quand elles se faisaient entreprenantes, par la dérision la plus blessante. Les garçons disaient : « Il lui faut un ministre ou un châtelain, à la belle Jeannette. »

En fait de châtelain, la commune n'en comptait qu'un, vieil original, officier de marine en

retraite, d'ailleurs d'extrême droite, qui avait perdu son unique fils pendant la guerre. Mais la belle Jeannette était partie à la ville. Et ç'avait été de la stupeur quand, voilà trois ans de cela, elle en avait ramené... un gendarme. Un gendarme corse, qui plus était ! A peine plus grand qu'elle, noiraud et irascible, vite surnommé Chat-Botté. Maintenant, elle ne « milite » plus en politique, semble-t-il, mais se tient, ainsi que son mari, à l'écart de l'église.

Elle paraît ne savoir comment répondre. Puis elle se lance :

— C'est pour notre fils, Monsieur le recteur. Je voudrais savoir comment il faut faire pour l'inscrire au catéchisme.

Quoi ? Le fils de la « vierge rouge » au catéchisme ? Et, ce qui est presque aussi fort, y inscrire au mois de juin un enfant de quatre ans ?

Mais, même si ceci (le recteur n'en doute pas) n'est qu'une entrée en matière, il faut saisir la balle au bond. Plutôt faire un catéchisme spécial pour ce gosse !

Il fait asseoir la belle Jeannette, lui parle avec intérêt de l'enfant, donne l'horaire, s'enquiert de l'état civil du petit.

— Né à... ?

— A Lorient, Monsieur le recteur. J'y suis restée deux ans après mon mariage.

— Parfait, parfait. Qu'il vienne donc jeudi, cela lui donnera une première teinture avant la rentrée de septembre.

La jeune femme ne se lève pas, hésite.

Le prêtre a une idée :

— A Lorient, vous n'avez pas connu cette pauvre Marie Prigent ?

— N.. non. N... non, pas moi.

Pas elle ? Son mari, peut-être ? Le recteur n'ose pas la questionner directement.

Il fait ressortir le triste sort de Marie ; non, il ne peut pas croire à son suicide...

Le visage de la belle Jeannette est maintenant muré. Puis il se détend, mais c'est pour un sourire apprêté, qu'elle croit « mondain ».

Le recteur la reconduit à la grille, essaie encore de lui tendre la perche. En vain.

Pourtant, il est sûr qu'elle venait lui dire quelque chose, quelque chose qu'elle n'a pas osé « sortir ».

« Ou bien, pense-t-il tout à coup, quelque chose qu'elle a, au contraire, fait savoir. »

Car elle a laissé le certificat de baptême du petit. Baptisé, oui. Pas à Lorient même, à Lanester.

Le recteur voudrait réfléchir. Mais il s'est promis d'aller enquêter au port, il va. D'ailleurs, il pourra réfléchir en roulant. Bien que le vent de Nord-Est ait « molli » trop rapidement, ce qui présage du mauvais temps :

Vent d'Est perdu,
Cherche-le au Su.

il fait encore, ce mardi, une superbe journée, à peine un peu trop chaude. Le recteur va tran-

quillement, donnant de temps en temps un coup de chapeau à l'une de ses ouailles.

Il repense au gendarme.

Est-ce que sa femme — jalouse ou battue — est venue le dénoncer de cette façon ? Dire en quelque sorte : « Cherchez de ce côté-là. »

Car, bien entendu, elle sait que le recteur mène une sorte d'enquête. Dans un petit pays, tout se sait, et la postière est des premières informées : son bureau est la centrale des cancans, alimentée par les clients, mais surtout par les facteurs.

Les facteurs. Ne savent-ils rien des faits eux-mêmes ?

Non. C'était un dimanche, à la nuit.

Mais tout se sait, tout se sait. Il y a toujours quelqu'un dans un champ, derrière une haie.

Même le dimanche ? Même le dimanche. Même à 10 h. 30 ou 11 heures du soir. Il y a un garçon de ferme qui rentre, des amoureux, un matelot un peu « gaz », une vieille femme qui prend le frais à sa fenêtre, un retraité qui écoute les bruits de la rivière.

Il y a des gens qui savent. Oui, il y a des gens qui savent.

Pourtant, ils ne parlent pas.

Les uns, parce qu'ils sont coupables ou complices.

Les autres ? Les autres ont peur.

Ils ont peur de qui ? D'un coupable ? Ici, il n'y a pas de « caïds ». Ils pourraient couvrir quelqu'un par l'amitié, par passion politique,

pas, comme dans certains pays, par haine du gendarme.

Du gendarme.

Le recteur manque d'écraser une poule qui fuit en caquetant. Il fait une embardée, retrouve son aplomb, mais freine, s'arrête. Il appuie son vélo contre un poteau télégraphique, ôte son chapeau, s'éponge le front.

Du gendarme ! Ils ont peur du gendarme.

Le gendarme a étouffé l'enquête.

Le gendarme fait peur.

Le gendarme Carlotti, dit Chat-Botté, le gendarme corse détesté dans le pays, a vécu à Lanester quand Marie et sa cousine, peut-être sa sœur, y étaient, que Marie avait dix-huit à vingt ans.

Le gendarme est réputé avoir « tourné » autour de Marie, ici.

C'est beaucoup, tout cela.

Coupable ? Complice ?

Le cœur du recteur bat. S'en prendre à un gendarme ? Comment va-t-il faire ? Avec quelles preuves ?

« Ces preuves, de toute évidence, pense-t-il, ne peuvent être matérielles. Il faut donc qu'elles résultent de témoignages ou d'aveux. D'aveux... » Le recteur se demande s'il est assez habile pour en extorquer ; il a un peu envie de rire à cette idée ; avec ses poings, oui ; jadis, à bord de ses cargos, il s'est bien des fois « expliqué » avec ses poings, ou simple-

ment en les faisant voir, avec des bonshommes qui se sont ensuite montrés la véracité même. Ici, il se voit mal « tombant la soutane » pour se bagarrer avec un gendarme ! (De penser à cela, il gonfle son biceps puissant, et une couture de la manche de ladite soutane s'ouvre comme une cosse de haricots. Que dira Anna ?) Il ne peut pas davantage faire usage de « cruauté morale ».

Il lui serait plus aisé de pourchasser des témoins dans leurs retranchements, de les amener à parler. Oui. Mais à condition que quelque chose lui dise qu'ils ont été témoins...

Et c'est justement l'élément qui lui manque. Tant pis ! il va questionner tout le monde, méthodiquement.

Remonté sur sa machine, le recteur approche du port. Loin devant, un peu à gauche, il voit le moulin Uhel, qui semble mettre sur la maison des Prigent, tante et nièce, une grande rature ; les raturer, elles, leur promettre châtiment, ou rayer tout espoir de leur tirer la vérité ? A sa droite, au tournant de la descente (oh ! va falloir mettre des patins de freins neufs), apparaît le bras de mer de Ster-Vilinn, dont les vases sont découvertes et miroitent au soleil.

Le recteur s'arrête devant un « débit-boulangerie » qui s'adosse à la rivière. Il entre, demande un verre de café. Il va falloir le faire chauffer (et bouillir, sans aucun doute, hélas !), cela prendra du temps, pendant lequel le recteur questionnera la boulangère, qu'il ne connaît qu'à peine.

Il le fait avec le même écœurement que le

représentant qui doit essayer de « vendre sa salade », et, pour cela, « placer son baratin » à tous les clients, donc commencer par n'importe lequel, cherchant péniblement le point par où qu'il pourra « l'accrocher ». Le recteur tourne autour du pot, en vient à la noyade. La femme se lamente poliment :

— Si c'est pas malheureux, tout de même. Mais elle ne sait rien, ne dit rien, en tout cas ; elle n'a rien vu, rien entendu, son mari non plus.

— Ah ! c'est pas de chance. Quelquefois, on va se promener, le soir, sur la rive ; peut-être on l'aurait entendue, peut-être on l'aurait sauvée, mais un dimanche soir ! Mon mari était au fournil à préparer la pâte, moi avec ma fille et mon gendre, vous savez, Monsieur le recteur, qui est revenu d'Indochine, etc...

« Combien de fois entendrai-je « Mais un dimanche soir » ? se disait le recteur.

Il se leva, paya. Mais une idée lui vint :

— Je vous laisse ma bicyclette ; j'ai envie de marcher un peu, je vais aller jusqu'au port par le chemin côtier.

« C'était une bonne idée, pensa-t-il un peu plus tard, une idée providentielle. Si la Providence n'inspirait pas quelquefois ses prêtres, ce ne serait pas régulier, n'est-ce pas ? »

Le recteur allait donc, à grandes enjambées, par le petit sentier qui tantôt courait dans les joncs, tantôt escaladait de menues rocailles ; la

mer y avait, aux grandes marées, laissé du goémon, des branchages dépouillés et des os de seiches. Il regardait, sur la rive en face, le bois qui masquait la maisonnette et, devant lui, au loin, les maisons blanches et les mâts du port. Quelques mouettes stridaient en virant sur l'aile ; des courlis piétaient.

Bientôt le recteur parvint à une portion de rivage où la vase cédait à une sorte de plage de cailloutis. Les pêcheurs venaient souvent là caréner ou réparer leurs bateaux ; sur la colline, le petit charpentier de marine, Dédé le Bossu, avait installé son atelier, d'où il n'avait pas loin à descendre jusqu'à l'échouage.

Le recteur pensait : « Tiens, il faut que j'aille le voir, celui-là. Il n'est point sot. Aurait-il, le cas échéant, peur ? Peut-être pas. Et je pourrai lui parler de façon assez directe.

Peur ?

Qui donc, sans cela, pourrait n'avoir pas peur ? Ce coin-ci n'est fréquenté que par de toutes petites gens, pour qui un gendarme est une redoutable puissance.

Des touristes ? Il n'y en a pas encore ; ils ne viendront qu'en juillet.

Qui ? A priori, personne. »

La Providence, alors, dut sourire. Elle disait (mais trop bas pour que le recteur l'entende) : Si, recteur, il y a ici quelqu'un d'autre, qui ne peut pas avoir peur. Allons, un petit effort d'intelligence ! Qui ça, recteur, qui ca ? Une petite devinette ! Un être que la notion de peur n'effleure pas ? Parce qu'il a, si tu veux, toujours peur et jamais peur. Tu devrais le savoir. C'est

dans les Ecritures. C'est aussi dans la Sagesse des Nations. Un enfant ? Non, pas un enfant. Quelqu'un que, de tout temps, on a considéré comme portant ma voix ? Oh ! tout de même, recteur, tu ne trouves pas ? »

Le recteur — qui n'entendait pas ce petit discours — cherchait simplement des yeux le sentier qui le mènerait chez le charpentier bossu. Ce fut alors que, assis auprès d'un bateau noir échoué sur le flanc, il vit Jean-Marie l'innocent.

Du premier coup, il n'en modifia pas ses intentions et commença à s'engager sur le chemin montant. Mais sans doute fut-ce la Providence (peut-être un peu vexée qu'il n'attachât pas plus d'importance à son royal présent) qui le tira par la soutane, en prenant la forme d'une ronce. Pendant qu'il s'en débarrassait (de la ronce, pas de la Providence), le recteur regarda mieux Jean-Marie l'innocent et vit qu'il jouait avec quelque chose de brillant.

Il s'approcha.

C'était une paire de menottes.

L'innocent passait dedans ses mains longues, ses mains étonnantes, au bout de ses bras décharnés, plus belles et plus souples que celles des femmes, malléables comme des mains de bébé ; il n'avait aucune peine, semblait-il, à les ressortir des deux anneaux fermés. Il regardait l'opération avec toute l'attention possible de ses yeux bruns, chassieux et vacillants, bavant de son affreux sourire, tandis que sa tête minuscule branlait perpétuellement.

— Alors, Jean-Marie, tu as trouvé de beaux bracelets ?

L'innocent, par saccades de sa tête, amena son regard vers le prêtre, et, bavant en abondance, fit :

— Ui ; ui-ui, ui-ui.

C'était le seul mot qu'il savait dire, en plus d'un grognement, quelque chose comme « aaaan », qu'il faisait en soulevant en côté son visage et qui signifiait non. Quand il était ému ou qu'il avait peur, ses mains s'agitaient. De quoi vivait-il ? De soupes glanées de côté et d'autre, et aussi de palourdes, de crabes, qu'il était, malgré ses pauvres gestes saccadés, fort habile à attraper. On le laissait dormir dans les granges, et, l'hiver, dans les étables, auxquelles on pensait qu'il apportait la fécondité. Aucun gamin n'aurait osé lui faire des misères, car la poigne vigoureuse du père se serait appesantie sur lui.

— Et où as-tu trouvé ça ?

Progressivement, l'innocent dirigea sa tête vers la rive du Ster où ils se trouvaient, en amont.

— Tu veux me montrer où ? Il y aura peut-être autre chose.

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

Sur la grève, vers le fond du fjord, allaient le prêtre, grave dans ses vêtements noirs, à petits pas, mains dans le dos, et le pantin déguingandé, lançant ses pieds, battant des coudes, balançant les menottes qui tintaient comme en une danse macabre.

Enfin l'innocent s'arrêta au bord d'une grande plaque de camomille sauvage.

— Ui. Ui-ui, ui-ui, faisait-il en balançant au-dessus les menottes.

Le prêtre cherchait des repères pour déterminer l'endroit ; il prit, en marin, deux « alignements » : la cheminée de droite de la maison du bossu par le Moulin-Uhel — le Moulin-Uhel ! — dont on apercevait les ailes supérieures, juste comme une mire, et, et quoi ? Le recteur regardait vers le port. Et le bistro de Louise par... juste par la cheminée de Larzul ! Ça, par exemple ! Trois de ces points étaient les lieux de vie de Marie ; le quatrième, la maison du bossu, y jouait-il un rôle ?

Cet endroit était à peu près celui où l'on devait tirer au sec le petit canot tragique.

Le regard du prêtre revint au sol, à la plaque de camomille. A côté d'elle était une touffe de casse-pierre, gras, d'un vert-de-gris très tendre, puis un « massif » ras de minuscules atriplex, d'un gris encore plus clair.

Vivement, le prêtre se baissa. Un tube de rouge à lèvres ! Rouge Baiser ! Et, ce tube de rouge-là, le recteur le reconnaissait : il était légèrement cabossé et portait une rayure d'ongle en croix.

L'innocent regardait le recteur, en riant d'une sorte de braiment d'âne et en bavant ; il tendit sa main secouée.

— Non, Jean-Marie, fit le prêtre. Tiens, voilà une belle pièce.

Il lui mit 50 francs dans la poche.

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

Puis il se planta face à l'idiot, le prit par les avant-bras, maîtrisant son tremblement :

— Jean-Marie, écoute-moi bien. Tu as vu celui qui a perdu les bracelets ?

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

— Le gendarme tout noir ? Chat-Botté ?

L'innocent rit avec extase :

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

— Quand cela ? Après qu'on a trouvé le corps de Marie ? Après ?

— Aaaan !

— Non ? Avant ? Juste avant ?

Danse de joie :

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

— Il était seul ?

— Aaaan !

— Une femme ?

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

— Tu la connaissais ?

Pas de réponse ; les yeux chavirent.

Jean-Marie est-il fatigué, ou ne sait-il pas ? Il tire de sa poche un quignon de pain dur, se met à le ronger, en regardant vers le port.

Le prêtre fait encore un effort :

— Une jeune ? Une fille ?

Rien.

— Une vieille, grosse ?

De nouveau, pas de réponse. Jean-Marie ne redoute pas le gendarme, mais peut-être craint-il cette femme ? Peut-être lui a-t-elle promis quelque chose s'il se taisait. Peut-être lui donne-t-elle à manger ?

— Et Marie ? Elle était avec eux ?

Eclair de bonne volonté :

— Ui. Ui-ui, ui-ui.

— Et qu'est-ce qu'ils ont fait ? (*Le prêtre*

en oublie de tourner sa phrase de façon à obtenir « oui » ou « non ».)

Les yeux de l'innocent s'exorbitent. Il fait un effort, un immense effort :

— P... p... plouf ! P... p... plouf !

Jean-Marie a dit un autre mot ! Un mot lourd de conséquences.

— Tu l'aimais bien, Marie ?

L'innocent bave, bave abondamment. Les yeux chassieux... « Non, pas possible, pense le prêtre, il pleure. » On n'a jamais vu Jean-Marie pleurer. Enfin, il « parle » ; mais les « ui-ui » sont lamentables.

— Elle te donnait à manger ?

L'innocent se laisse tomber à terre, se roule en boule comme un chien. Puis il se redresse à demi. De nouveau il fait un terrible effort :

— Me... Ma... Ma-ï !

Et il sanglote, assis par terre.

Seigneur ! Ce malheureux aimait la pauvre fille. Le prêtre comprenait : ce n'était pas par hasard qu'il avait assisté à la scène ; il l'avait suivie, elle et ceux qui l'emmenaient ou l'accompagnaient sous quelque prétexte ; il l'avait suivie, de loin, de sa pauvre marche déréglée.

— Tu es un bon garçon, Jean-Marie. Marie est au ciel. Tu iras aussi, au ciel. Et là, tu seras beau, Jean-Marie.

Il lève vers le prêtre des yeux extasiés.

— Ecoute-moi encore un peu, Jean-Marie. Ils sont allés tous trois dans le bateau ?

— Aaaan.

— Marie toute seule ?

— Aaaan, aaan.

— Marie et la femme ?
— Ui. Ui-ui, ui-ui.
— Le gendarme resté à terre ?
— Aaaan, aaan.
— Ah ! avec un autre canot ? (*Pour ramener la femme.*)
— Ui. Ui-ui.

Peut-on croire l'innocent ?

Provisoirement, rien ne s'y oppose. Le prêtre reconstitue la scène : la femme vient avec Marie sur le sentier, où le gendarme, qui a pris un canot au port, les a débarquées, venant de la rive droite. Jusque-là, Marie est consentante. Ici, les deux femmes trouvent le petit canot. Marie ne veut pas s'embarquer, discute. Le gendarme accoste, se joint à elles. Il a apporté du vin ou de l'alcool. Ils boivent, la font surtout boire, jettent la ou les bouteilles à l'eau. Marie est tout à fait ivre. Ils la portent. Son sac s'ouvre. Le gendarme y refourre tout ce qu'il trouve (il fait nuit) oublie le rouge. Lui-même, en se baissant, laisse tomber les menottes. Ils embarquent Marie. La femme « soulage » le mouille du canot, comme elle peut. Le gendarme la laisse faire, soit parce qu'il pense que, précisément, ça reconstituera automatiquement *des gestes de femme,* ceux qu'aurait eus Marie, soit parce qu'il ne veut pas laisser de traces masculines à bord. La femme met les avirons en place, prend un peu de large, et, « plouf », bascule Marie. Elle la soulève sans doute d'un coup, par les jambes ; sa tête est presque tout de suite dans l'eau, elle n'a pas le temps de crier. D'ailleurs, si elle crie, cela ne fait rien :

une personne qui tombe à l'eau peut crier. Même quelqu'un, à demi-ivre, qui se suicide, peut, au dernier moment, jeter un cri.

Marie coule.

Mais quelqu'un qui se noie remonte à la surface un moment, peut crier, de façon, cette fois, anormale..

A moins que...

A moins que...

Le prêtre a une illumination : mais non, mais non, l'affaire du poids de 10 kilos ne doit pas être ainsi comprise. La femme y a relié Marie par un bout de filin, à la taille, par exemple, ou bien a tourné autour d'elle la chaîne, en posant le poids sur le bord du banc. Elle a fait basculer Marie, puis le poids au bout de sa chaîne.

Patiemment, elle a attendu.

Puis, quand il n'est plus monté de bulles, et que du temps s'est encore écoulé, elle a relevé le poids, comme elle a pu, par le travers du bateau ; quand il a été à bord, elle a démarré Marie, inerte, qui a coulé aussitôt.

Le gendarme est venu avec l'autre canot ; la femme y a embarqué, laissant le premier en dérive, *à l'endroit vrai ;* tout se passerait vraiment, de façon certaine, comme si Marie était tombée à l'eau, toute seule. La trace du poids sur le fond ? Immédiatement rebouchée par la vase.

Le prêtre regarde l'innocent. Il a dit « plouf » deux fois... Etait-ce exprès ?

— Jean-Marie. Ça a fait plouf, plouf ? Deux fois plouf ?

— Ui. Ui-ui, ui-ui.
— Pas seulement un plouf ?
— Aaaan.

C'est bien cela, ou à peu près. Assurément, s'il n'y a pas d'autre témoin, on ne saura jamais exactement le détail du crime. Mais, n'importe, l'essentiel en est établi.

Etabli ? Certes non. Il reste à le contrôler et, s'il y a lieu, à le prouver.

« Me voilà bien avancé, pense le recteur. Un témoin comme ça... On me répondra : « Il est idiot, il répond n'importe quoi. » Cela n'a pas l'air d'être le cas, mais on le dira. Et moi, je serai seul dans mes affirmations, mes affirmations hasardeuses, en vérité. Enfin, on verra. Il reste, tout de même, deux éléments concrets : ce tube et puis les menottes.

Il faut prendre à l'innocent son jouet. Comment faire sans le désoler ?

Le recteur fouille ses poches. Il ne trouve que ses clés et sa montre. Sa montre ? Non, tout de même. Sa croix ? Non plus. Oh ! si, voici un chapelet. Le recteur l'aime bien, c'est un souvenir. Tant pis ! Démasquer un criminel, réhabiliter Marie, valait bien un sacrifice.

Il balance le chapelet. Emerveillé, l'innocent tend la main.

— Veux-tu qu'on échange ? Tu me donnes ton bracelet...
— Aaaan. (*Il secoue furieusement la tête.*)
— Et moi je te donne le beau chapelet, le chapelet du bon Dieu.

L'innocent hésite, bave. Puis il tend la main ; la substitution se fait sans douleur. Le recteur

enfouit les menottes dans sa poche, puis, les doigts joints, bénit l'innocent. Celui-ci attrape la main du prêtre et la porte à sa bouche bavante.

« Le gendarme, se dit le recteur, en revenant vers la boulangerie, doit être bien ennuyé d'avoir perdu ses menottes. Elles portent un numéro, Q 2423 ; aussi personnel qu'un nom, sans doute. Le lendemain, il a dû les rechercher ; cela lui était facile, puisqu'il y avait été appelé là pour voir le corps. Rien... Il a sans doute pensé, avec une sueur d'angoisse, qu'elles étaient tombées dans le canot emprunté au port. Au fait, quel canot ? Il n'en manque pas le long des quais, mais, en général, on n'y laisse pas les avirons ; à voir : on doit pouvoir déterminer lesquels en étaient pourvus. Le gendarme, là non plus, n'a rien trouvé, mais a pu être vu examinant ce canot qu'il avait, à la nuit, certainement remis en place (retrouvant, en échange, son vélo). Cela aussi a pu être remarqué. Il n'a donc rien trouvé. Il doit espérer qu'elles sont tombées à l'eau. Pourvu que ce soit dans la vase ! Car le port et le bras de mer assèchent entièrement. Il a dû prendre les devants, parler de leur perte, en donnant une explication plausible, pour le cas où elles seraient ramassées. Néanmoins, elles sont sa crainte, et mon arme. »

Le recteur a repris sa bicyclette à la boulangerie.

Il va jusqu'au port, attend le passeur qui, bien sûr, est de l' « autre côté » ; un passeur est toujours de l'autre côté. Le prêtre embarque avec plusieurs personnes ; il profite de la petite traversée pour s'éponger, car il fait diantrement chaud.

Il s'arrange pour débarquer le dernier. Alors, il prend le passeur par le bras :

— Emile, viens boire un verre.

— Oh ! je peux pas, Monsieur le recteur. De fait, des gens embarquent déjà.

— Juste un instant, viens.

Le passeur jette sur le quai le grappin de sa plate, débarque sous les regards désapprobateurs de ses passagers. Mais ils connaissent les rites : il faut savoir attendre ; un verre, c'est sacré pour un passeur.

Le recteur entre chez Louise, suivi de son invité. Il choisit une table à l'écart, fait servir...

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Oh ! du cidre, Monsieur le recteur.

— Deux verres de cidre, Louise.

Quand celle-ci s'est écartée :

— Ecoute-moi bien, Emile. Qui est copain avec Larzul ?

— Oh ! plusieurs.

— Mais encore ?

— Malcoste, ou bien Tanguy. Tenez, Tanguy est là, justement.

— Merci, Emile. A la prochaine.

Le passeur vide son verre, se lève, s'en va, genoux ployés, vers sa clientèle.

Le recteur fait signe à Tanguy. C'est un bon gars, un peu « biberon », mais que le recteur a marié.

L'homme vient, s'asseoit à la table.

— Tanguy, tu étais timonier, dans la marine ? ,

— Vous savez bien, cap'taine.

— Tu peux donc remplir une mission, même si elle te paraît un peu drôle ?

L'homme sourit de ses yeux bleu ardoise.

— Voilà. Tu vas prendre une cuite à ma santé.

Le marin regarde le prêtre avec étonnement, mais l'étonnement d'un marin qui en a beaucoup vu. Le recteur a sorti un billet.

— Ça..., mission comme ça, toujours volontaire, cap'taine.

— Ecoute-moi, c'est sérieux. Tu vas prendre une *petite* cuite, mais tu vas en faire prendre une *grande* à Jean Larzul. Et le faire parler.

L'homme se rembrunit.

— Ne crains rien. Je suis sûr, absolument sûr, qu'il ne s'agit de rien de mauvais pour lui. Mais je veux savoir.

— Sa femme ?

— Oui. Je veux savoir ce qu'il faisait le dimanche soir.

— Oh ! alors, gardez vos sous !

L'homme rit de toutes ses dents, des dents de loup, plus jeunes que son visage.

— Gardez vos sous, Monsieur le recteur ! C'est tout su ! Il tirait bordée avec moi.

— Le dimanche où Marie...

— Oui. J'avais un filet à prendre à Concarneau. Avec la camionnette au boucher, qu'on est allé. Et dame... et dame, le lundi qu'on est rentré. Juste pour savoir qu'elle était...

Le recteur pousse un grand soupir de soulagement.

— Mais..., au début de l'après-midi, il est passé chez moi.

— Tiens ! Je pense bien ! On l'a déposé devant votre porte. On avait déjà bu un peu, histoire de se mettre en route.

— Tanguy, dis-moi, Larzul, il aimait Marie ?

— S'il l'aimait ? Oh ! gast ! Trop, Monsieur le recteur.

— Trop ? Jaloux ?

— Dame !

— Il avait des raisons ?

— Pas sûr. Mais vous savez ce que c'est.

— Il la battait ?

— Battait, non. Des gifles, un peu ; mais il aurait fait tout pour elle.

— Sauf l'épouser ?

— Ça, je comprends pas plus que vous. C'est elle qui ne voulait pas, probable.

— Elle ? Tu sais qu'elle attendait un enfant ?

— Non, gast ! Ah ! par exemple ! Monsieur le recteur, je comprends pas.

— Et lui, depuis ?

— Il ne cause plus, Monsieur le recteur. Mais... mais...

— Tu peux dire, Tanguy. Un prêtre ne parle pas. Même à la police.

— La police ? Oui. Il est tout le temps à jouer avec son couteau. Samedi, samedi dernier, il voulait aller à la gendarmerie. En « crever » un.

— Chat-Botté ?

— Ah ! vous savez, Monsieur le recteur ? Oui, Chat-Botté. Faudrait pas...

— Non, il ne faut pas. Mais, Tanguy, alors je veux te donner une autre mission, plus difficile.

— Dites ?

— Empêcher Larzul de boire.

L'homme jeta un regard mélancolique vers le billet.

— Ça...

— Et puis lui faire comprendre que je suis un ami.

— Oui ?

— Que ce qu'il veut, je le veux aussi.

— Oui ? Oui ?

— Mais qu'il faut qu'il reste tranquille pour le moment.

Le marin restait perplexe.

— Paye-lui un verre de ma part, deux si tu veux, mais pas trois ; ensuite, arrange-toi pour... Va réparer ses filets avec lui, quelque chose comme ça. Tiens ! Voilà pour les deux tournées.

L'homme rit d'aise. Il plaisante :

— Et je dirai : « C'est le recteur qui paye ».

— Non. Tu diras « C'est le cap'taine et Marie ; Marie, qui était au fond une honnête fille. »

Le recteur rentre déjeuner.

De nouveau, la vieille Anna n'est pas là ! De nouveau elle a laissé un repas froid et un « mot de billet » disant : *Monsieur le recteur, je rentrerai de belle heure ce tantôt, je pense ; Monsieur le recteur ne sort pas cet après-midi.*

Ça, par exemple ! Est-ce un ordre ? Voilà bien le comble.

Le recteur déjeune, en repassant dans son esprit ce qu'il a découvert et aussi en essayant vainement de deviner ce que peut bien faire la vieille.

Son chat sur les genoux, il boit son café. Et puis, ma foi, il somnole, s'endort.

Il est réveillé en sursaut par Anna qui, le croyant dans son bureau, glapit :

— Monsieur le recteur, il y a du monde qui demande après vous.

Il réalise aussitôt — marin, il a appris à retrouver immédiatement conscience — que la voix de la bonne est triomphante.

Il se lève péniblement, va vers la porte en titubant un peu (*eh mais,* se dit-il, *je prends de l'âge.*) Il ouvre cette porte et voit, face à lui..., Marie !

Non, ce n'est pas Marie, ce n'est pas un fantôme. C'est une jeune femme un peu plus âgée, un peu plus mince, coiffée savamment et d'un blond plus ardent, mise avec plus de recherche, fardée moins grossièrement (quoique avec excès,

elle aussi ; quel plâtrage !), mais qui lui ressemble beaucoup. A la vérité, ses pommettes sont moins larges, ses yeux moins directs et plus grands, son nez plus classique. En somme, si l'on détaille les traits, ils sont différents, mais, entre Marie et cette jeune personne, il y a un très grand « air de famille ». La visiteuse, pourtant, chose curieuse, ne ressemble pas du tout à Yvonne Prigent qui, elle, ressemble aussi beaucoup à Marie.

La jeune femme semble à la fois « gênée » et froide, glaciale. Son regard se détourne de celui du prêtre. Timidité, sans doute. Le recteur remarque le menton lourd, volontaire, à la fois exigeant et buté. Le prêtre ne ressent pas le même choc de sympathie que lui avait donné Marie, pourtant hostile ; mais pas non plus la même répulsion qu'Yvonne.

D'elle-même, Anna est allée au salon, en a ouvert les volets, en arrache les housses, sans même se servir des patins de feutre. Le recteur y emmène sa visiteuse, qu'il fixe avec tant d'insistance que celle-ci baisse la tête.

En réalité, le recteur ne la regarde pas tant qu'il ne la « flaire ». Elle sent « terriblement bon » ; un parfum cher, certainement ; qui lui rappelle quoi ?

— Asseyez-vous, Mad... Mademoiselle (*la main gauche est nue, sans alliance*).

La jeune fille s'assied, de guingois. Ses lèvres, ses lèvres couvertes d'un rouge très fin, d'un rouge qui, effectivement, a quelque chose de bleu, frémissent. Elle éclate en sanglots, en sanglots tels que le recteur en a rarement

entendus, comme si cette malheureuse étouffait. De sa voix la plus douce, il demande :

— Vous êtes la sœur de Marie ?

Les sanglots s'espacent un peu, puis redoublent. Enfin, ils s'atténuent. La jeune fille se mouche avec un petit mouchoir en tout semblable à celui qui traînait dans l'herbe, se tamponne les yeux qui laissent sur le mouchoir une trace noire. Les larmes n'ont pas ravagé le maquillage.

— Sa... sa demi-sœur, Monsieur le recteur.

— Sa demi-sœur ? Du même père ?

La jeune fille ne répond pas tout de suite, sans doute étouffée par les larmes.

— Non. La même mère.

« Ah ! pense le recteur, elle n'est donc pas du tout parente de celles du moulin ; elle ne partage pas l'héritage du père de Marie ; ce sont donc les cousines qui... »

— C'est vous qui êtes venue ici ?

La jeune fille, de nouveau, sanglote. Enfin, elle répond :

— Oui, c'est moi, Monsieur le recteur.

— Alors, Mademoiselle..., Mademoiselle comment ?

— Marguerite Poullain.

— Alors, mon enfant, expliquez-moi tout.

La jeune fille semble égarée ; puis elle commence, avec un accent de Lorient moins fort que celui de la « tante », mais bien perceptible maintenant que les sanglots ont cessé, et en minaudant un peu :

— Voilà, Monsieur le recteur. Marie m'avait écrit de venir, parce que...

— Mais, coupe le recteur, vous étiez restée en relations avec Marie ? Où habitez-vous ?

— A Lorient, Monsieur le recteur, fait-elle en ouvrant grand ses yeux dont les cils sont noircis, tic « séducteur » qui doit lui être familier.

— A Lorient ou à Lanester ?

— A Lorient maintenant.

— Votre mère avait épousé en secondes noces M. Prigent ?

— Oui. Et alors Marie...

— Permettez. Vous avez été élevée avec Marie à Lanester ?

— Oui. Alors, je suis venue...

— Elevée par M. Prigent ?

— Ou... oui.

— Car vous n'avez presque pas connu votre mère, je crois ?

— Non.

— Mais, quand M. Prigent est mort, que Marie et Yvonne ont rejoint ici leur tante, vous êtes restée à Lorient ?

La jeune fille semble désorientée par cet interrogatoire. Elle fait oui de la tête, le regard absent.

— Vous comprenez, Mademoiselle, il faut que je saisisse bien ; pour vous, cela va de soi ; pas pour moi. Nous disions donc : vous êtes restée à Lorient. Vous aviez alors quel âge ?

— Vingt-trois ans (*les yeux se dilatent, selon le tic ; la bouche sourit, découvre des dents brillantes*).

— Vous en avez donc vingt-quatre, deux de plus que Marie ? Votre mère s'était remariée

bien vite. (*Le recteur pense : « Ou bien... enfin, peu importe »*). Votre papa, lui, faisait quoi ?

— Oh ! je ne l'ai jamais connu non plus, Monsieur le recteur.

— Bien sûr, un an au plus... Mais vous ne savez pas ce qu'il faisait ? Soit. Et vous ? Qu'avez-vous fait à la mort de votre beau-père ?

— Ouvrière coiffeuse.

« Ah ! bon, pense le recteur, je comprends mieux tout ce maquillage. »

— Vous êtes allée à l'école ?

— Bien sûr.

— Jusqu'à quinze ans ?

— Oui, Monsieur.

— Donc, vous avez appris la coiffure ? Et à la mort de votre beau-père, vous avez préféré rester à Lorient ?

— Oui.

Le ton de ce oui est presque insolent ; il dit : « Moi, je ne viens pas dans un trou pareil. »

— Seule ? Enfin, c'est votre affaire, non la mienne. C'était votre beau-père qui avait le bien, je crois ?

La jeune fille semble stupéfiée sans doute que le recteur soit si bien informé. Au bout d'un moment, elle répond en soupirant :

— Oui.

— Alors, évidemment, ce bien ne vous revenait pas. Vous n'avez pas voulu suivre votre pseudo-tante, je le comprends. Et... vous étiez restée en relations avec Marie ? Vous veniez la voir ?

— Oh ! non, Monsieur le recteur, avec mon travail...

— Vous êtes toujours coiffeuse ?

— Oui, Monsieur le recteur.

A ce moment, la carabassen frappa, entra.

— Monsieur le recteur, un homme a apporté une lettre ; il dit que c'est urgent.

Le recteur ouvrit l'enveloppe, lut et dit à la vieille :

— Merci, Anna ; je vais voir ; c'est bien.

Quand la carabassen eut refermé la porte, le recteur reprit, après un coup d'œil à la jeune fille qui, face à une petite glace, tapotait ses yeux avec une petite serviette à démaquiller :

— Alors, dites-moi ensuite. Je vous écoute. Marie vous avait appelée. Disant quoi ?

— Oh ! rien de précis. Mais affolée, qu'elle était. Et elle voulait me voir, peut-être que je pourrais l'aider.

— Bien. Vous êtes venue ?

— Oui. Tout de suite.

— Le samedi ?

— Oui, le samedi, par le car du matin.

— Une coiffeuse peut s'absenter le samedi ?

— Justement, ce n'était pas facile, mais j'ai eu peur que, le dimanche, elle soit partie se promener.

— Vous êtes donc arrivée ici à 11 heures.

— Oui. Et j'ai été au port...

— A pied ?

Cette fois, la jeune fille semble exaspérée. Elle ôte un de ses souliers bas, le remet.

— Non, j'ai trouvé une voiture qui passait.

— Qui ça ?

— Je connais pas. M'a laissée à Kerglazic, je crois, le carrefour.

— Oui. Et alors ?
— Je suis allée chercher Marie.
— A l'usine ?
— Non, je l'ai attendue auprès du bac.
— Et vous n'avez vu personne de connaissance ?
— Oh ! non ; je connais personne ici.
— Vous avez trouvé Marie. Et qu'est-ce qu'elle vous a dit ?
— Quelle était malheureuse ; que son mari...
— Son mari ?
— Enfin tout comme, Monsieur le recteur. Que son mari lui faisait des querelles, que les hommes la pourchassaient...
— Qui cela ?
— Je sais plus, moi.
— Mais si, vous savez. L'usinier ?
— Oui. Et un douanier.
— Et un gendarme ?
— Oui, un gendarme.
— Vous ne le connaissiez pas ?
— N... non.
— Carlotti ? Chat-Botté ? Il n'a pas été à Lanester ?
— Oh ! si. Mais j'ai pas compris que c'était lui. Ça, par exemple !
— Bon. Ce n'était pas bien grave : Marie n'était-elle pas de taille à se défendre ?
— Ça...
— Mais il n'y avait pas autre chose qu'elle vous ait dit ?
— Autre chose ? Le cafard, qu'elle avait.
— Oui. Mais pas autre chose ?

La jeune fille détournait le regard, le visage muré.
— Bon, fit le recteur après un moment. Alors ?
— Alors, elle m'a fait peur. Elle m'a parlé de se noyer.
— Devant son ami ?
— Je ne l'ai pas vu, lui. Il ne me connaît pas. Mais je crois qu'elle lui avait dit.
— Et pourquoi ne l'épousait-elle pas ?
— Parce que..., je sais pas, moi.
— Parce qu'il la battait ?
— La battait, peut-être, et puis grossier, et tout. C'était pas un mari pour elle.
— Vous le lui déconseilliez ?
— Oh ! oui. Enfin..., je n'avais pas de conseils à donner. Mais je ne pouvais pas lui dire que c'était un homme pour elle, sûr.
— Et elle ne le quittait pas. Pourquoi ?
En réponse, la fille eut un rire assez bas qui ne correspondait plus au genre « raffiné » qu'elle se donnait.
— Et alors ? Vous êtes venue me trouver ?
— Oui, Monsieur le recteur. Moi, je savais qu'un prêtre pouvait l'aider, la sauver. Elle, elle n'aimait pas les prêtres, Monsieur le recteur ; moi...
— Vous êtes venue. Vous avez attendu un instant. Et puis ?
— J'ai écrit sur le napperon avec mon rouge.
— Drôle d'idée !
— Je n'avais ni crayon ni papier ; dans la coiffure, nous faisons ça.

— Mais pourquoi ne pas appeler ?

— Voilà, Monsieur le recteur. Marie était venue avec moi au bourg ; elle s'est arrêtée chez un commerçant.

— Lequel ?

— Je ne me rappelle pas.

— Un de la rue ? Près de la cure ?

— Oui. Et pendant ce temps...

— Oh ! s'écria le recteur, déjà 3 heures ! Excusez-moi, Mademoiselle, que je donne à ma bonne la réponse à cette lettre.

Il gribouilla sur une feuille, la mit dans une enveloppe, y porta une suscription, puis il appela Anna et lui donna la missive.

— Portez-lui tout de suite, Anna.

La jeune fille semblait étonnée, agacée.

— Voilà, je suis à vous, Mademoiselle. Donc, Marie est chez un commerçant voisin ; vous écrivez avec votre rouge sur mon napperon. Pourquoi ?

— Parce que j'ai entendu la sonnette du commerçant ; Marie ressortait. Je n'avais plus le temps de vous voir.

— Et vous vouliez écrire quoi ?

— Au secours, Marie Prigent, du port, veut se noyer.

— Et vous n'avez pas terminé ?

— Je n'avais plus de rouge, Monsieur le recteur !

— Ah ! Je n'avais pas pensé à cela. Mais pourquoi êtes-vous partie si vite ?

— J'ai vu Marie passer devant la grille, me cherchant. Je ne voulais absolument pas qu'elle sache que je vous avais averti ; elle détestait

les prêtres ; mais je pensais que vous seriez habile, que vous sauriez la prendre. Et elle ne voulait parler à personne, m'avait défendu de parler ; toute autre personne, je craignais qu'elle soit indiscrète, qu'elle fasse plus de mal que de bien...

— Cette confiance m'honore, Mademoiselle. Mais en somme, vous ne m'aviez pas averti. Si ma... Le mot « Mar » ne pouvait me guider. Pourquoi n'avez-vous pas cherché à me joindre, plus tard, ce jour-là ? Ne serait-ce que par lettre ?

— Je voulais le faire dès le lundi. Mais j'ai su que c'était trop tard.

— Et, le samedi, vous êtes repartie aussitôt ?

— Oui.

— Par le car ?

La jeune fille hésita.

— N... non. J'ai trouvé une voiture.

— Vous avez de la chance, en auto-stop. Il est vrai que les jolies filles trouvent aisément une place. Vous êtes donc repartie ?

— Oui. Je suis rentrée à Lorient.

— Un samedi ? Vous ne profitiez pas de votre dimanche ?

— J'avais un rendez-vous.

— Et, ensuite, quand êtes-vous revenue dans la paroisse ?

— Jamais, Monsieur le recteur. Juste maintenant.

La jeune fille semblait pâlir sous son fard.

— Anna, appela le recteur.

— Oui, fit la vieille bonne aussitôt en ouvrant la porte.

— Vous avez entendu ?

— Oui, Monsieur le recteur.

Celui-ci eut un petit sourire.

— Alors, nous sommes deux témoins pour ces deux affirmations, dont la première sera aisée à contrôler, et la seconde, je peux la prouver fausse.

— Quoi ? cria la jeune fille, se dressant vivement.

Le recteur attrapa au vol son poignet droit, puis, après une courte lutte, son poignet gauche ; afin d'éviter les morsures et aussi les coups de pied, il les tint fermement à bout de bras, au-dessus de la tête de Marguerite.

— Inutile de vous débattre, Mademoiselle. Je suis un ancien capitaine au long cours ; j'en ai maté de beaucoup plus forts que vous.

Sentant mollir la résistance de la jeune fille, il la fit rasseoir dans un fauteuil. Hagarde, elle resta immobile.

— Ma pauvre petite, vous faites un bien mauvais assassin !

Marguerite se leva à demi, blême, les traits convulsés.

— Vous perdez trop d'objets : un mouchoir avec vos empreintes, un tube de *votre* rouge — le même que celui du napperon, Mademoiselle, — encore plusieurs autres choses... là où il ne fallait pas.

Les yeux agrandis, non plus par son tic, mais par la terreur, la jeune fille essaya de crier, n'y parvint pas, puis retomba dans le fauteuil. Elle sanglotait, mais cette fois d'une façon natu-

relle, lamentable, et de vraies larmes délayaient son fard sans qu'elle s'en inquiétât.

Elle hoquetait :

— J'ai pas fait exprès, j'ai pas fait exprès !

— Vous n'avez pas fait exprès de pousser Marie à l'eau ?

— Non, elle est tombée.

Le recteur la regarda avec pitié ; pas pitié pour son acte, certes, mais pour son incapacité à se défendre ; pitoyable assassin, oui. Mais il se durcit :

— Vous n'avez pas fait exprès ? C'était pourtant ingénieux de venir me trouver, le samedi, dans l'intention de me dire que Marie *allait* se suicider. Alibi préventif, et vous saviez bien qu'elle m'enverrait promener, elle qui détestait les prêtres, que peut-être même, exaspérée, se sentant traquée de tous côtés, elle se tuerait effectivement, ce qui vous épargnerait d'agir. Si, Marguerite, vous avez fait exprès...

— Non, non !

— Si. Et vous l'avez fait parce que le « bien » de Lorient, cet héritage si long à faire régler — tellement long que cette pauvre Marie n'y comptait plus, elle, qui l'attendait pour avoir une belle noce (*le recteur a dit cette dernière phrase au hasard, mais il a deviné juste, c'est cela*), — le bien de Lorient ne vient pas du père de Marie, mais de votre mère commune.

La jeune fille, absurdement, cria :

— Non ! C'est pas vrai.

— Ce n'est pas vrai, Anna ?

— Dame, si, Monsieur le recteur. C'est elle

l'héritière ; pas d'une maison, Monsieur le recteur, de trois ; démolies toutes les trois, mais inscrites aux dommages de guerre, et c'est comme ça que j'ai pu dénicher cette fille-ci. Hier, j'ai eu son adresse à la Reconstruction. C'était son salon de coiffure qu'elle avait donné comme adresse. Mais fermé le lundi, de juste. Ce matin, je l'ai trouvée là, au milieu de toute cette saloperie de parfums, de poudre, de rouge et tout.

— Vous voyez, ma pauvre enfant, ce n'est pas la peine de nier, vous avez prémédité de supprimer votre sœur. C'est abominable.

La jeune fille ne répondait plus, avouait par sa seule attitude.

— Vous aviez cette idée-là depuis longtemps, Marguerite. C'est vous qui mettiez dans la tête de Marie de reculer son mariage ; mais quand vous avez appris qu'elle était enceinte (*la jeune fille, effondrée, ne pensait même pas à faire semblant de s'étonner*), vous avez compris qu'il vous fallait agir avant la naissance. Bien plus, Marie vous a annoncé qu'elle voulait quitter Locmaria, emmener Larzul à Lorient, le faire travailler à l'arsenal, l'épouser là-bas — tant pis pour la noce, pauvre gamine. Il vous fallait donc intervenir tout de suite.

La jeune fille pleurait ; le recteur continua :

— Vous êtes venue à moi. C'était habile, trop habile. Vous m'avez attendu. Mais vous avez vu quelqu'un..., je sais qui ; quelqu'un qui ne devait à aucun prix connaître votre démarche ; pas pour la raison que j'avais

pensée, bien au contraire : pour cacher votre présence, car c'était la seule personne qui vous connaissait par ici, en dehors de vos pseudo-tantes.

— Oh ! émit faiblement Marguerite.

— Le gendarme Carlotti, qui vous connaissait de Lanester. Moi qui l'ai pris pour votre... Enfin, n'osant vous attarder, car vous pensiez que le gendarme pouvait entrer, il vous est venu l'idée absurde de faire votre commission avec du rouge ; vous avez commencé à écrire : *Au secours, Marie Prigent veut se noyer.*

— Non, pas ça ; c'est pas vrai, pas ça.

— Pas ça ?

— Non. *Marguerite Poullain,* que je voulais mettre, et « je reviendrai ».

— Quoi ? Oh ! je comprends. En venant me trouver, vous espériez aussi, à la fois si je puis dire, que je vous sauverais de vous-même ? Que la parole de Dieu ferait avorter en vous vos projets criminels ? C'est un grand malheur que j'aie pensé à mon sermon, que je ne sois pas descendu tout de suite.

Pressée de fuir, vous avez écrit. Mais, en écrivant, vous avez trouvé cela absurde. Vous avez cherché à effacer le rouge et vous avez vu que c'était impossible, mais il était encore temps de disparaître, pensiez-vous : la vieille bonne ne vous connaissait pas et le message était, croyiez-vous, incompréhensible. Il l'aurait été si vous n'aviez pas ressemblé à Marie, et si Anna, contrairement à ce qu'elle disait, n'était excellente physionomiste. C'était

cela, Marguerite ? Vous espériez que je vous détournerais de votre affreux projet ?

— Oui, Monsieur le recteur.

Un silence ne fut rempli que de ses pleurs.

— Monsieur le recteur... Je veux me confesser.

— Oui, mon enfant. *Après*. Après que vous aurez tout avoué aux gendarmes.

Elle tressauta.

— Voici le brigadier, Marguerite.

Le brigadier Le Fur entrait ; son visage marquait l'étonnement et aussi un peu de pitié.

— Elle avoue, brigadier.

— J'ai entendu la fin, Monsieur le recteur. Allez, venez, Marguerite.

— Lui mettez-vous les menottes, brigadier ?

— Oh ! non, pas la peine. Et puis..., et puis, je ne sais pas où j'ai pu les perdre.

Prenant un air taquin, le recteur demanda :

— Votre nom est dessus ?

Candidement, le brigadier répondit :

— Non, c'est un numéro que nous mettons, Q 2423.

— Les voilà, brigadier, triompha le recteur en les tirant de sa poche.

— Par exemple ! Où vous les avez eues ?

— Sur la berge de Ster-Vilinn, là où s'était trouvé le petit canot emprunté par Marie et où vous avez dû regarder... Eh ! où vous avez regardé s'il n'y avait pas des traces d'homme ! N'est-ce pas ? Il n'y en avait pas, mais il y avait un bâton de rouge, que vous n'avez pas vu et que j'ai trouvé ce matin ! Les menottes ont glissé de votre poche. Et moi j'ai cru...

Avec les aveux de Marguerite, entrecoupés de sanglots, de réticences, puis d'une accumulation de détails qui la soulageait, on a pu reconstituer toute l'affaire.

Marguerite était venue deux ou trois fois voir sa demi-sœur ; comme elle était, elle aussi, « fâchée » avec la tante et la cousine Yvonne, celles-ci n'avaient parlé d'elle à personne.

Marguerite, étant seule sur place à Lorient, s'était chargée des démarches auprès de la Reconstruction. Elle s'était alors aperçue que le bien était beaucoup plus important que ne l'avait, de son vivant, laissé entendre son beau-père, le père de Marie. Et le rêve de posséder seule tout ce bien, l'idée de se l'approprier et de se monter un salon de coiffure magnifique, à elle, lui était venue. A tout hasard, elle avait laissé croire à Marie qu'il s'agissait de très peu de chose, juste de quoi faire une belle noce. Mais, évidemment, cela ne pourrait durer, le partage serait fait.

Tant que Marie ne se mariait pas, il n'y avait qu'elle à faire disparaître ou, bien mieux, à voir disparaître si elle pouvait se supprimer elle-même. A ses passages, loin de la « remonter », Marguerite peignait son avenir comme pitoyable ; mais Marie était, en général, gaie. Certes, les assiduités de plusieurs hommes, la méchanceté des cancans, ainsi que l'hostilité de ses tante et cousine, l'éprouvaient, mais ses accès de découragement n'aboutissaient pas. Et voilà que la menace du mariage se précisait pour Marguerite ; faire disparaître Marie, son mari, des enfants, deviendrait inconcevable.

Marguerite n'avait toujours pas d'intentions précises, quand, le samedi 10 juin, les propriétaires du salon de coiffure l'ayant fermé pour aller à un mariage, Marguerite avait profité de ce week-end de trois jours pour aller voir sa sœur. A la sortie de l'usine, à midi, elle l'avait trouvée très abattue : elle était enceinte, plus de doute possible. Il lui fallait se marier au plus tôt, sans noce, sans cette noce qui était pour elle la plus grande joie imaginable, qu'elle avait annoncée à tout le monde, et avec un homme qui, maintenant, la brutalisait ; et le bébé « lui ferait honte » à l'état civil, pour toute sa vie.

Enceinte ! « Si l'enfant naît, pense Marguerite, tout est perdu. » Loin d'apaiser sa sœur, elle l'excite au désespoir : on ne touchera pas un sou de l'héritage avant plusieurs années, dit-elle ; on ne prendra jamais Larzul à l'arsenal ; on ne peut pas se loger à Lorient, etc.

Finalement, pour augmenter encore son désespoir, elle la traite d'idiote, s'en va, sans lui donner rendez-vous pour le soir, sans déjeuner avec elle. Elle va manger dans un champ, pendant que Marie retrouve Larzul, est violemment prise à partie par lui parce qu'elle remet encore le mariage, est giflée. Elle lui dit : « Je vais me noyer ! » Cherchant à faire endosser la responsabilité de ce malheur qu'il croira réalisé en ne voyant pas Marie le lendemain, Larzul, au courant de la visite du recteur à l'usine, ira menacer le prêtre qui l'a « tourmentée ».

Après avoir déjeuné dans son champ, Marguerite vient à pied, par le sentier, au bourg, toute seule.

Effrayée par l'action qu'elle envisage sans se l'avouer tout à fait, cherchant un secours moral, mais tout aussi bien pour préparer l'alibi « Marie veut se suicider » qui couvrira cette action, ou même dans l'espoir que le recteur « sauvera » réellement Marie, que son désir lui fait voir par instant prête à se tuer réellement, dans une confusion d'esprit extrême, passant de l'une à l'autre de ses intentions, ne choisissant pas, elle entre au presbytère. Le recteur tarde à descendre. Elle se demande ce qu'elle fait là. Il va se moquer d'elle ou voir clair dans ses mauvais desseins, en tout cas l'intimider. Elle sent qu'elle va fuir ; alors, elle commence à écrire avec son bâton de rouge, comme elle l'a souvent fait au salon de coiffure. Elle ne sait toujours pas ce qu'elle va dire, si elle va préparer l'alibi ou appeler Dieu à l'aide pour Marie, par son prêtre, ou dresser contre la possibilité même de sa propre faute une barrière, en se nommant. Elle écrit : « Osecour » ; de toute façon, c'est bien « au secours » qu'elle pense. Elle commence : « Mar... ». Là, il faut choisir. Alors, elle s'arrête, s'enfuit. Non pas parce qu'elle a aperçu quelqu'un (Carlotti pas plus qu'un autre), mais parce qu'elle pense qu'il n'est pas trop tard pour le faire, que la trace qu'elle a laissée intriguera, assurément, mais ne mènera à rien ni à personne, que la vieille bonne sera bien incapable et bien peu soucieuse de la reconnaître et surtout de la retrouver, même de la rencontrer, car une

bonne de curé ne sort pas. Elle passe la grille, est dans la rue. Pas vue. « Son pas de clerc, pense-t-elle, sera sans conséquence. »

Le reste de l'après-midi, que fait-elle ? Par les sentiers, elle va à pied, tout doucement, hésitant, marchant, s'arrêtant, rebroussant même chemin, repartant vers le port. Les gens rencontrés ne la connaissent pas. Arrivée au fond de Ster-Vilinn, elle change d'avis, va vers la maisonnette où Marie l'a jadis reçue. Par exemple ! Voilà justement Marie qui arrive sur son vélo. Celle-ci lui dit qu'elle a « plaqué l'usine ». Elle a apporté de quoi dîner, parce qu'elle ne veut pas voir Larzul, avoir à lui annoncer cette nouvelle. Marguerite se fait assez gentille. Les deux sœurs dînent ensemble, rangent bien tout. Elles ne sont pas rentrées par le devant, tout simplement parce que Marie a, depuis longtemps, perdu la clé. Quant à la fenêtre, l'espagnolette rouillée est trop dure pour les jeunes filles ; tant pis, la lucarne suffit. Elles couchent dans le même lit.

Au matin, Marie a des doutes : sa sœur lui dit-elle bien la vérité pour l'héritage ? Elle pose des questions. Dispute. Marie prend son vélo, va à Lorient ; un dimanche, c'est absurde, elle ne trouvera que portes closes, gens absents ; mais on est en saison de pêche, elle ne peut disposer d'aucun autre jour à la sardinerie où, bien entendu, elle a l'intention de revenir travailler le lundi.

Pourquoi Marie, dans cette sardinerie, a-t-elle fui en voyant Anna ? Cela, personne ne le saura jamais. D'après les voisines de travail

de Marie, elle était dans un état nerveux « épouvantable ». En se voyant désignée au directeur par cette vieille inconnue et au visage dur, elle a sans doute cru à quelque machination ; elle avait, ce jour-là, on le comprend, l'esprit de persécution.

Marguerite, le dimanche matin, sa sœur partie, regagne à pied le bourg ; elle y sera avant le départ du car. Peut-être a-t-elle l'intention de retrouver Marie, de rentrer avec elle à Lorient ; mais, en arrivant au bourg, elle a idée de revoir Carlotti, le gendarme, qui a été son copain à Lanester, et dont Marie, qui le déteste, vient de lui signaler la présence. Comme toujours, elle a plusieurs buts : d'une part, laisser Marie se débrouiller (et échouer) à Lorient ; d'autre part, recommencer avec l'autorité civile ce qu'elle a tenté la veille avec l'autorité religieuse ; dans la même confusion d'esprit, sauf que, cette fois, elle ne songe plus à l'alibi, car elle est décidée, ce jour-là, à rentrer sans avoir agi.

Le gendarme n'est pas là. Grand malheur, car Marie eût été sauvée, au moins pour cette fois : Marguerite, vue par un gendarme, n'aurait certainement pas retrouvé la tentation. Elle est vue, sans le savoir, par la « belle Jeannette », qui ne se montre pas, mais, folle de jalousie, ayant reconnu un ancien flirt de son mari, signalera à tout hasard au recteur, après la mort de Marie, que ce mari, à Lanester, a connu les deux sœurs. Puisque, à cette date, tout le monde dit que le recteur s'occupe de cette affaire, elle lui fournit, perfidement et

sans se compromettre, une piste, un soupçon, envers celui qu'elle aime trop et qui, tout le monde le dit également, ne se contente pas d'elle seule. Si elle était moins prudente et signalait Marguerite, ce bon recteur éviterait bien des démarches et des fausses pistes.

Revenons à Marguerite. Elle voit l'église. Ayant alors renoncé au crime, elle se sent bonne, pense à Dieu, entre à la messe. Le recteur parle du suicide ! C'est trop pour elle, elle a un sanglot nerveux, elle sort.

Que fait-elle toute cette journée du dimanche ? Elle va déjeuner et dîner dans un bourg tout voisin où elle a une amie du cours de coiffure — qui ne fera pas la liaison, plus tard, entre Marguerite *Poullain* et la mort de Marie *Prigent*, qu'elle ne connaît pas.

Au soir, Marguerite, qui s'est « saoulée » de bavardages, de vantardises sur sa future fortune, de nourriture et de vin aussi, ne sait plus bien ce qu'elle veut. Elle retourne à Locmaria, mais, ainsi qu'elle en a l'habitude, elle va vers la sardinerie, sur la rive *gauche*. Elle y arrive tard ; plus de passeur ; elle prend un canot *rive gauche*, accoste rive droite, pas au quai, mais un peu en amont, car elle rame très mal et le courant montant l'a dépalée. Elle pense aller chercher sa sœur au pen-ti de Larzul, mais elle voit un café allumé, celui de Louise Rouzic. Elle y va par derrière, par un petit sentier qui la ramène à la rue. Juste comme elle y arrive, les lumières s'éteignent, et voici Marie qui monte !

Elle l'aborde, lui propose de retourner pour

la nuit à la petite maison ; on parlera, on fera la paix. Un matelot ivre braille une chanson ; personne ne les entend.

Mais elle n'a pas de vélo ; il faut donc y aller par l'eau.

Les deux sœurs reprennent le canot emprunté, le remettent à sa place, rive gauche, sous la sardinerie. Elles vont à pied jusqu'à l'endroit où se trouve un canot que Marie connaît bien pour l'avoir « loué pour la nuit », comme elle dit en riant, plusieurs fois. Facile, la marée est haute ; le lendemain, lundi, l'usine ne tourne qu'à 11 heures, à la rentrée des bateaux, la marée sera de nouveau haute.

Laisser Larzul sans nouvelles ? « Ça lui fera les pieds, à ce brutal », dit Marie.

Marguerite embarque. Le sac que Marie a posé sur l'herbe s'est ouvert, elle cherche dans l'herbe ses petits objets, croit tout retrouver. Elle embarque à son tour, elle laisse dangereusement le « mouille » de 10 kilos sur le banc.

Là, Marguerite, qui est revenue sur ses aveux, prétend que Marie est tombée à l'eau par accident. Il semble évident que non, que Marguerite a passé la chaîne (ou vu que la chaîne était accidentellement passée) autour du pied de Marie et a basculé le tout.

Marie n'a crié que très faiblement.

Malgré l'affirmation de Marguerite, il paraît certain que celle-ci a fait exprès d'attendre que Marie soit noyée.

En tout cas, coupable ou non, elle pense que si elle donne l'alerte elle sera impliquée dans l'affaire, et puis, elle est trop contente : ce

qu'elle souhaitait s'est enfin produit. Toujours est-il qu'elle ne donne pas cette alerte, et, là, elle est incontestablement coupable ; elle l'est plus encore quand, ayant péniblement remonté le poids, elle dégage le corps de Marie, le laisse couler. Elle accoste dans la presqu'île, repousse le canot au large.

Elle va à la petite maison. Elle s'y couche, dans ce lit où elle a passé la nuit précédente contre sa sœur, cette sœur qui se glace maintenant dans l'eau du ster. Elle ne dort pas. Au petit jour, elle entend des bruits de voix sur la rive d'en face. Sans prendre le temps de refaire le lit, elle fuit, le plus vite qu'elle peut, jusqu'à la route. Là, elle a, pour de bon cette fois, la chance de se faire recueillir par une auto de touristes. Celle-ci la dépose à Quimperlé. Elle erre dans les champs, puis, tard, prend le train, arrive à Lorient à la nuit, sans être vue.

Le mardi matin de très bonne heure, elle voit dans les journaux la mort de Marie. Elle a peur. Elle écrit une lettre, datée du samedi, disant à sa patronne qu'elle va à Paris, qu'elle ne rentrera que le jeudi matin. Elle introduit cette lettre sous la porte de la boutique, avec le courrier glissé là par le facteur, le samedi et le lundi. Personne ne peut savoir qu'elle n'a pas mis sa lettre à cette place le samedi matin ; personne ne l'a vue à Lorient.

Elle prend sa bicyclette, gagne Hennebont, à 10 kilomètres, où elle n'est pas connue ; elle prend un billet pour Paris. Dans le train de jour, peu fréquenté un mardi, elle ne rencontre

personne. Elle passe une journée à Paris, se faisant recevoir par plusieurs amis et amies, disant avoir été depuis le samedi chez une copine en banlieue. Elle revient par le train de nuit, rencontre, dans ce train de nuit que prennent toujours les Bretons de son milieu, plusieurs connaissances.

« Marie a été enterrée entre temps », pense-t-elle ; qu'elle n'ait pas paru à l'enterrement, c'est normal : « On ne savait où la joindre à Paris », expliquera-t-elle. A Lorient, d'ailleurs, peu de gens savent que Marie était sa sœur. Et elle n'habite plus Lanester.

Mais l'inquiétude la ronge : le dimanche, son amie du cours de coiffure lui a donné sa photo, avec, au dos, « à Marguerite Poullain », *la date*, et l'adresse de cette amie. Or, elle ne retrouve pas cette photo, elle croit l'avoir laissée à la maisonnette. Ce serait une preuve absolue de sa présence ! Elle veut aller la chercher.

Vêtue de noir, pour le cas où on la rencontrerait, emportant ses affaires de nuit, toujours pour la même raison, elle y va le samedi soir, tard, faisant le trajet à bicyclette. Elle y couche, refait le lit, met machinalement sa chemise sous le traversin, laisse sans s'en soucier un tube à rouge vide parmi les autres tubes et flacons. Elle ne remarque pas que quelqu'un est venu. Au matin, voulant de la lumière, elle ouvre la fenêtre sans y penser, ne s'étonne pas qu'elle cède (peut-être se dit-elle que Marie ne savait pas s'y prendre), voit les toiles d'araignées, époussette, balaie.

Elle trouve une vieille boîte de Nescafé, s'en prépare, oublie de nettoyer le bol.

Elle repart, pas tout à fait rassurée puisqu'elle n'a pas retrouvé la photo, mais ayant appris dans une boulangerie pas trop proche que l'enquête est close, que Marie a été victime, d'après les gendarmes, d'une « dépression nerveuse ».

Elle rentre à Lorient.

Le mardi matin, au salon de coiffure, elle est en train de préparer une indéfrisable quand entre une vieille en coiffe, qui va droit vers elle. Seigneur ! la bonne du curé.

Marguerite garde contenance.

La vieille femme (qui est allée à Lorient la veille, parce que..., parce qu'elle a lu les notes du recteur !), la vieille femme lui dit que le recteur de Riélan pense avoir retrouvé l'assassin de sa sœur, qui ne s'est pas noyée elle-même comme on l'a cru, mais a été noyée. Elle dit cela devant tout le monde.

Rien d'autre à faire que pousser des cris, se lamenter et suivre la vieille. Elle ne peut pas dire : « Ce n'est pas vrai. » Comment le saurait-elle ?

Terrible voyage. Elle songe à fuir. Impossible, elles ont pour compagnons de route deux marins de Locmaria. La vieille ne parle pas devant eux du drame ; Marguerite non plus. Elle réfléchit ; elle pense que tout n'est pas perdu ; elle n'a qu'à reprendre son idée première, faire de l'appel au rouge à lèvres un appel pour Marie, interrompu par..., par le gendarme Carlotti, qu'elle veut voir.

Le recteur la questionne avec rigueur. Elle a peur. Mais voilà que lui-même propose, avec une nuance assez cocasse, la solution qu'elle vient de choisir ! Elle respire. La bonne passe un papier. Marguerite est inquiète ; elle a raison, car le papier dit : « Les maisons étaient à la mère de Marie et de cette personne-ci, et non pas au père de Marie. » Pourtant, rien ne se passe, elle se rassure, arrange son récit au mieux. Et puis, c'est l'attaque, brutale. Elle a menti quatre, cinq fois. Les deux derniers mensonges, qu'elle a jugés indispensables, peuvent être démontrés mensonges ; elle s'effondre.

Nier, trouver quelque explication ? Elle n'y songe même pas. Elle est écrasée, depuis dix jours, sous le poids de sa faute ; elle n'est pas criminelle-née, l'aveu la décharge, la libère. Qu'elle reprenne cet aveu n'a plus aucune importance : ses empreintes digitales foisonnent ; et aussi, le fils du boulanger a vu et entendu tout le début de la scène, dans la semi-clarté du soir d'été, lui et sa « mignonne ». Il n'avait rien dit, on comprend pourquoi ; maintenant, tant pis, il leur faut bien parler. Le gars épousera cette fille-là, voilà tout ; la boulange est un bon métier, et la fille sera une bru très présentable, qui vendra pain, sabots et lignes de pêche aussi bien qu'une autre. Le recteur va bientôt les marier.

Ce sont des témoins plus crédibles que l'innocent. A preuve ! Quand le recteur pense au gendarme Carlotti, il rougit jusqu'aux oreilles.

. . . . . .

Le recteur parcourt sa paroisse.

Il annonce une messe à l'intention de l'âme de Marie, qui n'a pas attenté à ses jours et qui, en somme, avait simplement trop attendu d'aller à l'église et à la mairie. Mieux vaut pourtant un mariage en règle qu'une belle noce, n'est-ce pas ?

Et puis le recteur glisse que cette messe sera aussi à l'intention d'une « âme égarée ».

A cette messe, il prononcera un sermon.

Sur la route, il y songe. Que dire exactement ?

Il croise les gendarmes, solennels et lents ; le brigadier lui fait un grand sourire, le Corse (comment diable a-t-il su les soupçons du recteur ?) fixe sa roue avant.

Le recteur les salue d'un grand coup de chapeau.

Il a trouvé. Il dira : « C'est en se trompant cent fois qu'on arrive à la vérité. »

Puis il appuie sur les pédales ; il est en retard, sa carabassen va le gronder.

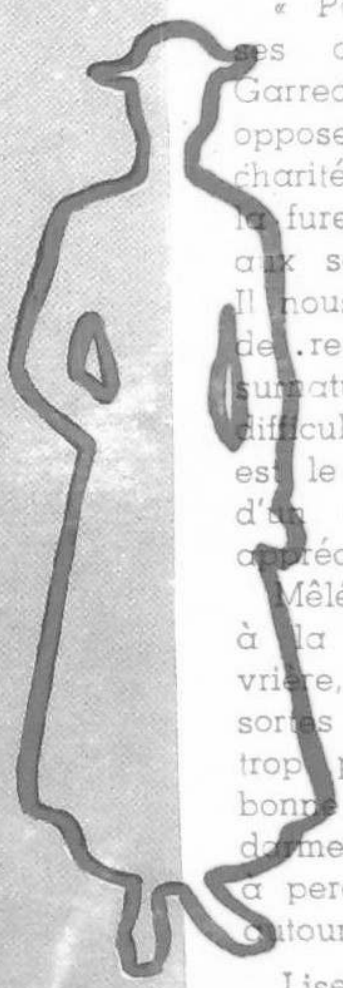
Et il filera doux, sans même lui rappeler qu'elle écoute aux portes, lit ses papiers, et, semble-t-il, fait des commérages dangereux.

Oh ! non, sans rien lui rappeler de tout ça.

Car, sans elle...

IMPRIMERIE MAISON
DE LA BONNE PRESSE,
S. A., 5, RUE BAYARD,
PARIS-VIII[e] — 99-1956
DEP. LEG. : 2[e] TR. 1956

L'ABBÉ GARREC
et le
ROUGE A LÈVRES



« Passé curé », comme disent ses anciens camarades, l'abbé Garrec, ex-capitaine au long cours, oppose son solide bon sens et sa charité parfaitement équilibrée à la fureur des uns, à la jalousie et aux sordides intérêts des autres. Il nous campe alertement ce type de recteur breton, si totalement surnaturel, et arbitre admis des difficultés locales. Ce faisant, il est le héros d'un roman policier, d'un genre nouveau, que vous apprécierez.

Mêlé, sans l'avoir recherché, à la tragédie d'une jeune ouvrière, il se heurte à toutes sortes de gens : fiancé exclusif, trop pressé, marins et paysans, bonne de cure et ouvrières, gendarmes et policier ; parviendra-t-il à percer le mur de silence édifié autour de la jeune victime ?

Lisez : **L'abbé Garrec et le rouge à lèvres.**

Vous lirez aussi : **L'abbé Garrec gardien de phare.**

SÉRIE POLICIÈRE
DIRIGÉE PAR MICHEL DE SAINT-PIERRE

PRINTED IN FRANCE